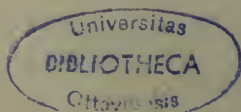






Le livre appartient
à Annette Vigoureux
lui a été donné par
My Lord Spencer à
Bruxelles le 26 juillet



ŒUVRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE LAMBERT,

NOUVELLE EDITION

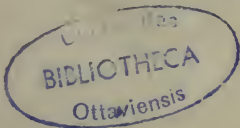
AUGMENTÉE



A AMSTERDAM,

Par LA COMPAGNIE.

M. DCC. LVIII.



DE W. R. A. 2

DE W. R. A. 2

DE W. R. A. 2

DE W. R. A. 2

DE W. R. A. 2

DE W. R. A. 2



PQ

1993

L428 A1

1758

AVERTISSEMENT.

CE n'est point à nous de faire l'éloge des Ouvrages de Madame la Marquise de LAMBERT. Le Public leur a déjà rendu la justice & la louange qu'ils méritent ; il ne desiroit autre chose, par rapport à eux, que d'en voir publier un plus grand nombre & rassemblés. Nous nous sommes donc appliqués à le satisfaire à cet égard, & à nous satisfaire nous-mêmes, en nous procurant l'honneur d'imprimer des Oeuvres de cette importance, si estimées, & en effet, si dignes de l'être.

Pour donner du relief à notre Edition, il falloit avoir des Pièces qui n'eussent point encore paru. Nous nous sommes adressés pour cet effet à l'illustre Mr. DE FONTENELLE, l'ami particulier de feuë Mad. de Lambert, qui, se prêtant à nos vues, a tiré de son Cabinet & nous remit à Paris, celles de ces Pièces qu'il a crû mériter l'impression ; & par surcroit de bonté, il veut bien nous permettre que nous le disions ici. On verra ces Articles distingués par une * dans la Table qui précède la Matière.

A l'égard de ce qui a déjà paru des Ou-

ouvrages de cette illustre Dame, dispersés en différens Livres, quelque soin que nous ayons eu de les ramasser, nous ne nous flatterons pas de les avoir tous, & nous prions les personnes qui pourront nous donner des lumières à ce sujet, de nous honorer de leurs avis & de leurs découvertes; nous en ferons usage avec reconnoissance, promettant de les publier dans un nouveau Volume.

Nous n'avons rien négligé pour la perfection de celui que nous donnons aujourd'hui. Nous n'avons point suivi l'exemple d'un Libraire de cette Ville, qui, dans son Edition de 1732, comenant seulement trois Articles, a jugé à propos, sans que nous en ayons pû comprendre le but, d'intituler *Lettres sur la véritable Education, les AVIS D'UNE MERE A SON FILS ET A SA FILLE*; nous avons crû qu'il falloit laisser les choses telles que l'Auteur les avoit données, & qu'elles furent imprimées à Paris, en y ajoutant cependant les corrections qui y ont été faites depuis.

Toute la liberté que nous avons prise en mettant ensemble les *Lettres de Mad. de Lambert*, c'est d'y avoir ajouté celles que lui ont écrites sur la fin de sa vie, Mr. de

AVERTISSEMENT

FENELON Archevêque de Cambray, & Mr. DE LA RIVIERE Gentilhomme de Bourgogne, une Lettre en vers de ce dernier à Mr. l'Abbé DE SAINCTOT, qui nous a paru si belle, que, quoique hors d'œuvre, plaira infiniment.

Il a paru une Edition en 1747, si elle avoit été faite sous les yeux de Mr. de FONTENELLE, on n'auroit pas joint aux véritables Oeuvres de Madame de LAMBERT la Nouvelle intitulée la Femme Hermite.* Ce respectable Savant auroit appris, qu'il ne connoissoit point cette Pièce pour un Ouvrage de cette illustre Dame, & qu'elle ne pouvoit pas lui être attribuée, du moins dans l'état où elle est. On l'auroit volontiers retranchée de ce Recueil, si l'on n'avoit craint les insinuations qui pourroient être répandues, que cette Pièce ne s'y trouve pas à cause qu'elle n'a pu passer à l'approbation.

A l'égard de la Lettre de Mr. de LA RIVIERE à Mr. l'Abbé de SAINCTOT, le sieur Bousquet Libraire de Lausanne qui a fait cette Edition, avoue qu'elle est tout-à-fait hors d'œuvre, & qu'il ne s'est déterminé à l'imprimer, que parce qu'elle lui

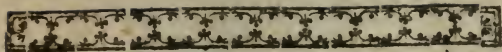
* On n'étoit plus en état de consulter Mr. de Fontenelle quand on reçut cette Pièce

l'ſe a paru fort belle. Comme elle n'eſt pas longue, on a cru devoir mettre les connoiſſeurs à portée d'examiner, ſ'ils devoient ſouſcrire à ce jugement.

Le principal avantage de cette Edition eſt que Mr. de FONTENELLE ſ'eſt donné la peine de parcourir l'Exemplaire ſur lequel on a travaillé, & d'y corriger quelques fautes aſſez conſidérables. De plus, on y a joint une Lettre à Madame de SAINT HYACINTHE & deux Pièces de Mad. VATRY, l'une concerne la perſonne de Mad. de LAMBERT, & l'autre un de ſes Ouvrages.

L'Edition de 1748 a été notre modèle pour la correction, à laquelle nous avons apporté le plus grand ſoin: nous l'avons même rectifiée en quelques endroits, nous n'en citerons qu'un. Page 66 ligne 4 de l'Edition de Paris, nous avons changé le mot de premier en celui de dernier, voyez ci-après page 160 ligne 27, l'erreur ſaute aux yeux. Nous ajouterons que ce volume, contient les deux de Paris, & par conſéquent à la moitié du prix.

À l'égard des autres Editions de cet Ouvrage, elles ſont ſi inférieures en tout, que le Public doit préférer celle-ci.



A B R E G É

DE LA VIE

DE MAD. LA MARQUISE

DE L A M B E R T *.

LA Marquise de L A M B E R T qui se nommoit *Anne Thérèse de Marguenat de Courcelles*, étoit Fille unique d'Etienne de Marguenat, Seigneur de COURCELLES, Maître ordinaire en la Chambre des Comptes, mort le 22 Mai 1650, & de *Monique Passard*, morte le 21 Juillet 1692. pour lors femme en secondes nôces de François le Coigneux, Seigneur de la Rocheturpin & de Bachaumont, célèbre par son bel esprit.

Elle avoit été mariée le 22 Février 1666. avec *Henri de LAMBERT*, Marquis de S. Bris en Auxerrois, Baron de Chitri & Augy, alors Capitaine au Régiment Royal & depuis Mestre de Camp

† 4

d'un

* Tirée du Mercure de France du mois d'Août 1733.

d'un Régiment de Cavalerie : fait Brigadier en 1674. Maréchal de Camp le 25 Février 1677. Commandant de Frisbourg en Brisgaw , au mois de Novembre suivant : Gouverneur de Lonwi , & Lieutenant Général des Armées du Roi , au mois de Juillet 1682 , & enfin Gouverneur & Lieutenant Général de la Ville & Duché de Luxembourg , au mois de Juin 1684 , mort au mois de Juillet 1686.

Elle avoit eu , outre deux filles mortes en bas âge , un fils & une autre fille : le fils est *Henry-François* DE LAMBERT , Marquis de St. Bris , né le 13 Décembre 1677 , Lieutenant Général des Armées du Roi du 30 Mars 1720. , & Gouverneur de la Ville d'Auxerre , autrefois Colonel du Régiment de Périgord. Il a été marié le 12 Janvier 1725 avec Angélique de LARLAN de Rochefort , Veuve de Louis-François DU PARC Marquis de Lœmaria , Lieutenant Général des Armées du Roi , mort le 4 Octobre 1709. La fille de la Marquise de Lambert étoit *Marie-Thérèse* DE LAMBERT , qui avoit été mariée en 1703 , avec Louis DE BEAUPOIL , Comte de St. Aulaire , Seigneur de la Porcherie &

& de la Grenellerie , Colonel Lieutenant du Régiment d'Enguin Infanterie , tué au combat de Ramersheim , dans la haute Alsace , le 26 Août 1709 ; elle est morte le 13 Juillet 1731 , âgée de 52 ans , ayant laissé une fille unique , nommée Thérèse-Eulalie de Beaupoil de St. Aulaire , mariée le 7 Février 1725 , avec Anne - Pierre d'Harcourt , Marquis de Beuvron , Seigneur de Tourneville , Lieutenant Général pour le Roi au Gouvernement de Normandie , Gouverneur du vieux Palais de Rouen , & Mestre de Camp de Cavalerie , frere du Duc d'Harcourt.

La Mere de la Marquise de Lambert épousa , comme on l'a dit , Mr. de Bachaumont , qui non seulement faisoit fort agréablement des Vers , comme tout le monde fait par le fameux voyage dont il partagea la gloire avec la Chapelle ; mais qui , de plus , étoit homme de beaucoup d'esprit , & de plus encore , homme de très-bonne compagnie , dans un tems où la bonne & la mauvaise se mêloient beaucoup moins , & l'on y étoit bien plus difficile. Il s'affectionna à sa Belle fille , presque encore enfant , à cause des dispositions heureuses qu'il décou-

couvrit bientôt en elle ; & il s'apliqua à les cultiver , tant par lui-même que par le monde choisi qui venoit dans sa maison , & dont elle aprenoit sa Langue comme on fait la Langue maternelle.

Elle se déroboit souvent aux plaisirs de son âge , pour allér lire en son particulier ; & elle s'accoutuma dès-lors , de son propre mouvement , à faire de petits Extraits de ce qui la frapoit le plus. C'étoient déjà , ou des Réflexions fines sur le cœur humain , ou des tours d'expressions ingénieux ; mais le plus souvent des Réflexions. Ce gout ne la quitta , ni quand elle fut obligée de représenter à Luxembourg, dont Mr. le Marquis de Lambert étoit Gouverneur , ni quand , après sa mort , elle eût à essuyer de longs & cruels Procès où il s'agissoit de toute sa fortune : enfin quand elle les eut conduits & gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eut point eu d'autre talent ; libre enfin & maitresse d'un bien assez considérable qu'elle avoit presque conquis , elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu. C'étoit la seule , à un petit nombre d'exceptions près , qui se fut préservée de la maladie épidémique du Jeu ; la seule où
l'on

l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres , & même avec esprit selon l'occasion. Aussi , ceux qui avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eut encore de la conversation quelque part , lançoient-ils , quand ils le pouvoient , quelques traits malins contre la maison de Madame de Lambert ; & Madame de Lambert elle-même , très-délicate sur les discours & sur l'opinion du Public , craignoit quelque fois de donner trop à son goût : elle avoit le soin de se rassurer , en faisant réflexion que dans cette même maison , si accusée d'esprit , elle y faisoit une dépense très-noble , & y recevoit beaucoup plus de gens du Monde & de condition , que de gens illustres dans les Lettres.

Son extrême sensibilité sur les discours du Public , fut mise à une bien plus rude épreuve. Elle s'amusoit volontiers à écrire pour elle seule , & elle voulut bien lire ses Ecrits à un très-petit nombre d'amis particuliers ; car quoiqu'on n'écrive que pour soi , on écrit aussi un peu pour les autres sans s'en douter. Elle fit plus , elle laissa sortir ses papiers de ses mains , sous les sermens les plus forts qu'on

qu'on lui fit de la fidélité la plus exacte. On viola les sermens ; des Auteurs ne crurent point qu'une modestie d'Auteur put être sincère ; ils prirent des Copies qui ne manquèrent pas d'échaper. Voilà les *Avis d'une Mere à son Fils*, les *Avis à sa Fille*, imprimés, & elle se croit deshonorée. Une Femme de condition faire des Livres, comment soutenir cette infamie !

Le Public sentit bien cependant le mérite de ses Ouvrages, la beauté du stile, la finesse & l'élevation des sentimens, le ton aimable de vertu qui y régne par tout. Il s'en fit en peu de tems plusieurs Editions, soit en France, soit ailleurs, & ils furent traduits en Anglois. Mais Mad. de Lambert ne se consolait point, & on n'auroit pas la hardiesse d'affurer ici une chose si peu vraisemblable, si après ces succès, on ne lui avoit vu retirer de chez un Libraire, & payer au prix qu'il voulut, toute l'Edition qu'il venoit de faire d'un autre Ouvrage qu'on lui avoit dérobé.

Les qualités de l'Ame plus importantes & plus rares, surpassoient encore en elle les qualités de l'Esprit. Elle étoit

née

née courageuse , peu susceptible d'aucune crainte , si ce n'étoit sur la gloire : incapable de se rendre aux obstacles dans une entreprise nécessaire ou vertueuse. Elle n'étoit pas seulement ardente à servir ses Amis sans attendre leurs prières , ni l'exposition souvent humiliante de leurs besoins ; mais une bonne action à faire , même en faveur des personnes indifférentes , la tentoit toujours vivement , & il falloit que les circonstances fussent bien contraires , si elle n'y succomboit pas. Quelques mauvais succès de ses générosités ne l'en avoient point corrigée , & elle étoit toujours également prête à hazarder de faire le bien. Elle fut fort infirme pendant tout le cours de sa vie. Ses dernières années furent accablées de souffrances , pour lesquelles son courage naturel n'eut pas suffi sans le secours de toute sa Religion.

Enfin elle décéda à Paris le 12 Juillet 1733 , dans la 86^me année de son âge , généralement regrettée , à cause des grandes qualités de son cœur & de son Esprit. Nous avons d'elle , comme on l'a dit , un excellent Ouvrage
sous

xiv

sous ce titre : *Avis d'une Mere à son Fils & à sa Fille*, imprimé à Paris chez Ganeau 1728, un volume in-douze, & des *Réflexions sur les Femmes* dont il y en a une Edition en Hollande.



TABLE

T A B L E

D E S O U V R A G E S

de Madame la Marquise DE LAMBERT.

A Vis d'une Mere à son Fils,	Pag. 1
Avis d'une Mere à sa Fille,	55
Traité de l'Amitié,	117
• Traité de la Vieillesse à Madlle. sa fille,	143
Réflexions diverses,	
I. Sur les FEMMES,	171
• II. Sur le GOUT,	212
• III. Sur les Richesses,	215
• Pſiché, en Grec, Ame,	225
portraits de diverses Personnes.	
• de Mr. de	227
• de Madlle de	230
• de Mr. de S.	235
• de Mr. de F.	239
Dialogue entre <i>Alexandre</i> & <i>Diogene</i> sur l'égalité des Biens,	243
Discours sur le sentiment d'une Dame qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes,	255
Discours sur la Délicatesse d'Esprit & de Sentiment	269
Discours sur la différence qu'il y a de la Réputation à la Considération,	271
La Femme Hérmite, nouvelle nouvelle,	279
Lettres diverses.	
Lettre à Mr. l'Abbé de Choyſi, en lui envoyant ses <i>Réflexions sur les Femmes</i> ,	361
	à

par M. de Lambert

• — à Madame la Supérieure de la Magdeleine de Tresnel , sur l'Education d'une jeune Demoiselle ,	362
• — au R. P. B... Jésuite sur Homère ,	370
• — au même sur le même sujet ,	373
• — au même ,	383
• — à Mr. de Sacy sur la mort de Mgr. le Duc de Bourgogne ,	384
— de Mr. de la Mothe Fenelon à Mr. de Sacy , au sujet de Madame la Marquise de Lambert ,	388
— de Made. la Marquise de Lambert à Mr l'Archevêque de Cambrai , en réponse à celle que ce Prélat avoit écrite à Mr. de Sacy ,	391
— Réponse de Mr. l'Archevêque de Cambrai ,	393
— de Made. de Lambert , au même ,	394
— Réponse à ladite ,	396
— du même à la même sur la mort de Monseigr. le Duc de Bourgogne ,	397
• — à Monsieur.	397
• — à Madame de	399
— à Madame de . . . sur son mariage ,	402
— à Mr. l'Abbé	404
— à Mr. de St. Hyacinthe à Londres ,	410
— de Mr. de la Riviere Gentilhomme de Bourgogne , à Made. la Marquise de Lambert ,	413
— du même à la même ,	416
— du même à Mr l'Abbé de Saintot ,	418
Pièces en Vers de Mad de Vatri ,	421
Epitre à Mad. la Marquise de Lambert par Madame de Vatri ,	423
Lettre à Mad. de S. Hyacinthe ,	424
Placet à Pline de Md. de Lambert ,	425



A V I S
D'UNE MERE
A SON FILS.



QUELQUES soins que l'on prend
ne de l'Education des enfans,
elle est toujours très-imparfaite.
Il faudroit, pour la rendre uti-
le, avoir d'excellens Gouverneurs; & où
les prendre? à peine les Princes peuvent-
ils en avoir & se les conserver. Où trou-
ve-t-on des hommes assez au dessus des
autres, pour être dignes de les conduire?
Cependant les premières années sont pré-
cieuses, puisqu'elles assurent le mérite des
autres.

Il n'y a que deux tems dans la vie,
où la Vérité se montre utilement à nous:
dans la jeunesse, pour nous instruire;
dans la vieillesse, pour nous consoler.
Dans le tems des passions, la Vérité nous
abandonne.

A

Quoi!

Quoique deux hommes célèbres * aient eü attention à votre éducation, par amitié pour moi; cependant, obligé de suivre l'ordre des Etudes établi dans les Colléges, ils ont plus songé, dans vos premieres années, à la science de l'esprit, qu'à vous aprendre le monde & les bienféances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs. Lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons séches qui sentent l'autorité d'une Mere; ce sont des avis que vous donne une Amie, & qui partent du cœur.

En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet: vous avez trop d'esprit pour vouloir y vivre à l'aventure. Vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable que la gloire: mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, & quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes: chaque profession à la sienne. Dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des Héros. Elle est la plus brillante; les véritables marques d'honneur & les récompenses

y

* Le P. BOUHOURS & le P. CHEMINAIS.

7 sont attachées : la Renommée semble ne parler que pour eux ; & quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation , rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires : cela étoit juste ; elles coûtent assez. Mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes , que pour éviter la honte de dégénérer : les autres ne la suivent pas seulement par devoir , mais par goût. Les premiers ne s'élevent guères au-dessus de leur état ; c'est une dette qu'ils payent : ils en demeurent-là. Les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de Géans dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet ; les autres l'élévation & l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom , n'exécutera jamais de grandes choses : ceux qui marchent nonchalemment, souffrent toutes les peines de leur profession , & n'en ont ni l'honneur , ni la récompense.

Si l'on entendoit bien ses intérêts , on négligeroit la fortune , & l'on n'auroit ,

dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, & qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses desirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut, par de grands objets, donner un grand ébranlement à l'ame, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien au-deçà du terme: mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

Rien ne convient moins à un jeune homme, qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'ame, qui l'empêche de prendre l'essor, & de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à AGESILAS, que le Roi de Perse étoit le grand Roi. *Pourquoi sera-t-il plus grand que moi, répondit-il, tant que j'aurai une épée à mon côté?* Il a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire. Pour vous
l'ouvrir

l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure un Régiment, persuadée qu'on ne pouvoit entrer trop tôt dans une profession où l'expérience est si nécessaire; & que les premières années assuroient la réputation & répondoient de toute la vie. Vous fites la Campagne de Barcelone, la plus heureuse pour les armes du Roi, & la moins célébrée: vous revenez en Italie, où tout est contre nous, où nous avons à combattre climat, ennemis, situation & prévention. Les Campagnes malheureuses pour le Roi le sont aussi pour les particuliers; la Terre ensevelit les morts & les fautes des vivans; & la Renommée se tait, & ne parle plus des services de ceux qui restent. Mais il faut compter que la vraie valeur n'est jamais ignorée. Il y a tant d'yeux ouverts sur vous, que ce sont autant de témoins de ce que vous valez. De plus, de pareilles Campagnes vous instruisent davantage: vous vous êtes essayé: vous sçavez vous-même à peu près ce que vous êtes: les autres le sçavent aussi; & si votre réputation se forme moins vite, elle en est plus certaine.

Les grands Noms ne se font pas en un jour. Mais ce n'est pas seulement

la valeur qui fait les hommes extraordinaires ; c'est elle qui les commence , & les autres vertus les achevent.

L'idée d'un Héros est incompatible avec l'idée d'un homme sans justice , sans probité , & sans grandeur d'ame. Il ne suffit pas d'avoir l'honneur de la valeur , il faut aussi avoir l'honneur de la probité. Toutes les vertus s'unissent pour former un Héros. La valeur , mon fils , ne se conseille point ; c'est la Nature qui la donne : mais on peut l'avoir à un très-haut degré , & être d'ailleurs peu estimable.

La plupart des jeunes gens croient toutes leurs obligations remplies , dès qu'ils ont les vertus militaires ; & qu'il leur est permis d'être injustes , mal-honnêtes , & impolis. N'etendez point le droit de l'épée ; il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez , mon fils , ce que les autres promettent d'être. Vos modeles sont dans votre Maison. Vos Peres ont sçu associer toutes les vertus à celles de leur profession. Fidèle au sang dont vous sortez , songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre : on ne vous en quittera pas à bon marché. Le mérite
de

de vos Peres rehaussera votre gloire, & fera votre honte si vous dégénérez : ils éclairent vos vertus & vos défauts.

La naissance fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne ; & vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

Vous trouverez, mon fils, tous les chemins qui conduisent à la gloire bien préparés. C'est un grand trésor, qu'un bon Nom, & la réputation de ses Peres. Ils vous ont mis à portée de tout. Ce n'est pas assez de les égaler ; il faut les passer, & arriver au terme ; je veux dire, aux honneurs qu'ils ont approchés de si près, & qu'une mort prématurée leur a ravis.

Je regrette tous les jours de n'avoir pas vu votre Grand'pere. Au bien que j'en ai ouï dire, personne n'avoit plus que lui les qualités éminentes & le talent de la Guerre. Il s'étoit acquis une telle estime & une telle autorité dans l'Armée, qu'avec dix mille hommes il faisoit plus que les autres avec vingt. Il auroit mené les troupes à un péril certain, qu'elles auroient cru aller à une victoire assurée. L'exécution des ordres qu'il recevoit, n'étoit jamais douteuse entre ses mains. Au siège de Graveline, les Ma-

réchaux de Gassion & de la Meilleraye qui commandoient, s'étant brouillés, leur démêlé divisa l'Armée les deux partis alloient se charger, lorsque votre Grand'pere, qui n'étoit alors que Maréchal de Camp, plein de cette confiance & de cette autorité que donne le zèle du bien public, ordonna aux troupes de la part du Roi de s'arrêter. Il leur défendit de reconnoître ces Généraux pour leurs Chefs. Les troupes lui obéirent; les Maréchaux de la Meilleraye & de Gassion furent obligés de se retirer. Le Roi a sçu cette action, & en a parlé plus d'une fois avec estime.

Sa fidélité parut à la guerre de Paris; il refusa le bâton de Maréchal de France, que Monsieur Gaston Duc d'Orléans lui fit offrir pour l'attirer dans son parti. Le Roi l'ayant sçu, lui envoya le Brevet de Chevalier de l'Ordre; & lui écrivit qu'il n'oublieroit jamais les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement.

Quand il eut le Gouvernement de Metz (le plus beau de ce tems-là, & le plus désiré) le Cardinal de Richelieu lui en envoya le Brevet à la Chapelle, dont il étoit Gouverneur. Il étoit couché lorsque le courier arriva; ses gens
l'éveil-

l'éveillèrent : il prit le paquet sans l'ouvrir , le mit sous son chevet , & se rendormit.

Etant Gouverneur de Metz , on lui offrit des sommes considérables pour consentir à l'établissement d'un Parlement en cette Ville : il ne voulut jamais y donner son consentement. Les Gouverneurs de ce tems-là avoient la même autorité que des Vicerois. Il refusa cent mille francs que les Juifs lui offrirent pour avoir la permission de ne plus porter le chapeau jaune. Son cœur sensible à la vraie gloire , sans vanité , sans vue de récompense , méprisoit les richesses , & n'aimoit la vertu que pour elle-même. Il étoit si modeste , qu'il n'a jamais sçu ce qu'il valoit. Il avoit eu l'honneur de commander Monsieur de Turenne , qui avoit la politesse de dire , que Monsieur * * * lui avoit appris son métier. Plus d'une personne en place ont dit bien des fois , que c'étoit la honte de la France , qu'un homme de ce mérite-là n'ait pas été élevé aux premières dignités de la guerre.

Voilà , mon fils , vos modèles. Les vertus vous sont montrées en un haut degré. Vous les avez toutes trouvées

dans votre Pere. Je ne parlerai point de ses talens pour la guerre; cela ne me convient point; mais l'usage que le Roi en a fait, & les divers emplois de confiance qu'il lui a donnés, marquent assez qu'il en étoit digne.

Le Roi a souvent dit que c'étoit un de ses meilleurs Officiers, & sur qui il comptoit davantage. Mais de plus, il avoit toutes les vertus de la société: il a sçu joindre l'ambition à la modération: il aspiroit à la véritable gloire, sans trop penser à sa fortune. Il fut long-tems oublié, & souffrit une espèce d'injustice. Dans ce tems malheureux, où votre Pere étoit brouillé avec la fortune, où tout autre se seroit dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitemens? Il voulut, en ne manquant à aucun de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort: il crut que la véritable ambition consistoit bien plus à se rendre supérieur en mérite, qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce: nous ne sçavons ce que nous sommes, qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la prospérité sont douces & faciles: celles de l'adversité

sité sont dures & difficiles , & demandent un homme tout entier. Il sçut souffrir sans découragement, parce qu'il avoit en lui une infinité de ressources. Il crut que son devoir l'obligeoit à demeurer dans sa profession , persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage ; il sçut joindre la patience à la dignité ; aussi sçavoit-il jouir de la prospérité , sans enivrement & sans faste. Le changement de fortune n'en apportoit point à son ame , & ne lui coûtoit aucune vertu.

Quand il fut fait Gouverneur de Luxembourg , toute la Province craignoit la domination Françoisse : il dissipa cette crainte , de manière que l'on ne sentit presque pas le changement de Maître. Il avoit la main legere ; & ne gouvernoit que par amour , & jamais par autorité. Il ne faisoit point sentir la distance qu'il y avoit de lui aux autres : sa bonté abregoit le chemin qui le séparoit de ses inférieurs ; ou il les élevoit jusqu'à lui , ou il descendoit jusqu'à eux. Il n'employoit son crédit que pour faire du bien. Il ne pouvoit souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandoit : il ne songeoit

qu'à solliciter & à obtenir des pensions pour les Officiers, des gratifications pour les blessés & pour ceux qui s'étoient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

L'amour-propre gagna peu dans l'avancement de votre Pere; ce qui fut le bien des autres: aussi étoit-il l'amour de ceux qui vivoient sous son Gouvernement; & quand il mourut, s'ils l'avoient pu, ils l'auroient racheté de leur sang. Ses bonnes qualités firent taire l'envie, & tout le monde applaudissoit dans son cœur aux graces du Roi. Dans un tems si corrompu, il avoit des mœurs si pures: il pensoit d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole! il la gardoit toujours à ses dépens. Quel désintéressement! il comptoit le bien pour rien. Quelle indulgence n'avoit-il pas pour les foiblesses de l'humanité! il excusoit tout, regardoit les fautes comme des malheurs, & se croyoit seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissoient les autres à leur aise. Il avoit de ces facilités aimables, qui servent au commerce, & qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étoient sûres, parce qu'el-

qu'elles étoient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain : pour lui, fidèle à sa raison & vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà, mon fils, ce que nous avons perdu. Tant de mérite nous répondoit d'une grande fortune : rien de plus apparent que nos espérances sous un Prince si juste. Votre Pere ne vous a laissé qu'un Nom & des exemples. Le Nom, vous devez le porter avec dignité; & vous devez l'imitation à ses Vertus. Voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage : mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avance que vos Peres, puisqu'ils peuvent vous guider. Je dirai sans honte, qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune : on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son Prince, & qu'on a vécu sans injustice & sans bassesse.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos Peres de ne vous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux Femmes que la gloire de l'œconomie. Je remplirai autant qu'il me sera possible
les

les obligations de mon état : je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite ; & assez, si vous avez les vertus que je vous desiré.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions : peut-être serai-je assez heureuse pour changer un jour mes préceptes en exemples.

Celle qui exhorte doit marcher la première. Un Ambassadeur de Perse demandoit à la Femme de LEONIDAS, *pourquoi à Lacédémone on honoroit tant les Femmes ? C'est qu'elles seules savent faire des Hommes*, répondit-elle. Une Dame Grecque monroit à la Mere de PHOCION ses pierreries, & lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses Enfans, & lui dit, *Voilà ma parure & mes ornemens*. J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire. Mais revenons aux devoirs des hommes.

L'ordre des devoirs, est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, & avec soi-même. Avec les supérieurs ; savoir plaire sans bassesse ;
montrer

montrer de l'estime & de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

Audessus de tous ces devoirs est le Culte que vous devez à l'Être suprême. La Religion est un commerce établi entre Dieu & les hommes, par les graces de Dieu aux hommes, & par le Culte des hommes à Dieu. Les ames élevées ont pour Dieu des sentimens & un Culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple : tout part du cœur, & va à Dieu. Les vertus morales sont en danger sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse & de superstition : je demande seulement que l'amour de l'Ordre soumette à Dieu vos lumières & vos sentimens ; que le même amour de l'Ordre se répande sur votre conduite : il vous donnera la Justice, & la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables : c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le dérèglement du cœur. On
n'atta-

n'attaque point la Religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer. Rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé & le cœur touché : cela est bon pour tous les tems. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la Religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, & qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit, & la licence des mœurs, doivent être bannis sous le Règne où nous sommes.

Les mœurs du Souverain dominant : elles ordonnent ce qu'il fait, & défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des Princes doublent, & leurs vertus renaissent par imitation. Quand les Courtisans auroient le cœur corrompu, il régné toujours à la Cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle, où la pureté des mœurs & le respect de la Religion sont nécessaires pour plaire au Prince.

Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs ; mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissé votre Pere. J'avois
sacriifié

sacrifié tout mon bien à sa fortune ; je perdis tout à sa mort. Je me vis seule & sans appui : je n'avois d'Amis que les siens, & j'ai éprouvé que peu de gens savent être Amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir, contre des personnes puissantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la justice & mon courage ; je l'ai gagné sans crédit & sans bassesse. Enfin, j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire. Dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans votre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune,

Je ne veux point de respect forcé ; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi sans que vos intérêts les amènent. Enfin, ayez soin de votre gloire, & j'aurai soin du reste.

Vous sçavez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire des préceptes pour les devoirs qui regardent le Prince ; vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans

Dans les Emplois subalternes vous ne vous soutenez que par les agrémens : les Maîtres sont comme les Maitresses ; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de Grandeurs ; & qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des Grandeurs réelles & personnelles, & des Grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignités ; mais ce n'est qu'un respect extérieur : on doit de l'estime & un respect de sentiment au mérite. Quand de concert la Fortune & la Vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire & qui exige une double soumission : mais il ne faut pas que le brillant de la Grandeur vous éblouisse & vous jette dans l'illusion.

Il y a des ames basses, qui sont toujours prosternées devant la Grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, & voir ce qu'il est quand il en est dépouillé. Il y a bien une autre Grandeur, que celle qui vient de l'autorité : ce n'est ni la naissance, ni les richesses qui distinguent les hommes ; la supériorité réelle & véritable entr'eux, c'est le mérite.

Le

Le titre d'honnête homme est bien au dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes l'on est dépendant : il faut faire sa cour aux Ministres ; mais il la faut faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse : ce sont vos services qui doivent parler pour vous, & non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite qui s'attachent aux Ministres, les honorent : les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées ; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous ; par-là vous vous accoutumez au respect & à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige ; l'esprit s'affouplit.

Je ne sçai si l'on peut espérer de trouver des Amis à la Cour. Pour les personnes éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs, & couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert & avec leur mérite de tous les jours. De loin, les Favoris de la fortune vous imposent : l'éloignement les
met

met dans le point de vue qui leur est favorable : la Renommée exagère leur mérite, & la Flaterie les déifie. Approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la Cour ! Pour se desabuser de la Grandeur, il faut la voir de près : vous cesserez aussi-tôt de la desirer & de la craindre.

Que les défauts des Grands ne vous gâtent pas ; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens vous aprenne à mépriser les richesses, & à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté & par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux ? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables ? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. MARC-AURELE remercioit les Dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la Grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre : *Je ne puis, disoit ce Prince, être touché d'un bonheur qui n'est que pour moi.*

Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui ; mais pour cela , il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la Vertu ; mais la Vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des Grands font-ils de leur gloire ? ils la mettent toute en marques extérieures & en faste. Leur dignité s'apesantit & abaisse les autres : cependant la véritable Grandeur est humaine ; elle se laisse approcher , elle descend même jusqu'à vous : ceux qui la possèdent font à leur aise , & y mettent les autres. Leur élévation ne leur coute aucune vertu , & la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés & accoutumés. Ils n'y font point étrangers , & n'y font souffrir personne.

Les titres & les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes. ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite & la bonté , on leur échappe aisément , & on ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place ; & en leur absence , on se donne la liberté de les juger & de les condamner. Mais si par envie nous aimons à diminuer leurs bon-
nes

nes qualités, il faut combattre ce sentiment, & leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, & nous en voulons aux places: jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, & on ne leur a rendu justice que quand ils ont cessé d'y être. L'envie malgré elle rend hommage à la Grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser; car c'est honorer les places, que de les envier. Ne condamnons point par chagrin des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la Société.

Les Hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire & agréable de s'unir pour le bien commun: ils ont fait des Loix pour réprimer les méchans: ils sont convenus entre eux des devoirs de la Société, & ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude: on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur & de délicatesse.

Les vertus se tiennent, & ont entre elles une espèce d'alliance, & c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les
Hom-

Hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable; ils ont établi des règles de politesse & de savoir vivre aux personnes bien nées.

On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela. Vous sçavez qu'un honnête homme ne connoit point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité? Celui-là, dit-on, est semblable aux Dieux, qui fait du bien & qui dit la vérité. Mais s'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole: elle a toute l'autorité des sermens: on a pour ce qu'il dit un respect de Religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens
ne

ne sont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne sont pas mêmes pressés de se montrer sûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts , que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine & de discours : l'homme vrai paye de conduite. Il y a long-tems qu'on a dit , que l'Hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire , il faut encore avoir les qualités agréables & liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation , on est toujours dépendant de l'opinion des autres : il est difficile d'arriver aux honneurs par les services , si les manières & les Amis ne les font valoir.

Je vous ai déjà dit , que dans les Emplois subalternes , on ne se soutient que par savoir plaire : dès qu'on se néglige , l'on est d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant , de faire sentir qu'on se préfère à tout , & qu'on se fait le centre de tout. On

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit , lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui , & à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens , qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres , ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure , pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie , qui fait une partie des amusemens de la conversation , est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire , & qui aiment à railler , ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense , il n'y a qu'un pas à faire. Souvent le faux ami , abusant du droit de plaisanter , vous blesse : mais la personne que vous attaquez , a seule droit de juger si vous plaisantez ; dès qu'on la blesse , elle n'est plus raillée , elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si legers , que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange & de blâme. Elle ne touche légèrement sur des petits défauts , que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. Mr. de la ROCHEFOUCAULT dit ,
Que le Deshonorant offense moins que le
B *Ridicu-*

Ridicule. Je penserois comme lui , par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en deshonorer une autre ; c'est notre propre conduite , & non les discours d'autrui , qui nous deshonnorent. Les causes du deshonneur sont connues & certaines ; le ridicule est purement arbitraire : il dépend de la manière que les objets se présentent , de la manière de penser & de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule ; ce n'est pas la faute des objets , c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai , que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines Sociétés , seroient admirées dans d'autres où il y aura de l'esprit & du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît & qu'on déplaît ; les humeurs sombres & chagrines , qui panchent vers la misanthropie , déplaisent fort.

L'humeur est la disposition , avec laquelle l'ame reçoit l'impression des objets, Les humeurs douces ne sont blessées de rien , leur indulgence les sert & prête aux autres ce qui leur manque.

La plûpart des Hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur ;
ils

ils disent : *Je suis né comme cela* , & croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire : les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont , de s'oublier soi-même , de ramener les autres à ce qui les intéresse , de les rendre contents d'eux-mêmes , de les faire valoir , & de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas : c'est en quelque sorte créer leur mérite , que de les rehausser dans l'idée d'autrui , mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Rien ne plaît tant , que les personnes sensibles qui cherchent à se lier aux autres.

Faites en sorte que vos manières offrent de l'Amitié , & en demandent. Vous ne sauriez être un Homme aimable , que vous ne sachiez être Ami ; que vous ne connoissiez l'Amitié. C'est elle qui corrige les vices de la Société , elle adoucit les humeurs farouches : elle rabaisse les glorieux & les remet à leur place. Tous les devoirs de l'Honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite Amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre ame les paroles de la vérité. Soyez docile aux avis de vos Amis. L'aveu des fautes ne coûte guere à ceux qui sentent en eux de quoi les reparer. Croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un Ami vertueux & fidèle, vous avez trouvé un trésor : sa réputation garantira la vôtre : il répondra de vous à vous-même : il adoucira vos peines : il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un Ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'Amis, & presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire & pour les conserver. Les jeunes-gens ont des Sociétés ; rarement ont-ils des amis : les plaisirs les unissent, & les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'Amitié. Mais je ne prétends pas faire une Dissertation : je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à vo-

tre cœur, qui vous demandera un Ami, & qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'Amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête-homme, songez à régler votre Amour-propre, & à lui donner un bon objet. L'Honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, & à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le ferez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur: si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'Amour-propre, & toutes les vertus s'accordent à le combattre: la valeur l'expose: la modestie l'abaisse: la générosité le dépouille: la modération le mécontente: & le zèle du bien public l'immole.

L'Amour propre est une préférence de soi aux autres; & l'Honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'Amour-propre; l'un naturel, légitime & réglé par la justice & par la raison; l'autre, vicieux & corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes; & nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne fa-

vons pas nous aimer ; nous nous aimons trop , ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut , c'est aimer la Vertu : aimer le Vice , c'est s'aimer d'un amour aveugle & mal entendu.

Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voyes : mais si le Vice est élevé, ce n'est pas pour long-tems : elles se détruisent par les mêmes moyens & avec les mêmes principes , qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec sûreté , il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain & durable , que celui de la Vertu.

Il y a d'aimables caractères , qui ont une convenance naturelle & délicate avec la Vertu. Pour ceux à qui la Nature n'a pas fait ces heureux présens , il n'y a qu'à avoir de bons yeux & connoître ses véritables intérêts , pour corriger un mauvais penchant : voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'ame de la Société ; il nous unit les uns aux autres : j'ai besoin de votre approbation , vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes , on s'éloigne des vertus nécessaires à la Société ;

car

car quand on est seul , on se néglige : le monde vous force à vous observer.

La Politesse est la qualité la plus nécessaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manieres extérieures , qui n'assurent rien pour le fond. La Politesse est une imitation de l'Honnêteté , & qui presente l'Homme au dehors , tel qu'il devoit être au dedans : elle se montre en tout , dans l'air , dans le langage & dans les actions,

Il y a la Politesse de l'esprit , & la Politesse des manieres. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines & délicates : celle des manieres , à dire des choses flateuses , & d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la Politesse dans ce commerce de civilités & de complimens , que l'usage a établi : on les dit sans sentiment : on les reçoit sans reconnoissance : on surfait dans ce genre de commerce , & on en rabat par l'expérience.

La Politesse est un desir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre , & de faire ensorte que tout le monde soit content de nous ; nos Supérieurs , de nos respects ; nos égaux , de notre estime ; & nos inférieurs , de notre bonté.

Enfin elle consiste dans l'attention de plaire & de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoit leur supériorité : quand vous faurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur ceder ; c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quite à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent : il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manières grossières. Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler de soi.

Vous savez quelle sorte de Politesse est nécessaire avec les Femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient promis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être
gros-

fier volontairement. Mais ils ont beau faire , ils n'ôteront point aux Femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le tems passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, & cette fine Galanterie de l'esprit & des manieres.

Il est vrai qu'à présent la Galanterie extérieure est bannie: les manieres ont changé, & tout le monde y a perdu; les Femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens; & les Hommes, la douceur & cette délicate politesse, qui ne s'acquierent que dans leur commerce. La plupart des Hommes croyent ne leur devoir ni probité, ni fidélité; il semble qu'il soit permis de les trahir sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les trouveroit bien honteux. Ils sont fideles les uns aux autres parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice: mais ils manquent aux Femmes impunément & sans remords. Leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte, que de l'amour de la justice. Auf-

font un métier de la Galanterie, on les trouve souvent de mal-honnêtes gens ; ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit, on s'accoutume à négliger sa parole & ses sermens. Quel métier, où ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les Femmes à leur devoir, de deshonorer les unes, de defesperer les autres ; où souvent un malheur certain est toute la récompense d'un attachement sincère & constant !

Les Hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les Femmes ; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence : hors quelques Femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivoient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner ; mais enfin c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les deshonorer ; si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer : vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus, que par les loix de l'honneur

neur il faut combattre à armes égales : vous ne devez donc pas faire à une Femme un deshonneur de son amour , puisqu'elle ne peut jamais vous faire un deshonneur du vôtre.

Je dois encore vous avertir , qu'il ne faut pas attirer leur haine , elle est vive & implacable : il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais , & on risque beaucoup plus qu'on ne pense , à blesser leur gloire : moins leur ressentiment éclate , plus il est terrible : il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un Sexe qui fait haïr & se venger. D'ailleurs , les Femmes font la réputation des Hommes , comme les Hommes font celle des Femmes.

C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange , & de la donner avec agrément & avec justice. Le Misantrope ne fait pas louer ; son discernement est gâté par son humeur. L'Adulateur en louant trop , se décrédite & n'honore personne. Le Glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir ; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout , parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses : ils ne

ſavent placer ni l'eſtime, ni le mepris. L'Envieux ne louë perſonne, de peur de ſe faire des égaux. Un honnête-homme loue à propos ; il a plus de plaifir à rendre juſtice, qu'à augmenter ſa réputation en diminuant celle des autres. Les perſonnes attentives & délicates ſentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange ſoit utile, louez par rapport aux autres, & non par rapport à vous.

Il faut ſavoir vivre avec ſes concurrents. Rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au deſſus d'eux, ou de chercher à les détruire : mais il y a une conduite plus noble, c'eſt de ne les attaquer jamais, & de ne ſonger qu'à les ſurpaſſer en mérite. Il eſt beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

L'honnête-homme aime mieux manquer à ſa fortune, qu'à la juſtice. Diſputez de gloire avec vous-même, & tâchez d'acquérir des vertus qui rehauffent celles que vous avez.

Il faut auſſi être retenu ſur la vengeance ; il eſt ſouvent utile de ſe faire craindre, mais preſque toujours dangereux de ſe venger. Rien de plus foible, que

que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure maniere de se venger d'une injure , c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes-gens , que d'oposer la patience à l'emportement , la moderation à l'injustice. La haine outrée vous met au dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis ; ne faites rien qui puisse les absoudre : ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites ames sont cruelles ; les grands Hommes ont de la clémence. César disoit , *que le plus doux fruit de ses victoires , c'étoit de pouvoir donner la vie à ceux qui auroient attenté à la sienne.* Rien de plus glorieux & de plus délicat , que cette sorte de vengeance : c'est la seule que les honnêtes-gens se permettent. Dès que votre ennemi se repent & se soumet , vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce , que les foibleffes qui servent à la Société. Les honnêtes-gens se lient par les vertus ; le commun des hommes , par les plaisirs ; & les scélérats , par les crimes.

La Table & le Jeu ont leurs excès & leurs

leurs dangers : l'Amour a les siens ; on ne se joue pas toujours avec la beauté, elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la Raison, qui doit être le guide de l'Homme. Se livrer à la Volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'appivoiser avec elle. Il semble que l'ame du Voluptueux lui soit à charge.

Pour le Jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances : le Prince y oublie sa dignité, & la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la Société. On se donne le mot à de certaines heures, pour se ruiner & pour se haïr. C'est une grande épreuve pour la probité ; peu de gens l'ont conservée pure dans le Jeu.

La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La Volupté est étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir,

La sagesse se sert de l'Amour de la gloire, pour se défendre des bassesses où jette la Volupté. Mais il faut s'y prendre
de

de bonne heure, pour se préserver des passions ; dans les commencemens elles obéissent ; & dans la suite elles commandent : elles sont plus aisées à vaincre, qu'à contenter.

Défendez-vous de l'Envie, c'est la passion du monde la plus basse & la plus honteuse ; elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la Gloire, comme la Gloire est l'ombre de la Vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est d'être sans Envie.

Un Homme de qualité ne peut être aimable, sans la Libéralité. L'Avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus : il n'a ni justice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la Gloire. On a dit qu'il y avoit d'illustres Scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres Avars.

Quoique la Libéralité soit un don de la Nature ; cependant, si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit & des réflexions on pouroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien. L'on a dit, que l'argent étoit un bon Serviteur, &
un

un mauvais Maître : il n'est bon que par l'usage que l'on en fait faire.

L'Avare est plus tourmenté que le Pauvre. L'amour des Richesses est le commencement de tous les vices, comme le desintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les Richesses méritent le premier rang, quoiqu'elles soient le premier objet des desirs de la plupart des Hommes ; cependant la Vertu, la Gloire & la grande Réputation, sont bien au dessus des présens de la Fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes-gens, c'est de faire du bien & de soulager les misérables. Quelle différence, d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, & de le changer contre la réputation de bonté & de générosité ! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité sur vous-même ; c'est un excellent ménage, qui va à vous élever & à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor, qu'une grande Réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes

chances qu'on peut faire du bien ; tout le monde le peut dans son état , avec de l'attention sur soi & sur les autres. Ayez ce sentiment dans le cœur ; vous trouverez de quoi le satisfaire : les occasions naissent sous vos yeux , & il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La Liberalité se caractérise par la manière de donner : le Liberal double le mérite du présent par le sentiment : l'Avare le gâte par le regret. La Liberalité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons : elles se soutiennent par la justice , par la modération & par la bonne-foi. La Liberalité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien , vous ne faites que payer une dette ; mais il faut que la prudence vous règle : les principes de la Prodigalité ne sont pas honteux , mais les suites en sont dangereuses.

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes , nous fait regarder ce qui est au dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité ! Si

vous

vous voulez vous faire un grand Nom, il faut être accessible & affable. La profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats: pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le Camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur Général: *il alloit* (dit TACITE) *jouir de sa réputation & de sa gloire.*

Il faut commander par l'exemple, & non pas par l'autorité; l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement. Vivre dans la mollesse, & traiter rudement les soldats, c'est être leur Tyran, & non pas leur Général.

Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, & de quelle manière on doit s'y conduire: c'est la Vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un Empire où la Raison seroit la maîtresse tout seroit égal, & l'on ne donneroit de distinction qu'à la Vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence

rence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple , & non la dignité , ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance & des rangs , que comme des biens que la fortune vous prête , & non comme des distinctions attachées à votre être , & qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au dessus du peuple , songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux : que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil , qui vous en sépare.

Sachez que les premières Loix auxquelles vous devez obéir , sont celles de l'humanité : songez que vous êtes homme , & que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurele ayant perdu son Précepteur , les Courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. MARC-AURELE leur dit : *Souffrez que mon fils soit homme , avant que d'être Empereur.*

Oubliez toujours ce que vous êtes , dès que l'humanité vous le demande : mais ne l'oubliez jamais , quand la vraie Gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin , si vous avez de l'autorité , que ce soit

soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser : ne leur faites jamais sentir leur infériorité ; & vivez avec eux, comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes : ils ne songent qu'à se séparer & à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même & trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse ; vous en serez plus libre : mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, & non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude, on vous reproche d'être trop particulier : je ne condamne pas ce goût, mais il ne faut pas que les vertus de la Société en souffrent. *Retirez-vous en vous même*, dit MARC-ANTONIN : pratiquez souvent cette retraite de l'ame, vous vous y renouvellez. Ayez quelque maxime, qui au besoin ranime votre raison & qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons Auteurs. Les habiles

gens

gens n'entassent pas les connoissances , mais ils les choisissent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs , & que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses , & ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'Histoire ; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits , à orner votre esprit des pensées & des opinions des Auteurs , vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui : un quart-d'heure de réflexion étend & forme plus l'esprit , que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre , c'est l'erreur & les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité : ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison , ou comme des sujets pour l'exercer.

L'Histoire vous instruira de votre métier : mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession , il y a un usage moral à en faire , bien plus important pour vous.

La premiere science de l'Homme, c'est l'Homme. Laissez aux Ministres la Politique, & aux Princes ce qui appartient à la Grandeur. Mais cherchez l'Homme dans le Prince : observez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s'abandonne à sa passion. une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Etudier l'Histoire, c'est étudier les passions & les opinions des hommes, c'est les approfondir, c'est démasquer leurs actions, qui ont paru grandes étant voilées & consacrées par le succès ; mais qui souvent deviennent méprisables, dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque, que les actions des hommes. Il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il n'est nécessaire de nous assurer de l'esprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien, & beaucoup de mal ; & nous avons encore trouvé le secret, de gêner & de faire mal, le peu de bien que nous faisons.

Voyez les Princes, dans l'Histoire & ailleurs, comme des personnages de Théâtre ; ils ne vous intéressent que par les

les qualités qui nous sont communes avec eux : cela est si vrai , que les Historiens qui se sont attachés à peindre les Hommes plus que les Rois , & qui nous les montrent dans leur domestique , plaisent bien davantage. Nous nous retrouvons en eux , nous aimons à voir dans les Grands nos foibleffes ; cela nous console en quelque façon de notre bassesse , & nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin , regardez l'Histoire comme le témoin des tems & le tableau des mœurs ; vous pourrez vous y reconnoître , sans que votre vanité en soit blessée.

Je vous exhorterai bien plus , mon fils , à travailler sur votre cœur , qu'à perfectionner votre esprit : ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever , pour aspirer à de grandes choses , & même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même , que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées & des sentimens qui soient dignes de vous. La Vertu rehausse l'état de l'Homme , & le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'a-
voir

voir pas le cœur droit , il faudroit pour ses propres intérêts le redresser : l'on n'est estimable que par le cœur , & l'on n'est heureux que par lui ; puisque notre bonheur ne dépend que de la maniere de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles , vous ferez le jouet de leurs vains attachemens : ils vous presentent des fleurs ; *mais défiez-vous* , dit *Montaigne* , *de la trahison de vos plaisirs.*

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent ; dès qu'on s'y donne , on se prépare des regrets. La plupart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas aussi abandonner la Raison dans vos plaisirs , si vous voulez la retrouver dans nos peines.

Enfin , gardez bien votre cœur ; il est la source de l'innocence & du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit & du cœur , que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs , comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'esperez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire , le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu. Mais en abandonnant les plaisirs ,
vous

vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager. Il en est de bien des sortes. La Gloire & la Vertu ont leurs délices ; elles sont la volupté de l'ame & du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre & à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'ame , & dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience , j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois , qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même , de se retrouver avec plaisir , & de se quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire. Mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échappent dès que vous leur échapez : vous en avez besoin , vous n'êtes ni d'un âge , ni d'une profession à vous en passer. Mais quand on fait vivre avec soi-même & avec le monde , ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Le sentiment de la Gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation & à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux & peu estimable, si

vous ne savez pas le gouverner. C'est le plus vif & le plus durable de tous les goûts. L'amour de la Gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne. Mais il ne faut pas le confondre avec la Vanité. La Vanité cherche l'approbation d'autrui ; la vraie Gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de Gloire qui est en vous ; assurez-vous de ce témoignage intérieur : votre Tribunal est en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous pouvez toujours être Juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoit pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête-homme, que de l'être : ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtient l'un & l'autre.

Quel rapport entre la grandeur de l'homme, & la petitesse des choses dont il se glorifie ? Rien de si mal assorti que sa dignité, & la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles. Une Gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite : les personnes qui ont une
véri-

véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état: rien de plus rare & de plus estimable, que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise, qui n'ait un bon côté: chaque état a son point de vuë, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux événemens, les défauts qui ne viennent que de notre chagrin: le mal est en nous, ne le cherchons point ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous, souvent l'application à chercher le remede irrite le mal; & l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroit & le fortifie; l'attention aux malheurs les raproche, & les tient présens à l'ame. Une résistance inutile rétarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs: renvoyez-

les à la patience , c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice , vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite , si vous aviez eu une autre Mere , vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état , & vous en sentirez moins les peines. Un homme sage , à condition égale , a plus de bien & moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines , c'est l'état de la vie humaine ; rien de pur , tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune , que de prétendre un bonheur constant. Les personnes qui vous paroissent les plus heureuses , si vous aviez compté avec leur fortune , ou avec leur cœur , ne vous le paroitraient gueres. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois & des maximes vulgaires , on est toujours agité : c'est la raison qui ôte les soucis de l'ame , & non pas les places. Si vous êtes sages , la fortune ne peut ni augmenter , ni diminuer votre bonheur.

Jugez

Jugez par vous-même ; & non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs & les déréglemens viennent des faux jugemens : les faux jugemens, des sentimens ; & les sentimens, du commerce que l'on a avec les hommes : vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous , & pour moderer vos desirs & vos chagrins , songez que le temps emporte & vos peines & vos plaisirs ; que chaque instant , quelque jeune que vous soyez , vous enleve une partie de vous-même ; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé , dont elles ne sortent jamais.

Tout ce qu'il y a de plus grand , n'est pas mieux traité que vous. Ces honneurs, ces dignités , ces préséances établies parmi les hommes , sont des spectacles & des cérémonies vuides de réalité : ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au dessus de vous. Mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au dessous. Vous ne devez qu'au hazard , la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil & la haute opi-

C 3 nion

nion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes ; & comme un vol, tout ce que nous n'avons pas : rien n'est plus injuste.

Jouissez, mon fils, des avantages de votre état ; mais souffrez-en doucement les peines. Songez que par tout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit, qui vous fasse regarder les accidens comme prévus & connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur depend des mœurs & de la conduite ; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence : on ne manque jamais de l'y trouver.



**A V I S****D'UNE MERE****A S A F I L L E**

O N a, dans tous les tems, négligé l'éducation des Filles : l'on n'a d'attention que pour les Hommes ; & , comme si les Femmes étoient une Espece à part , on les abandonne à elles-mêmes sans secours : sans penser qu'elles composent la moitié du Monde ; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances ; qu'elles font le bonheur ou le malheur des Hommes , qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables ; que c'est par elles que les Maisons s'élevent ou se détruisent ; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la premiere jeunesse , tems où les impressions se font

C 4 plus

plus vives & plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puis-que des l'enfance on les abandonne elle-mêmes à des Gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui reveillent toutes les passions timides, & qui mettent la superstition à la place de la Religion? Il falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la Mere aux Enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes: on les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens; on fortifie leur amour propre; on les livre à la mollesse, au Monde & aux fausses opinions; on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie, à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances; ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité & de la durée
de

de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens ? La Religion , quand elle sera gravée dans notre cœur. Alors toutes les vertus couleront de cette source ; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes , que de les obliger à faire leur devoir ; il faut le leur faire aimer : l'autorité est le Tiran de l'extérieur , qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite , il faut en montrer les raisons & les motifs , & donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la Vertu , que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie ; mais comme la source du bonheur , de la gloire & de la paix.

Vous arrivez dans le Monde : venez-y , ma Fille , avec des principes ; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend. Apportez-y toute votre Religion : nourrissez - la dans votre cœur par des sentimens ; soutenez-la dans votre esprit par des réflexions & par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux & plus nécessaire , que de conserver un sentiment

qui nous fait aimer & espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les tems, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, & qui est notre garant envers les autres. De quel secours la Religion ne vous fera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un Ancien disoit, *qu'il s'envelopoit du manteau de sa Vertu*: envelopez-vous de celui de votre Religion; elle vous fera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, & un azile assuré dans un âge plus avancé.

Les Femmes qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vuide en avançant dans l'âge: le Monde les quite, & leur raison leur ordonne aussi de le quitter. A quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets; le présent, des chagrins; & l'avenir, des craintes. La Religion seule calme tout, & console de tout; en vous unissant à Dieu, elle vous reconcilie avec le monde & avec vous-même.

Une jeune personne qui entre dans le Monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare; elle cherche à

la remplir : c'est la source de ses inquiétudes ; elle court après son idée ; elle espere un bonheur parfait. C'est ce qui fait la légèreté & l'inconstance.

Les plaisirs du Monde sont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent : ils nous inquiète dans leur recherche , ne nous satisfont point dans leur possession , & nous desespèrent dans leur perte.

Pour fixer vos desirs , pensez que vous ne trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs & les richesses ne se font point sentir long-tems ; leur possession donne de nouveaux desirs ; l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant que de les avoir goûtés , vous pouvez vous en passer ; au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu : vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez auparavant : en les possédant , vous vous y accoutumez , & en les perdant , ils vous laissent du vuide & du besoin. Ce qui se fait sentir , c'est le passage d'un état à un autre : c'est l'intervalle d'un tems malheureux à un tems heureux. Dès que l'habitude est formée , le sentiment du plaisir s'évanouit. On y ga-

gneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison tout ce qu'il faut pour son bonheur; l'expérience nous renvoye à nous-mêmes: épargnez-vous ce qu'elle coûte, & dites-vous de bonne heure, d'une maniere ferme & qui vous fixe, *La vraie félicité est dans la paix de l'ame, dans la raison, dans l'accomplissement de nos devoirs.* Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre ame.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, & regardent un âge plus avancé: cependant je vous en crois capable. Mais de plus, c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse. La trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, & qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la Vertu, que ceux qui les rejettent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer. Faisons-nous donc ma fille, de ces préceptes un aide continuel pour la Vertu.

Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels

quels il faut obeir : la Religion, & l'Honneur. C'est mal parler que de traiter la Religion de préjugé ; le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur , comme à la verité. Ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines , & la Religion ne l'est pas.

Quoique l'Honneur soit l'ouvrage des hommes , rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober. Il seroit dangereux de se révolter contre lui. Il faut même travailler à fortifier ce sentiment , puisqu'il doit régler votre vie , & que rien n'est plus contraire au repos , & ne nous donne une conduite plus incertaine , que de penser d'une façon , & d'agir d'une autre. Donnez-vous autant que vous pourrez , les sentimens de la conduite qu'il faut garder. Fortifiez donc ce préjugé de l'Honneur , & que votre délicatesse le porte jusques au scrupule

Ne vous relâchez point sur ces principes : ne regardez pas la Vertu des Femmes comme une Vertu ordonnée par l'usage : ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde , pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux

Tribunaux inévitables , devant lesquels vous devez passer ; la Conscience ; & le Monde : vous pouvez échaper au monde mais vous n'échapperez pas à la Conscience : vous vous devez à vous même le temoignage que vous êtes une honnête personne. Il ne faut pourtant pas abandonner l'aprobation publique ; parce que du mépris de la réputation , naît le mépris de la Vertu.

Quand vous aurez quelque usage du Monde , vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacé par les Loix , pour vous contenir dans votre devoir. L'exemple de celles qui se sont relâchées , les malheurs qui les ont suivi de si près , suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide ; car il ny a pas une Femme galante , qui , si elle veut être sincere , ne vous avouë que c'est le plus grand malheur du monde , que de s'être oubliée.

La Honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien. Je ne parle point de la mauvaise honte , qui ne fait que troubler notre repos , sans tourner au profit de nos mœurs ; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du
des-

la Marquise de Lambert,

deshonneur. Il faut l'avouër, cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la Vertu des Femmes : très-peu sont vertueuses pour la Vertu même.

Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts : la suprême Valeur dans les Hommes, & l'extrême Pudeur dans les Femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, Femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté : cette Princesse étoit ambitieuse & hautaine ; mais, dit TACITE, *toutes ses passions étoient consacrées par sa chasteté.*

Si vous êtes sensible & délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un moyen sûr pour calmer vos craintes, & pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables & pleins d'honneur : songez à être contente de vous même. C'est un revenu de plaisirs certains, & vous aurez encore la louange & la bonne réputation de plus. Ayez de vraies vertus, vous trouverez assez d'aprobateurs.

Les vertus d'éclat ne sont point le partage des Femmes ; mais bien les ver-

tus

tus simples & paisibles. La Renommée ne se charge point de nous. Un Ancien dit, *que les grandes vertus sont pour les Hommes*; il ne donne aux Femmes que le seul mérite d'être inconnues. *Ce ne sont pas celles, dit-il, qu'on louë le plus, qui sont les mieux louées; mais celles dont on ne parle point.* La pensée me paroît fautive : mais pour réduire cette maxime en conduite, je croi qu'il faut éviter le monde & l'éclat, qui prennent toujours sur la pudeur, & se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

Les vertus des Femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi; ne régler que soi & sa famille; être simple, juste, & modeste; vertus pénibles parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat & bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur & la réputation sont des soutiens à notre foiblesse: c'en est une, que de vouloir se distinguer & s'élever. L'ame se repose dans l'approbation publique, & la vraie gloire consiste à s'en passer. Quelle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions :

actions : c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

Il faut , ma fille , être persuadée que la perfection & le bonheur se tiennent : que vous ne serez heureuse que par la Vertu , & presque jamais malheureuse que par le dérèglement. Que chacun s'examine à la rigueur , il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive , qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut , ou par le manque de quelque Vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence ; mais il y a , à la suite de la Vertu , un sentiment de douceur , qui paye comptant ceux qui lui sont fidèles.

Ne croyez pourtant pas que votre seule Vertu soit la Pudeur : il y a bien des Femmes qui n'en connoissent point d'autre , & qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la Société : elles se croient en droit de manquer à tout le reste , & d'être impunément orgueilleuses & médisantes. Anne de Bretagne , Princesse impérieuse & superbe , faisoit souffrir Louis XII. & ce bon Prince disoit souvent en lui cédant : *Il faut bien payer la chasteté des Femmes.* Ne faites point payer la vôtre : songez au contraire , que c'est une Vertu qui
ne

ne regarde que vous, & qui perd son plus grand lustre, si les autres ne l'accompagnent.

Il faut avoir une pudeur tendre. Le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, & c'est ce qui fait les discours déréglés. Les Passions, même les plus vives, ont besoin de la Pudeur pour se montrer sous une forme séduisante; elle doit se répandre sur toutes vos actions; elle doit parer & embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure: la Pudeur fut oubliée; & quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer: on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce tems là, elle en est inséparable: elle est amie de la Vérité, & trahit le mensonge qui ose l'attaquer: elle est liée & unie particulièrement avec l'Amour: elle l'accompagne toujours, & souvent elle l'annonce & le décele: enfin l'amour perd ses charmes, dès qu'il est sans elle. C'est un grand lustre à une jeune personne, que la Pudeur.

Que votre première parure soit donc la Modestie; elle a de grands avantages:

ges : elle augmente la beauté , & sert , de voile à la laideur : la Modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur , c'est qu'elle éteint & qu'elle enlève le mérite des Femmes : on ne va point chercher dans une figure disgraciée , les qualités de l'esprit & du cœur. C'est une grande affaire , quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

Vous n'êtes pas née sans agrémens ; mais vous n'êtes pas une beauté : cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grâce sur rien. La beauté a de grands avantages. Un Ancien dit , *que c'est une courte tyrannie , & le premier privilège de la nature ; que les belles personnes portent sur le front des lettres de recommandation.* La beauté inspire un sentiment de douceur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances , on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air , ni dans vos manières , qui fasse sentir que vous vous ignorez : l'air de confiance revolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art , ni dans vos discours , ni dans vos ajustemens , ou qu'il y soit
diffici-

difficilement apperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens , puisque les Femmes sont destinées à plaire ; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide , qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté : rien n'est plus triste que la suite de la vie des Femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens , ramenez tout à l'amitié , & faites qu'on y demeure par le mérite.

Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les graces sans mérite ne plaisent pas long-tems ; & le mérite sans graces peut se faire estimer sans toucher. Il faut donc que les Femmes ayent un mérite aimable , & qu'elles joignent les graces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des Femmes à la pudeur ; je lui donne plus d'étendue. Une honnête Femme a les vertus des Hommes ; l'amitié , la probité , la fidélité à ses devoirs. Une Femme aimable doit avoir , non-seulement les graces extérieures , mais les graces du cœur & des sentimens. Rien n'est si
dif-

difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la Coquetterie. C'est plus par leurs défauts, que par leur bonnes qualités, que les Femmes plaisent aux gens du monde. Ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables ; ils ne feroient rien de leurs vertus : ils n'aiment point à estimer ; ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

Il faut connoître le cœur humain , quand on veut plaire. Les hommes sont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent : mais cette fleur de nouveauté dure peu ; ce qui plaisoit comme nouveau , déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût pour la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, & des sortes de mérites. Il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens ; il faut présenter à l'esprit une variété de graces & de mérites, pour soutenir les sentimens, & faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

Les Filles naissent avec un desir violent de plaire. Comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la Gloire & à l'Autorité, elles prennent

une autre route pour y arriver, & se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possède: elle enivre l'ame. Cependant, faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence, entre une belle Femme, & une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, & ne s'en pas occuper: les véritables graces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée. Il faut satisfaire à la Mode, comme à une servitude facheuse & ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La Mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité, & à la bonne grace: mais changer toujours, c'est inconstance; plutôt que politesse & bon goût.

Le bon goût rejette la délicatesse excessive: il traite les petites choses de petites & n'en est point occupé. La propreté est un agrément, & tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses; mais elle devient pêtitesse des qu'elle est outrée: il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

Les

Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer : comme elles ignorent tout , elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles. L'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles ayent à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus. Tout ce qui s'appelle plaisir vif , est danger. Quand on seroit assez retenue pour ne point blesser les bienséances & pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur , dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir , il répand dans l'ame, je ne sai quelle douceur , qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle Vertu : il vous arrête & vous rallentit sur vos devoirs. Une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison , dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie , de gâter le goût , & de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché ; comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir & que ce sentiment n'a point été employé , elle se porte & se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

Soyez retenue sur les spectacles. Il
n'y

n'y a point de dignité à se montrer toujours. Il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation. Ce n'est pas connoître ses intérêts : si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours ; il faut encore être plus retenue, si vous êtes sans grâces : d'ailleurs, le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs, & qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'Âme tombe dans un grand vuide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs & vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses. Soyez en société avec votre raison ; & que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vuide ni besoin.

Il faut donc ménager ses goûts ; nous ne tenons à la vie que par eux. C'est l'innocence qui les conserve, c'est le dérèglement qui les corrompt.

Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, & tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade ; souvent

vent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit & le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément: la santé & l'innocence en sont les vraies sources. Mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'ame, qui préparent l'ennui & le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes, qui résistent moins à ce qu'elles sentent. *La tempérance*, disoit un Ancien, *est la meilleure ouvrière de la volupté.* Avec cette tempérance, qui fait la santé de l'ame & du corps, on a toujours une joie douce & égale; on n'a besoin ni de spectacles, ni de dépenses. Une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin, les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage; ils sont toujours

D

prêts:

prêts : ils sont bienfaisans , ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent , mais ils nuisent ; le tempérament de l'ame s'altère & se gâte , comme celui du corps.

Mettez de la règle dans toutes vos vues & dans toutes vos actions. Il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune ; mais comme la vôtre est bornée , elle vous assujettit à la règle , soyez retenue sur la dépense. Si vous n'y apportez de la modération , vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires , dès que vous n'avez plus d'économie , vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine. La ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs. Mais pour être réglée il ne faut pas être avare. Songez que l'avarice profite peu , & deshonne beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée , qu'à éviter la honte & l'injustice attachées à une conduite déréglée ; il ne faut retrancher les dépenses superflues , que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance , l'amitié , & la charité inspirent.

C'est

C'est le bon ordre, & non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. PLINE en renvoyant à son Ami une obligation considérable qu'il avoit de son Pere avec une quittance générale, lui dit: *J'ai peu de bien, je suis obligé à beaucoup de dépense; mais je me suis fait un fond de ma frugalité, & c'est d'où je tire les services que je rends à mes Amis.* Prenez sur vos goûts & sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être, dit-on, comme les autres; ce comme-là s'étend bien loin.* Ayez une émulation plus noble: ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité & de droiture que vous. Sentez le besoin de la Vertu: la pauvreté de l'ame est pire que celle de la fortune

Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires: dans un autre âge, vous auriez plus de peine. CHARLES-QUINT disoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens.* Dans la

Jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à vous. Les jeunes personnes dominant sans y penser. Dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien : vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout. Vous n'avez plus pour vous que la Raison & la Vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, disoit MONTAIGNE aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit ; & moi j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises, & dans toutes vos actions, tendez au plus parfait : ne faites aucun projet, ne commencez rien, sans vous dire à vous-même ; *ne pourrois-je pas mieux faire ?* Insensiblement vous acquerrez une habitude de Justice & de Vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile : *Choisissez*, lui disoit-il, *parmi les grands Hommes celui qui vous paroitra le plus respectable : ne faites rien qu'en sa presence : rendez-lui compte de toutes vos actions.* Heureux celui qui est assez estimé pour être choisi ! Cela est

est d'autant plus aisé, que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hazarde moins quand on choisit ses modèles dans l'Antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y presente que de grands exemples. Dans les Modernes cela peut avoir ses inconvéniens; rarement les copies réussissent. Il y a long-tems que l'on a dit, que toute copie doit trembler devant son original: on ne le suit jamais que de loin. Cela vous ôte le caractère naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai & le plus simple. Vous vous relâchez, quand vous vous fixez à un modèle. De plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre & à vous respecter vous-même. Que votre délicatesse soit votre propre Censeur.

Songez à vous rendre heureuse dans votre état; mettez tout à profit: mille biens nous échappent, faute d'application. Nous ne sommes heureux que par l'attention, & que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état: & plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux; c'est la

D, jouis-

jouissance ; & la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état , on ne seroit ni ambitieux , ni envieux , & tout seroit en paix : mais nous ne vivons point assez dans le présent , nos desirs & nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de Fous dans le Monde. Les uns vivent toujours dans l'avenir , & ne se soutiennent que d'espérances ; & comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles , ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonnables ne s'occupent que de desirs à leur portée. Souvent ils ne sont point trompés : quand ils le seroient ils s'en consoleroient. Ils savent de plus que le goût des biens finit , ou par la possession , ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée : avec ces réflexions , les personnes sages se calment. Il y a une autre espèce de Fous qui tirent trop du présent , & abandonnent l'avenir : ils ruinent leur fortune , leur réputation & leur goût , en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables , joignent les deux tems : ils jouissent du présent,

présent , & n'abandonnent point l'avenir.

C'est un devoir , ma fille , que d'employer le tems. Quel usage en faisons-nous ? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. *Rendez-vous compte* , dit un Ancien , *de toutes vos heures , afin qu'ayant profité du présent , vous ayez moins besoin de l'avenir.* Le tems fuit avec rapidité. Apprenez à vivre , c'est-à-dire , à en faire un bon usage. Mais la vie se consume en espérances vaines , à courir après la fortune , ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vuide de leur état ; toujours occupés , sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du tems , mais dans l'emploi que vous en devez faire. Pensez que vous avez un esprit à cultiver , & à nourrir de la vérité ; un cœur à épurer & à conduire ; & un culte de Religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses , songez , ma fille , à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément , ornez votre mémoire de choses précieuses : pensez que vous faites la provision de toute votre

vie. La mémoire se forme & s'étend en l'exerçant.

N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité; il faut seulement le conduire & lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée, qui vous fait aller plus loin & plus vite dans le chemin de la vérité: c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction: il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté & la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de Sciences solides. L'Histoire Grecque & Romaine élève l'ame, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut savoir l'Histoire de France: il n'est pas permis d'ignorer l'Histoire de son Pays. Je ne blâmerois pas même un peu de Philosophie, sur-tout de la nouvelle, si on en est capable. Elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, & vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la Morale: à force de lire *Cicéron*, *Pline*, & les autres, on prend du goût pour la Vertu. Il se fait une impression insensible, qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant
de

de vertus, & rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse, & ce qui nous condamne toujours.

Pour les Langues, quoiqu'une Femme doive se contenter de parler celle de son Pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin: c'est la Langue de l'Eglise; elle vous ouvre la porte à toutes les Sciences: elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les Femmes apprennent volontiers l'Italien, qui me paroît dangereux: c'est la Langue de l'Amour: les Auteurs Italiens sont peu châtiés, il régne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La Poësie peut avoir des inconvéniens: j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles Tragédies de *Corneille*. Mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de Vertu, & vous laissent l'impression du Vice.

La lecture des Romans est plus dangereuse: je ne voudrois pas que l'on en fit un grand usage; ils mettent du

faux dans l'esprit. Le Roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur ; & pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte & précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'Amour ; plus il est adouci, plus il est modeste, & plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre ; toutes défenses blessent la liberté, & augmentent le desir. Mais il faut autant qu'on peut s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit, & fortifient le cœur : on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les Sciences extraordinaires ; elles sont dangereuses, & elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil ; elles démontent les ressorts de l'ame. Si vous avez une imagination vaste, vive & agissante, & une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux Sciences, que de hazarder qu'elles se tournent au profit des passions. Mais songez que les filles doivent avoir sur les

les Sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les Vices.

Soyez donc en garde contre le goût du Bel-esprit : ne vous amusez point à courir après des Sciences vaines, & après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre ame a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître : nous avons les lumières propres & nécessaires à notre bien-être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir-là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir qu'elle étendue peuvent avoir nos lumières ; qu'elle règle il faut avoir pour déterminer notre persuasion ; apprendre à séparer l'opinion de la connoissance ; & avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, & le courage d'ignorer ce qui nous passe, pour arrêter la hardiesse de l'esprit, & pour diminuer la confiance.

Songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la Raison & les Sens, manquent de sincérité & nous abusent. Les sens surprennent la raison,

& la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides , qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des Sciences abstraites. Employons donc le tems en connoissances utiles.

Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité , peu de confiance en soi-même ; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de Religion , il faut céder aux autorités : mais sur tout autre sujet , il ne faut recevoir que celle de la raison & de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité , vous prenez sur les droits de la raison , vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières , qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées , que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance , qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité : elle est pour toutes les personnes , & de tous les tems. Enfin , comme dit un grand Homme , *pour être Chrétien , il faut croire aveuglément , & pour être sage , il faut voir évidemment.*

Accoutumez-vous à exercer votre esprit

prit, & à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, & nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'Histoires & de faits; cela ne contribue guères à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser. L'esprit s'étend & s'augmente par l'exercice: peu de personnes en font usage.

C'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser. Les faits historiques, ni les opinions des Philosophes, ne vous défendront pas contre un malheur pressant: vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction? vous avez recours à *Sénèque* & à *Epicéte*. Est-ce à leur raison à vous consoler? n'est-ce pas à la votre à faire sa charge? Servez-vous de votre propre bien: faites des provisions dans le tems calme, pour le tems de l'affliction qui vous attend; vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

Si vous pouvez régler votre imagination & la rendre soumise à la vérité &

à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection & pour votre bonheur. Les Femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination; comme on ne les occupe à rien de solide, & qu'elles ne sont dans la suite de leur vie, chargées, ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, Romans & sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sai qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs; c'est-elle qui en est la source, & qui met dans les choses qui plaisent le charme & l'illusion qui en font tout l'agrément. Mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point? Elle est toujours entre la vérité & vous: la raison n'ose se montrer où régne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît: les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous fit point sentir ses peines. Enfin, rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive & trop allumée.

Donnez

Donnez-vous une véritable idée des choses : ne jugez point comme le peuple : ne cédez point à l'opinion : relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tous le faux qui l'entoure, & tous les ajoûtés de l'imagination : vous verrez que souvent ce n'est rien, & qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions, que de la fortune : ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la Religion ; mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle Morale, & bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense basement, & communément ; la Cour en est remplie. Le Monde ne parle que de fortune & de crédit : on n'entend que, *Suivez votre route, hâtez-vous d'avancer* ; & la Sagesse dit, *Rabattez-vous*
aux

aux choses simples : choisissez une vie obscure , mais tranquille : dérobez - vous au tumulte : fuyez la foule. La récompense de la Vertu n'est pas toute dans la renommée , elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande Vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de Gloire ?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être à soi. *J'ai appris , disoit un Ancien , à être mon ami , ainsi je ne serai jamais seul.* Il faut vous ménager des ressourcés contre les chagrins de la vie , & des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite , un azile en vous-même ; vous pourrez toujours revenir à vous , & vous retrouver. Le Monde vous étant moins nécessaire , aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez pas à vous par des goûts solides , vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude. Rien n'est plus utile , ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de tems en tems se retirer du monde , se mettre à part. Ayez quelques heures dans la journée pour lire , & pour faire usage
de

de vos réflexions. *La réflexion*, dit un Pere de l'Eglise, *est l'œil de l'ame, c'est par elle que s'introduisent la lumiere & la vérité. Je le mènerai dans la solitude*, dit la Sageffe, *& là je parlerai à son cœur*; c'est-là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit; & où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vuide de la vie, on est forcé de dire avec *Pline*: *Il vaut mieux passer sa vie à ne rien faire, qu'à faire des riens.*

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'ame. Vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit, sans la santé de l'esprit: tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La premiere, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, & est amie de la Sageffe; c'est au dedans de nous, qu'habitent la Paix & la Vérité. Fuyez le grand Monde,

de , il n'y a point de sûreté : il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille : on ne trouve que trop de gens qui favorisent le dérèglement. Plus il y a de monde, & plus les passions acquièrent d'autorité, il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné. Enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le Monde communique son venin aux ames tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre; & quand on seroit assez heureux pour les bannir dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens : mais souvent elle étend ses droits bien loin; & quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

Il faut avoir des ressources & des pis-aller : mesurez vos forces & votre courage; & pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver : envisagez-le à face décou-

découverte : voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles , & ne vous en laissez pas accabler.

Un Favori , parvenu au comble de la fortune , faisoit voir ses richesses à son ami ; en lui montrant une cassette , il lui disoit ; *C'est-là qu'est mon trésor.* Son ami le pressa de le lui faire voir. Il lui permit d'ouvrir la cassette ; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré. L'ami en paroissant surpris , le Favori lui dit : *Quand la fortune me renvoyera à mon premier état , je suis tout prêt.* Quelle ressource de mettre tout au pis , & de se sentir de la force pour s'y soutenir !

Quand vous desirerez quelque chose fortement , commencez par examiner la chose désirée ; voyez les biens qu'elle vous promet , & les maux qui la suivent. Souvenez-vous du passage d'*Horace* : *La volupté marche devant nous , & nous cache sa suite.* Vous cesserez de craindre , dès que vous cesserez de desirer. Croyez que le Sage ne court pas après la félicité , mais qu'il se la donne. Il faut que ce soit votre ouvrage ; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie ;
mais

mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion : que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos desirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos desirs. Si les honneurs & les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser : mais la soif augmente en les acquérant ; celui qui desire le plus, est le plus pauvre.

Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance. Monsieur de la Rochefoucault dit, *qu'elle vous conduit jusqu'à la fin de la vie par un chemin agréable.* Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue. C'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on desire.

Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, & nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux, comme avec des odeurs que nous portons : nous ne les sentons plus ; elles n'incommodent que les autres. Pour les voir dans leur vrai point de vuë, il faut les voir

voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres : ne vous relâchez point sur cette règle , elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, & mettez à profit vos défauts ; il n'y en a point qui ne tiennent à quelques vertus , & qu'il ne les favorise. La Morale n'a pas pour objet de détruire la Nature , mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse ? servez vous de ce sentiment-là , pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe , pour éviter les défauts qui humilient. Il y a à chaque dérèglement du cœur une peine & une honte attachées , qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide ? tournez cette foiblesse en prudence : qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice ? Aimez-vous à donner ? Il est aisé de la prodigalité d'en faire de la générosité. Donnez avec choix & à propos : ne négligez pas les indigens ; prenez soin des pauvres : prêtez dans le besoin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre. Par-là vous cédez à votre sentiment , & vous faites de bonnes actions. Il n'y a pas une foiblesse ,
done

dont, si vous voulez, la Vertu ne puisse faire quelque usage.

Dans les afflictions qui vous arrivent, & qui vous font sentir votre peu de mérite; loin de vous irriter & d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre, qui n'est qu'un flatteur; & que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité: que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, & les hommes sont trop près d'eux-mêmes pour se juger.

Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur & ses sentimens. Vous n'avez de Vertu sûre & durable que par le cœur. C'est lui proprement qui vous caractérise. Pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une
passion

passion vive & forte, demandez quelque-tems à votre sentiment, & composez avec votre foiblesse : si vous voulez, sans l'écouter un moment, sacrifier tout à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, & ne devienne la plus forte : vous êtes sous sa loi, il faut la ménager avec adresse. Vous tirerez plus de secours que vous ne pensez, d'une pareille conduite : vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles : ils vous quittent, & quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'ame se propose un objet : elle est plus intimément unie à lui par le desir, ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être. Elle attache
à

à sa possession tous ses biens, à sa perte tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'ame n'est ni solide, ni durable. Il dépend des autres: il dépend de vous; & vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous presente que des fleurs, & vous cache le danger; il vous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne. Le cœur d'intelligence avec lui fait vous cacher son penchant, de peur, d'allarmer la Raison & la Pudeur. C'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche: enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'ame avec des efforts ordinaires, il a trop de partisans chez nous: dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, & rien ne veut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver; où rien ne vous soutient; où vous n'avez de spectateur que vous-même. Il faut sans cesse

cesse ranimer son courage : songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage , si vous vous relâchiez.

Faites réflexion aux funestes suites des passions : vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire ; mais souvent nous en sommes desabusées sans en être guéries. Supputez , s'il est possible , les maux que l'amour fait faire. Il surprend la raison ; il jette le trouble dans l'ame & dans les sens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il étonne la Vertu ; il ternit la réputation , la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant , & ne vous met tant au dessous de vous-même , que les passions : elles vous dégradent. Il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage pour soutenir un malheur , que pour l'éviter. Le plaisir de faire son devoir vous console. Mais ne vous applaudissez jamais , de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous. Prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même : fuyez les spectacles , les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut point

E

sentir

sentir. La Musique, la Poësie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides, qui fortifient la raison.

Ne foyez point en commerce avec votre imagination : elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes. Tout est séduction, illusion, quand il passe par elle ; il y a bien à perdre quand vous la quittez pour venir à la réalité. *Saint Augustin* nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour & les plaisirs. Il dit, que ce qu'il aimoit se présenteoit à lui sous une figure charmante, il fait une peinture de ce qui se passoit dans son cœur, si vive, qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté : elle est à craindre dans les tems où l'on conspire contre elle : quand on la pleure même, il s'en faut défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi : l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour. Il faut compter sérieusement avec vous-même, & vous dire : que veux-je faire du sentiment qui m'occupe ? tels & tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder ?

Tirez

Tirez des forces & du secours de votre ennemi, de son propre caractère : quand vous voudrez ne le point flater, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez : ne lui prêtez rien, & ne lui faites graces sur rien, & vous verrez qu'il lui en reste peu, après cela n'y pensez plus ; prenez une résolution ferme de le fuir : croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont nécessaires ; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent, c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes desarme la haine, & émouffe la colére. Les Femmes qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la Vertu & la Pudeur, doivent ce respect à l'usage & à l'honnêteté violée, de paroître avec un air humilié. C'est une espèce de réparation que le Public demande ; il se souvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement. Prévenez la malignité naturelle qui est dans tous



les hommes : mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine. Ils vous veulent humiliée : quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander. La superbe après les fautes les rapelle, & les immortalise.

Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire, & des préjugés de l'enfance; qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, & de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui. J'ai crû que la plupart des desordres de la vie venoient des fausses opinions: que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, & que, quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions: qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit, qui nous préservent de l'erreur: qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité & que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sureté.

Le premier devoir de la Vie civile; est de songer aux autres: ceux qui ne vivent que pour eux, tombent dans le mépris & dans l'abandon. Quand vous
vou-

voudrez trop exiger des autres , on vous refusera tout, amitié , sentimens , service. La Vie civile est un commerce d'offices mutuels ; le plus honnête y met davantage : en songeant au bonheur des autres , vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'Amour propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au dessous , il fait les vices : mais pour peu qu'il en reste , il affoiblit les vertus , & les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un Amour propre dominant , & qui le font sentir ; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais. Tant que nous tiendrons à la vie , nous tiendrons à nous.

Mais il y a un Amour propre habile , qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever , en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans & envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut ; en dire de tout le monde ; ne juger jamais à la

E 3 rigueur :

rigueur : ces actes de bonté & de générosité souvent répétés , vous acquièrent enfin une grande & belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer , à diminuer vos défauts , & à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus , & non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien , & que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

Une des choses qui nous rend plus malheureuses , c'est que nous comptons trop sur les hommes. C'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles , non sur ce qu'ils nous doivent , ni sur ce qu'ils nous ont promis , mais sur ce que nous avons espéré d'eux. Nous nous faisons un droit de nos espérances , qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences , & ne vous pressés jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies , comme
me

me il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit , dans les jugemens particuliers , imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les Juges ne décident sans avoir examiné , écouté , & confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous , sans mission , nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit , toute autorité paroît bonne , quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle , nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres. De-là viennent les haines & les inimitiés ; car tout se fait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même justice que vous ferez aux autres , ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense & qu'on dise du bien de vous ? ne dites jamais de mal de personne.

L'Honnêteté , qui est une imitation de la Charité , est aussi une des vertus de la société. Elle vous met au dessus des autres quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique & ne se soutient qu'aux dépens de l'Amour propre : l'Honnêteté prend toujours sur vous , & tourne au profit des

autres. Elle est un des grands liens de la société, & la seule qualité qui mette de la sûreté & de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'est un sentiment injuste. Où sont nos droits, pour vouloir nous élever au dessus des autres ? Il n'y a qu'une domination permise & légitime ; c'est celle que vous donne la Vertu. Ayez plus de bonté & de générosité que les autres : soyez en avance de services & de bienfaits ; c'est le moyen de vous élever. Le grand desintéressement vous rend aussi indépendant & vous élève plus que la fortune même ; rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce : l'esprit ne lie point aux autres, & vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit. Ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes ; veulent dominer & abaisser les autres.

Quoique l'Humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, & si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile.

ficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, & prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne. L'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos Amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une Amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur. Mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans, faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, & vous montrerez vous-même à découvert. Vous tirerez de cet examen, des sentimens d'humilité pour vous, & d'indulgence pour les autres.

Soyez humble, sans être honteuse. La honte est un orgueil secret. L'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, & une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

La réputation est un bien très-desirable : mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, & de ne rien faire que pour elle ; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejeter le

sentiment de la Gloire, c'est l'aide le plus sûr que nous ayons pour la Vertu ; mais il est question de choisir la bonne Gloire.

Accoutumez-vous à voir sans étonnement & sans envie ce qui est au dessus de vous, & sans mépris ce qui est au dessous. Que le faste ne vous impose pas : il n'y a que les petites ames qui se prosternent devant la Grandeur ; l'admiration n'est due qu'à la Vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les Hommes par leurs qualités propres ; considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités & de richesses, à qui il semble que rien ne manque ; mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens. Elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. *Rien n'est pire, dit un Ancien, que la pauvreté dans les richesses, parce que le mal tient à l'ame.* Celui qui se trouve dans cet état, a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune. Il est aveuglé par l'erreur, & déchiré par les passions, pendant qu'une personne raisonnable, qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue
de

de sages & de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un & le malheur de l'autre, ne viennent que de la manière différente de penser.

Si vous êtes sensible à la haine & à la vengeance, opposez-vous à ces sentimens; rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris, & c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence. Mais il y a des tems d'injustice à essuyer dans la vie; des tems où les Amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer. Après avoir tout mis en usage pour les desabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses Amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voyent qu'au travers de la prévention; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer & se calmer. Quelques choses que vous fassiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer à leur injustice &

à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence & la certitude de n'avoir point failli. Songez que si dans le tems que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage; à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins. Il faut, sans être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, & dire: *ils ont de mauvais yeux*. Faites réflexion, qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine & l'envie. Que les espérances qu'on tire de la Vertu vous soutiennent & vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la Gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée. C'est la vengeance la plus délicate & la seule permise; vous satisfaites à votre ressentiment, & vous ne prenez point sur les vertus. C E S A R
nous

nous en donne l'exemple. Son Lieutenant Labienus l'abandonna dans le tems qu'il avoit le plus besoin de lui, & passa dans le Camp de Pompée : il laissa dans celui de César de grandes richesses. César les lui renvoya, & lui manda : *Voilà comme César se venge.*

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent. Mais souvent ils commencent les torts, & nous les achevons. Nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux ; nous voulons tirer trop davantage de leurs fautes : c'est une injustice & une violence, qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec modération, tout seroit pour nous, & les fautes de ceux qui nous attaquent doubleroit par notre patience.

Quand vous savez que vos Amis vous manquent, dissimulez. Dès que vous faites sentir que vous vous en appercevez, leur malignité augmente, & vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur Amour propre : ils jouissent du plaisir de vous en imposer. Ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de
votre

vosre erreur, & jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le tems de se repentir & de revenir à eux. Il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

Soyez inviolable dans vos paroles : mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à la garder. Respectez la Vérité, même dans les choses indifférentes : songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le Mensonge fait voir que l'on méprise les Dieux, & qu'on craint les hommes ; que celui-là est semblable aux Dieux, qui dit la vérité, & qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens ; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

La Politesse est une envie de plaire. La Nature la donne, l'Education & le Monde l'augmentent. La Politesse est un supplément de la Vertu. On dit qu'elle est venue dans le Monde, quand cette fille du Ciel l'a abandonné. Dans les tems les plus grossiers, où la Vertu ré-
gnoit

gnoit davantage, on connoissoit moins la Politesse, elle est venue avec la Volupté : elle est la fille du Luxe & de la Délicatesse. On a douté si elle tenoit plus du Vice, que de la Vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment ? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix. Elle est une préparation à la Charité, une imitation même de l'Humilité. La vraie Politesse est modeste ; & comme elle cherche à plaire, elle fait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'Orgueil nous sépare de la société : notre Amour propre nous donne un rang à part, qui nous est toujours disputé. L'estime de soi-même, qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La Politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on se doit à soi-même ; car ces devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, & orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, & des qualités liantes ; c'est la Ceinture de Venus : elle embellit, elle donne des graces à tous ceux qui la portent : avec elle vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de Politesse. Vous en avez une plus fine, à proportion de la délicatesse de l'esprit ; elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte Politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit & ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux, à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du Monde pour polir les manières ; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la Politesse jusqu'à l'esprit. Avec une Politesse fine & délicate, on vous passe bien des défauts, & on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides, & leur réputation se forme lentement. Enfin, la Politesse coûte peu, & rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne : il y a de la modestie & de la dignité à le garder. Vous ju-
gez

gez les autres , & vous ne hazardez rien. Mais gardez-vous d'avoir un silence fier & insultant ; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue , & non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire , il faut savoir que la premiere règle pour bien parler , c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes & dé-mêlées , vos discours seront clairs. Qu'ils soient remplis de pudeur & de bienséance ; respectez dans vos discours les préjugés & les coutumes. Les expressions marquent les sentimens , & les sentimens sont les expressions des mœurs :

Il faut sur-tout éviter le caractère plaisant : c'est toujours un mauvais personnage , & rarement en faisant rire se fait-on estimer. Ayez attention aux autres , bien plus qu'à vous : songez plutôt à les faire valoir , qu'à briller. Il faut savoir bien écouter , & ne montrer ni dans ses yeux , ni dans ses manières , un air distrait. ConteZ peu : narrez d'une maniere fine & serrée : que ce que vous direz soit neuf , ou que le tour en soit nouveau. Le Monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille , sans rien dire à l'esprit. Il faut ,

faut , quand on parle , plaire , ou instruire. Quand vous demandez de l'attention , il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sçauroit être trop court.

Approuvez , mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des fots. Eloignez de vos discours l'art & la finesse. La principale prudence consiste à parler peu , & à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite ; la réputation de probité , attire plus de confiance & d'estime , & à la longue plus d'avantages de la fortune , que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses & ne vous met au dessus des autres , que l'exacte probité.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté & de l'humanité pour vos Domestiques. Un Ancien dit , *qu'il faut les regarder comme des Amis malheureux*. Songez que vous ne devez qu'au hazard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine. Rien n'est si bas , que d'être haut à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs ; il en est d'une espèce qui doivent être ignorés

rés d'une personne polie & délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos Domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur & de colère, (car souvent on se démasque devant son domestique) quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux? ne vous ôtez vous pas le droit de les reprendre? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse: mais vous leur devez du secours, des conseils, & des bienfaits proportionnés à votre état & à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables: mais il ne faut appeler l'autorité, que quand la persuasion manque. Songez que l'Humanité & le Christianisme égalent tout. L'impatience & l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les Domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre. Que ces sentimens sont contraires à la modestie que

vous

vous vous devez, & à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flaterie des Domestiques ; & pour empêcher l'impression que leurs discours flatteurs, & souvent répétés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont des gens payés pour servir vos foibleffes & votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi. Par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagements pour travailler à la Vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, & me mets dans la nécessité de lui obéir ; ou je me charge de la honte d'avoir sçu la connoître, & de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes. En vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi ; & je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aye les vices opposés aux vertus que je vous recommande : car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

TRAI.



T R A I T É

D E

L' A M I T I E'

PAR MADAME LA MARQUISE

D E L A M B E R T.



Ous me devez, MONSIEUR, une consolation pour la perte de notre amie. J'appelle perte, toute diminution dans l'amitié; puis qu'ordinairement tout sentiment qui s'affoiblit, tombe. Je m'examine à la rigueur, & je crois mettre dans l'amitié plus qu'une autre. Cependant, tout échape. Je vous prie donc de me dire sans ménagement à qui je dois m'en prendre; car il faut que mes plaintes ayent un objet. Est-ce de moi? est-ce de mes amies, ou des mœurs du tems? Enfin, corrigez-moi où je manque; consolez-moi si je perds.

Plus on avance dans la vie, & plus

OR

on sent le besoin que l'on a de l'amitié. A mesure que la raison se perfectionne, que l'esprit augmente en délicatesse, & que le cœur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire. Voici ce que le loisir de ma solitude m'a fait penser sur ce sujet.

Dans tous les tems on a regardé l'amitié comme un des premiers biens de la vie. C'est un sentiment qui est né avec nous; le premier mouvement du cœur a été de s'unir à un autre cœur. Cependant c'est une plainte générale: tout le monde dit qu'il n'y a point d'amis. Tous les siècles ensemble fournissent à peine trois ou quatre exemples d'une amitié parfaite. Puisque tous les hommes conviennent des charmes de l'amitié, pourquoi dans un intérêt commun tous ne s'entendent-ils pas, ne s'unissent ils pas pour en jouir? C'est un effet du dérèglement des hommes de s'aveugler sur leurs véritables intérêts. La Sagesse & la Vérité en nous éclairant, rendent notre amour propre plus habile, & nous apprennent que nos véritables intérêts sont de nous attacher à la vertu, & que la vertu amène les doux plaisirs de l'amitié. Voyons donc
quels

quels sont les charmes , & les avantages de l'amitié , pour les chercher ; quel est le véritable caractère de l'amitié , pour la connoître ; & quels sont les devoirs de l'amitié , pour les remplir.

Les avantages de l'amitié se présentent assez d'eux-mêmes : toute la nature n'a qu'une voix pour dire qu'ils sont de tous les biens les plus desirables. Sans elle la vie est sans charme : l'homme est plein de besoins ; renvoyé à lui-même il sent un vuide que l'amitié seule est capable de remplir ; toujours inquiet & toujours agité , il ne se calme , & ne se repose que dans l'amitié. Un Ancien dit , que l'amour est fils de la pauvreté & du Dieu des richesses ; de la pauvreté , parce qu'il demande toujours ; du Dieu des richesses , parce qu'il est libéral. L'amitié ne pourroit-elle pas aussi avoir la même origine ? Quand elle est vive , elle demande des sentimens ; les ames tendres & délicates sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Mais , comme elle est généreuse , elle mérite aussi qu'on la reconnoisse pour fille du Dieu des richesses ; car il n'est pas permis de se parer du
beau

beau nom d'amitié dès que l'on manque à ses amis dans le besoin. Enfin, les caractères sensibles cherchent à s'unir par les sentimens ; le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer, & d'être aimé. Comblez les hommes de biens, de richesses, & d'honneurs, & privez-les des douceurs de l'amitié, tous les agrémens de la vie s'évanouissent. Les personnes raisonnables se refusent à l'amour : les femmes, par l'attachement à leur devoir ; & les hommes, par la crainte d'un mauvais choix. Vous êtes attiré dans l'amitié, vous êtes entraîné dans l'amour. L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour ; elle en devient plus tendre, plus vive, & plus pressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagements dont je parle. L'amitié naissante est sujette à l'illusion, la nouveauté plait & promet, & tout ce qui réveille l'espérance est d'un grand prix. L'illusion est un sentiment qui nous transporte au-delà de la vérité, & qui obscurcit nos lumières. Vous voyez, dans les personnes qui commencent à vous plaire, tout ce qu'il y a de bon ; & l'imagination

gination, qui toujours agit au gré du cœur, prête à la personne aimée le mérite qui lui manque. On aime ses amis bien plus par les qualités qu'on devine, que par celles qu'on connoit. Il y a aussi des amitiés d'étoile & de sympathie, des liens inconnus qui nous unissent, & qui nous serrent: nous n'avons besoin ni de protestation ni de serment; la confiance va au devant des paroles. Quand MONTAIGNE, nous peint ses sentimens pour son ami:

» Nous nous cherchions, dit-il, & nos
» noms s'embrassoient avant que de
» nous connoître. Ce fut un jour de
» fête que je le vis pour la première
» fois; nous nous trouvames tout d'un
» coup si liés, si unis, si connus, si
» obligés, que rien ne nous fut plus
» cher que l'un à l'autre. Et quand
» je me demande d'où vient cette joie,
» cette aise, ce repos que je sens lorsqu'
» que je le vois; c'est que c'est lui;
» c'est que c'est moi: c'est tout ce que
» je puis dire. » Nous jouissons dans
l'amitié de tout ce que l'amour a de
plus doux; du plaisir de la confiance,
du charme d'exposer son ame à son ami,
de lire dans son cœur, de le voir à

F

décou-

découvert, de montrer ses propres foiblesses; car il faut penser tout haut devant son ami. Il n'y a que ceux qui ont jouï du doux plaisir de l'amitié, qui sachent quel charme il y a à passer les journées ensemble. Que les heures sont légères, qu'elles sont coulantes avec ce qu'on aime!

Quelle ressource que l'azile de l'amitié! Par elle, vous échapez aux hommes qui sont presque tous trompeurs, faux, & inconstans. Mais un des grands avantages de l'amitié, c'est le secours des bons conseils. Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit; il faut se défier de sa propre raison, que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est un grand secours que de savoir que l'on a un guide pour se conduire & se redresser.

Les anciens ont connu tous les biens qu'apporte l'amitié; mais ils en ont fait des portraits si chargés, qu'on les a regardés comme de belles idées, & qui n'étoient point dans la nature. Comme les hommes aiment à se soustraire aux grands modeles, & à rejeter les grands exemples, parce qu'ils exigent beaucoup de nous, ils s'accordent à les
trai-

traiter de chimères : c'est mal connoître nos intérêts. En nous dérochant aux obligations de l'amitié , nous perdons tous les avantages. C'est une société , c'est un commerce ; enfin ce sont des engagements reciproques , où l'on ne compte rien , où l'on n'exige rien , où le plus honnête homme met davantage & se trouve heureux d'être en avance. On partage sa fortune avec son ami ; richesses , crédit , soins , services , tout est à lui excepté notre honneur. Il m'a paru , à la honte de notre siècle , que d'offrir son bien à son ami , c'est le dernier effort de l'amitié. Il y a bien des témoignages au dessus de celui-là : mais le plus grand avantage de l'amitié , c'est de trouver dans son ami un vrai modele ; car on desire l'estime de ce qu'on aime , & ce desir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent.

SENEQUE recommande à son ami de choisir entre les grands hommes le plus respectable , d'agir comme si l'on étoit en sa présence , de lui rendre compte de toutes ses actions : ce grand homme qui nous tient en respect , c'est notre ami. Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes , & n'est d'une plus sûre

caution envers les autres qu'un ami estimable. Il ne nous est pas permis d'être imparfaits à les yeux ; aussi ne voyez vous gueres le vice se lier avec la vertu. L'on n'aime point à voir ce qui nous juge & nous condamne toujours. Il faut être sûr de soi pour oser se donner de certains amis. *PYRRHUS* dit , *savez moi de mes amis , je ne crains qu'eux.* *PLINE* ayant perdu son ami : *Je crains bien , dit-il , de me relâcher dans le chemin de la vertu ; j'ai perdu mon guide , & le témoin de ma vie.* Enfin , la parfaite amitié nous met dans la nécessité d'être vertueux. Comme elle ne se peut conserver qu'entre personnes estimables , elle nous force à leur ressembler pour les garder. Vous trouvez donc dans l'amitié la sûreté du bon conseil , l'émulation du bon exemple , le partage dans vos douleurs , le secours dans vos besoins , sans être demandé , attendu , ni acheté. Voyons à présent quels sont les véritables caracteres de l'amitié pour la connoître.

Le premier mérite qu'il faut chercher dans votre ami , c'est la vertu ; c'est ce qui nous assure qu'il est capable d'amitié , & qu'il en est digne. N'esperez
rien

rien de vos liaisons lorsqu'elles n'ont pas ce fondement. Aujourd'hui ce n'est pas le goût qui unit ; ce sont les besoins : ce n'est pas l'union des cœurs ni de l'esprit qu'on cherche dans les engagements ; aussi les voyons-nous finir aussi-tôt que se former. Il n'y a jamais de rupture qui ne nous accuse ; c'est toujours la faute de l'un des deux ; on ne peut éviter la honte de s'être mépris, & d'avoir à se dédire. On s'unit sans examiner, & on rompt sans délibérer ; rien n'est si méprisable. Choisissez votre ami entre mille ; rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend. Rien de plus triste que de tomber en de mauvaises mains, d'avoir à essuyer la honte d'une rupture, ou les chagrins d'une liaison avec des personnes sans mérite. Il faut songer de plus que nos amis nous caractérisent ; on nous cherche dans eux ; c'est donner au public notre portrait, & l'aveu de ce que nous sommes. On trembleroit, si on faisoit attention sur ce que l'on hazarde en avouant un ami. Voulez vous être estimé ? Vivez avec des personnes estimables. Il faut donc bien connoître avant que de s'engager. La premiere

marque qui nous assure le plus qu'on est digne d'amitié, c'est la vertu : après quoi il faut chercher des amis libres, affranchis des passions. Ceux que l'ambition possède, sont incapables de sentir ce doux sentiment ; encore moins ceux qui sont dans les liens de l'amour. L'amour emporte avec soi toute la vivacité de l'amitié ; c'est une passion turbulente ; & l'amitié est un sentiment doux, & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'ivresse, qui, quelquefois, est suivie de violens chagrins ; l'autre est une joie de raison, toujours pure & toujours égale : rien ne peut l'arrêter ni la lasser ; elle nourrit l'ame. De plus, si vous êtes attaché à une personne de mérite, n'a-t-elle pas toute votre confiance ? L'amitié d'un amant est trop sèche. Il peut vous donner des soins, & des services, mais il n'a plus de sentiment à vous offrir. La récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié : mais ce n'est pas l'amour ordinaire qui nous y conduit, c'est l'amour épuré. Les personnes frivoles & dissipées ne sont pas propres à l'amitié : chaque objet enlève une portion de sentiment & d'attention qui appartient à l'amitié. Quoique l'on ait
toujours

toujours dit qu'il faut donner à l'amitié des fondemens plus solides que la simple sensibilité, cependant, si le goût ne s'en mêle, on n'est point entraîné. L'esprit ne peut être convaincu, si le cœur n'est pas touché: l'on ne va ni bien vite ni bien loin. La vertu & le goût ont formé les amitiés dont la mémoire est venue jusques à nous.

MONTAIGNE, qui nous peint la naissance de ses sentimens pour son ami, dit, qu'il fut frappé comme on l'est en Amour. Il étoit dans une situation propre à jouir de l'amitié: dégagé des passions, voué à la raison, il ne lui restoit plus de jouissance que celle de l'amitié. Les personnes revenues des passions violentes, & que la connoissance du peu de valeur des choses ramene à elles-mêmes, conviennent mieux à la véritable amitié. Celles qui sont libres & dégagées de mille amusemens frivoles, se lient à vous par sentiment; mais, quoi qu'insensibles à leurs propres besoins, elles ne laissent pas de sentir & de soulager ceux de leurs amis. Jamais nous ne vivons dans une telle indépendance, que nous puissions nous passer les uns des autres; mais les services doivent être à la suite de l'amitié, & non pas

l'amitié à la suite des services. Il faut aussi dans l'amitié , de la conformité, des rapports, des âges à-peu-près semblables, que les mêmes goûts unissent. Les personnes élevées à des postes brillans, enivrées de leur bonheur, ces esprits déréglés que la fortune caresse, ne sont gueres propres à l'amitié. Les Rois sont aussi privés de ce doux sentiment. Ils ne sauroient jamais jouir de la certitude d'être aimés pour eux-mêmes; c'est toujours le Roi, & rarement la personne. Je ne voudrois pas avoir la première place à ce prix; tout est trop pesant sans le secours de l'amitié. Il n'y a eu de Roi qu'AGESILAÛS qui fut puni pour avoir su se trop faire aimer. C'est une belle domination que de regner sur tous les cœurs. Les personnes en place ont plus de soin d'amasser des richesses que d'acquiescer des amis. Qui est celui qui pense à s'attacher les cœurs par des bienfaits, à chercher les personnes de mérite, à les secourir, à se préparer un azile dans le cœur d'un ami pour le tems de la disgrâce? La plupart des biens que nous aquerons, sont pour les autres; celui-là seul est pour nous.

Il faut aussi dans l'amitié des mœurs pures; vous courez trop de risque de vous unir avec une personne de mœurs déréglées.

Vous voyez bien que toutes les vertus deviennent nécessaires à la parfaite amitié. La retraite est propre à cultiver ce sentiment; la solitude est amie de la sagesse; c'est au dedans de nous qu'habite la paix & la vérité. De plus, *c'est la marque d'un esprit bien fait*, dit un ancien, *que de savoir demeurer avec soi-même: Qu'il est doux d'y rester, quand on s'en est rendu la jouissance agréable!* L'amitié demande une personne toute entière; dans la retraite ce sentiment-là devient plus nécessaire, & moins partagé. D'ailleurs nous sommes d'ordinaire avec les autres, comme nous sommes avec nous-mêmes. Les personnes sages savent établir la paix chez eux, & la communiquent aux autres. SENEQUE dit, *j'ai assez profité pour apprendre à être mon ami.* Quiconque fait vivre avec soi-même, fait vivre avec les autres. Les caractères doux & paisibles répandent de l'onction sur tout ce qui les approche. La retraite assure l'innocence, & nous rend l'amitié plus nécessaire. Il nous faut un témoin de ce que nous

F 5

valons;

valons ; sans cela nous marchons mollement dans le chemin de la vertu. Quand vous estimez votre ami à un certain degré , vous mettez toute votre gloire dans son estime ; si vous êtes heureux , vous voulez partager votre bonheur avec lui. De plus la possession du bien devient insipide sans témoins.

Je crois que la grande jeunesse n'est gueres propre aux plaisirs de la parfaite amitié. Nous voyons assez de jeunes gens se croire & se dire amis ; mais le lien de leurs unions c'est les plaisirs , & les plaisirs ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié. *Vous êtes dans l'âge , dit SENEQUE à son ami , où vos passions violentes sont éteintes , vous n'en avez plus que de douces ; nous allons jouir du noble plaisir de l'amitié.* Ce qui la rend plus sûre & plus solide , c'est la vertu , l'éloignement du monde , l'amour de la solitude , la pureté des mœurs , une vie qui nous ramene à la sagesse , & à nous-mêmes , un esprit élevé , (car il y a un goût & un degré dans la parfaite amitié où ne peuvent atteindre les caracteres médiocres) mais sur tout un cœur droit. Les qualités du cœur sont beaucoup plus nécessaires que celles de l'esprit ; l'esprit plait , mais c'est le cœur qui

qui lie. Les gens en qui l'amour propre domine , n'en sont pas dignes ; ils ne pensent qu'à prendre sur le fonds de l'amitié ; & les personnes vertueuses ne sont pressées que d'y mettre. Les avarices ne connoissent point un si noble sentiment : la véritable amitié est opulente. L'avarice oppose à toutes les vertus un obstacle insurmontable. Le sentiment de l'avarice arrête , ou pour mieux dire , étouffe tous les bons mouvemens ; il n'y a pas une vertu qui ne prenne sur nous ; & ils veulent toujours prendre sur les autres. Il faut savoir donner en pure perte , il faut avoir le courage de faire des ingrats. Mais passons aux devoirs de l'amitié.

Il y a trois tems' dans l'amitié ; le commencement , la durée , & la fin. Comme tous les commencemens de l'amitié sont pleins de sentimens , & que les amitiés naissantes sont soutenues d'un peu d'illusion , rien ne couste dans ces premiers momens , & tout est plaisir. Mais il arrive souvent que le goût s'use , que cette pointe de sentiment s'émouffe par l'habitude. L'illusion disparoit , & vous êtes réduit à soutenir l'amitié par raison ; qualité qui est toujours sèche. En amitié , comme en amour , il faut

droit ménager les goûts ; c'est une économie permise. Mais fait-on s'arrêter sur un plaisir permis & innocent ? Cependant, comme rien n'est si doux dans la vie qu'une sensible amitié, on devroit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si désirable ; car la vie heureuse consiste à sentir, & à imaginer agréablement. L'on sent les choses présentes, on imagine les futures. L'amitié remplit ces deux tems, soutient ces deux sentimens ; puisqu'elle nous fait sentir agréablement dans le présent, & espérer dans l'avenir. Mais enfin, comme il est écrit que toute sensibilité périt, & que les cœurs les mieux faits ne peuvent pas répondre de garder toujours cette chaleur d'une amitié naissante, ils peuvent donc quelquefois être inconstans, mais jamais infidèles. La vivacité du goût se perd ; mais l'amour du devoir subsiste. Il faut les plaindre ; ils avoient un sentiment agréable, il leur a échappé ; que n'avions-nous de quoi le retenir ! Donnons donc à l'amitié un fondement plus solide. L'estime, appuyée sur la connoissance du mérite, ne se dément point. Le bandeau qu'on donne à l'amour, on l'ôte à l'amitié. Elle est éclairée, elle examine avant que s'engager,

gager, elle ne s'attache qu'aux mérites personnels ; car ceux-là seuls sont dignes d'être aimés qui ont en eux-mêmes la cause pourquoi on les aime.

Après avoir fait un bon choix, il faut se fixer, estimer ses amis, non d'une estime variable, mais de sentiment ; car quand la sensibilité échaperoit, & voudroit emporter l'estime, par justice il faut la conserver. Il ne faut pas se permettre d'examiner les défauts de nos amis, encore moins d'en parler. Il faut respecter l'amitié ; mais, comme elle nous est donnée pour être une aide à la vertu, & non pas la compagne du vice, il faut les avertir quand ils s'égarerent, s'ils résistent armez-vous de la force & de l'autorité que donne la prudence des sages conseils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut avoir le courage de leur déplaire en leur disant la vérité ; on doit pourtant adoucir les termes selon leurs besoins. Peu de personnes ont la force de se laisser humilier par la vérité qui les redresse ; mais en même-tems qu'on les avertit en particulier, il faut les défendre en public, & ne point souffrir, s'il est possible, qu'ils ayent une réputation incertaine.

On demande quel est le terme de l'amitié ?

l'amitié ? On dit qu'il faut servir ses amis jusques aux Autels. Dieu & l'honneur sont les seules bornes qu'on doit donner à l'amitié ; mais il y a bien des choses qu'un honneur délicat vous défendrait pour vous-même, qu'il vous seroit permis & honnête de faire pour vos amis. Sur le reste je ne connois point de bornes, tout, & sans se faire valoir, doit être sacrifié à l'amitié. DIOGENE disoit : *Quand j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que je lui demande.* Une pareille confiance fait l'éloge de l'un & de l'autre.

Ne faites jamais sentir à vos amis aucune supériorité ; & si vous êtes plus avancé qu'eux dans la possession de la vertu, dans le partage de l'esprit, & dans les bonnes graces de la fortune ; cela ne vous donne aucun droit de vous élever.

On demande si l'on peut confier à un autre le secret de notre ami ? Il n'y a pas à délibérer : le secret est un dépôt : nous n'en pouvons disposer, ce n'est pas notre bien. Reste à savoir de quelle manière nous devons nous conduire, quand l'amitié s'affoiblit & s'altère.

Comme ce sont des hommes qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de l'humanité ; il faut se passer l'un & l'autre
bien

bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le plus vertueux excuse, & pardonne davantage. *Vous rendrez votre ami fidele*, dit un Ancien *si vous croyez qu'il le soit*. On met en droit de commettre une faute celui que l'on croit capable de la faire. L'amitié-ordinaire ne veut jamais se charger d'aucun tort; l'amitié délicate les met sur son compte: contens de pouvoir épargner une peine à notre ami, nous lui laissons le plaisir de nous pardonner, & lui épargnons la honte & le besoin du pardon; mais pour cela il faut avoir à faire à une ame forte, qui ait le courage de soutenir la vue de ses fautes, & d'avouer même celles qu'elle n'a pas faites. Si votre ami a besoin d'être conduit & gouverné pour son propre intérêt, il faut avoir la main légère, & ne lui pas faire sentir sa dépendance. Rien n'est plus opposé à l'amitié que ces caractères superbes, qui cherchent à vous accuser, & se font un plaisir de vous convaincre: c'est une victoire pour eux de vous trouver des défauts: cela fortifie leur domination, & augmente votre dépendance. Dérobez-vous aux occasions de vous irriter, & dans les éclaircissemens, gardez-vous d'employer des termes durs; il en est
dont

dont il ne faut jamais user, & qui font dans les cœurs des playes qui ne se ferment jamais. Dès que vous sentez que vous vous allumez, soyez en garde contre vous-même; songez que la passion prend toujours quelque chose sur la justice: mais il y a des gens, qui, lorsqu'ils ont un tort, en ont cent, & qui ne savent point s'arrêter; ils vous punissent de leurs propres fautes, & ne vous pardonnent jamais. Quand ils ont manqué, il ne faut pas croire qu'on puisse les convaincre; leur esprit est au service de leur injustice. Il ne faut point leur faire de reproches; mais si vous voulez les punir, & vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte; cherchez les occasions de leur faire plaisir; c'est votre propre conduite qui leur doit être un reproche, & non pas vos discours. Quelqu'habile que soit l'amour propre à nous cacher nos foiblesses, il y a des momens consacrés à la vérité, où elle se fait voir. Les plaisirs qu'on a fait dans le tems de l'amitié, doivent être oubliés dans la rupture & quand on ne se croit pas payé de son bienfait par le plaisir qu'on a eu à le faire, on n'a point donné, on n'a fait que prêter ou vendre. Enfin il faut courir après
l'amitié

l'amitié & l'estime de ses amis, & ne pas craindre d'en trop faire. Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir : & par là se punir de son imprudence & de sa légèreté à s'engager. Il y a toujours à perdre pour tout le monde dans les ruptures. Après avoir fait tout ce qui est en vous pour les prévenir, comme souvent on a à faire à des gens entêtés, qui ne vous voyent qu'au travers de leur prévention, tout est inutile. Rien n'est plus triste que de combattre contre ces imaginations ardentes & allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leur tort ; quelque chose que vous fassiez, vous n'en aurez que de l'improbation. Ne mettez pas votre gloire à les réduire, mais à vous vaincre ; il faut vous retirer, & que votre innocence vous calme, & vous console. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'avez plus de devoirs à remplir ; ce sont les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié. Il ne faut point appeler le monde à vos querelles, & jamais n'en parler que quand vous y êtes forcé pour votre justification. Il faut éviter même de trop charger l'ami infidèle.

infidèle. C'est un mauvais spectacle , pour le public , & un mauvais rôle pour vous , que de rompre avec éclat. Songez que tout le monde a les yeux ouverts sur vous ; que vos juges sont tous vos ennemis , ou par ignorance de ce que vous valez , ou par envie s'ils le connoissent , ou par prévention & malignité naturelle. Pour les choses qui ont été confiées dans le tems de l'amitié , il ne faut jamais les relever ; songez que le secret est une dette de l'ancienne amitié , que vous vous devez à vous même. Enfin les devoirs que vous remplissez dans le tems de l'amitié , c'est pour la personne aimée ; dans les ruptures , c'est pour vous-même. Dans le tems du sentiment tout le monde fait se conduire , on n'a qu'à se laisser aller à ses mouvemens ; mais dans les ruptures , c'est le devoir , c'est la raison , qu'il faut écouter & suivre. Peu de gens savent être en colere ; la plupart ne gardent plus des mesures. Qu'il est triste d'avoir à donner des préceptes sur un pareil malheur , d'avoir à envisager dans les tems de l'amitié la perte de l'amitié ! Songez cependant qu'un pareil malheur vous menace peut-être , & que l'ami le plus estimable peut avoir en lui des dispositions

tions à une prochaine rupture. Il faut passer légèrement sur de pareilles idées ; elles gâteroient les plaisirs de l'amitié la plus parfaite.

Quelques personnes croient qu'il n'y a plus de devoirs à remplir au delà du tombeau ; très-peu savent être amis des morts. Quoique la plus magnifique pompe funébre soit les larmes & la douleur de nos amis, & que la plus honorable sépulture soit dans leurs cœurs ; cependant il ne faut pas croire que des larmes, que vous répandez par sensibilité, quelquefois par retour sur vous même, vous acquittent envers eux : vous devez à leur nom, à leur gloire, & à leur famille : ils doivent vivre dans votre cœur par les sentimens, dans votre mémoire par le souvenir, dans votre bouche par des éloges, & dans votre conduite par l'imitation de leurs vertus.

Si j'ai donné des préceptes pour se conduire quand les Amitiés se rompent ou se dénouent, je suis cependant bien éloignée de croire que nous devons aimer comme devant haïr un jour. Mon cœur n'a jamais écouté les leçons de MACHIAVEL ; il est bien éloigné de se conduire par ses maximes : ceux qui me connoissent, savent que dans l'Amitié
je

je me livre trop , jamais mes sentimens ne m'avertissent de me défier de mes Amis : ceux qui pensent d'une façon vulgaire , me regardent comme une espece de duppe ; je ne m'en salue qu'en voulant bien l'être. Ainsi la prudence dont j'ai ici rassemblé quelques maximes , n'a pas encore passé jusqu'à mon cœur ; mais l'usage , le monde , & ma propre expérience , ne m'ont que trop appris , que dans l'Amitié la mieux aquite & la plus méritée , il faut faire un fonds de confiance , & de vertu , pour en pouvoir soutenir la perte.

On demande si l'Amitié peut subsister entre personnes de sexe différent ? Cela est rare & difficile ; mais c'est l'Amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile , parce qu'il faut plus de vertu & de retenue. Les Femmes qui ne connoissent que l'amour d'usage , n'en sont pas dignes ; & les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe , & qui n'imaginent pas qu'elles peuvent avoir des qualités dans l'esprit & dans le cœur plus liantes que celles de la beauté , ne sont pas propres à l'Amitié dont je parle. Il faut donc chercher à s'unir par la vertu & par le mérite personnel. Quelquefois de pareilles

reilles unions commencent par l'amour, & finissent par l'Amitié. Quand les femmes sont fideles à la vertu de leur sexe, l'Amitié étant la récompense de l'amour vertueux, elles peuvent s'en flatter. De la maniere dont l'amour se traite aujourd'hui, il est souvent suivi de ruptures d'éclat; la honte étant toujours la punition du vice. Les femmes qui opposent leurs devoirs à l'amour, & qui vous offrent les charmes & les sentimens de l'Amitié, quand d'ailleurs vous leur trouvez le même mérite qu'aux hommes, peut-on mieux faire que de se lier à elles? Il est sûr que de toutes les unions c'est la plus délicieuse. Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe: de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie & la concurrence de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons. Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'Amitié; les défauts dont elles sont remplies y forment un obstacle presque insurmontable: elles s'unissent par nécessité, & jamais par goût. Que faire des sentimens qui sont en elles? Pour celles qui se défendent de l'amour, cela les renvoie à l'Amitié,

&

& les hommes en profitent. Quand elles n'ont point usé le cœur par les passions, leur amitié est tendre & touchante ; car il faut convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. De plus, comme la nature a mis des rapports & des liens invisibles entre les personnes de sexe différent, on trouve tout préparé à l'Amitié. Les ouvrages de la nature sont toujours plus parfaits : ceux où elle n'a pas la principale part, ont moins d'agrémens. Dans l'Amitié dont je parle, on sent que c'est son ouvrage : ces nœuds secrets, ces sympathies, ce doux penchant auquel on ne peut résister, tout s'y trouve ; un bien si desirable est toujours la récompense du mérite. Mais il faut être en garde contre soi-même, de peur qu'une vertu ne devienne passion dans la suite.

Fin du Traité de l'Amitié.

TRAITÉ



T R A I T É
D E L A V I E I L L E S S E
 P A R M A D A M E L A M A R Q U I S E
 D E L A M B E R T ,
 A M A D E M O I S E L L E S A F I L L E .



N a donné aux Hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, & leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les tems de leur vie. C I C E R O N a fait un *Traité de la Vieillesse*, pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les Hommes ; mais pour les Femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes : on néglige leur éducation dans la jeunesse : dans la suite de leur vie, on les prive de soutien & d'appui pour leur vieillesse ; aussi la plupart des Femmes

mes vivent sans attention & sans retour sur elles-mêmes : dans leur jeunesse elles sont vaines & dissipées ; & dans la vieillesse elles sont foibles & délaissées. Nous arrivons à chaque âge de la vie sans savoir nous y conduire ni en jouir ; quand il est passé nous voyons l'usage qu'on en pouvoit faire : mais comme les regrets sont inutiles , à moins qu'ils ne servent à nous redresser , voyons à profiter du tems qui nous reste. Je m'aide de mes réflexions ; & comme j'approche de cet âge où tout nous échape , je veux retrouver dans ma raison la valeur des choses que je perds.

Tout le monde craint la vieillesse : on la regarde comme un âge livré à la douleur & au chagrin , où tous les plaisirs & les agrémens disparaissent. Chacun perd en avançant dans l'âge ; & les femmes plus que les hommes. Comme tout leur mérite consiste en agrémens extérieurs , & que le tems les détruit ; elles se trouvent absolument dénuées : car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté. Voyons s'il n'est pas possible de les remplacer : & comme il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque chose entre les mains d'une personne habile , mettons à
profit

profit le tems de la vieillesse , & songeons à en faire usage pour notre perfection & notre bonheur.

Examinons les devoirs de la Vieillesse , le respect & la décence qui sont dûs à cet âge , & connoissons aussi les avantages qu'on en peut tirer , pour en jouir.

La Vie n'est pas dans l'espace du tems ; mais dans l'usage qu'on en sçait faire. Il faut faire un plan , & le suivre avec fermeté ; car enfin , changer de dessein & de conduite , c'est couper notre vie ; nous l'abrégeons par notre legereté , & nous l'allongeons par une conduite uniforme.

Ces réflexions , ma fille , qui sont à present pour moi , seront un jour pour vous. Préparez-vous une vieillesse heureuse par une jeunesse innocente. Souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que vous verrez changer ; les graces vous abandonneront : la santé s'évanouira ; la vieillesse viendra effacer les fleurs de votre visage : quelque jeune que vous soyez , ce qui vient avec tant de rapidité , n'est pas loin de vous.

Nous avons en vieillissant les maux communs à l'humanité. Les maux du

G corps

corps & de l'esprit sont à la suite d'un certain âge ; *La vieillesse* , dit MONTAIGNE , *attache plus de rides à l'esprit qu'au visage*. Les passions nous attendent dans le cours de la vie ; & il semble que ce soient des gîtes où il faut passer nécessairement : *Des passions arden-tes* , dit MONTAIGNE , *nous passons aux passions frilleuses*. Les sentimens tristes sont à la suite de la Vieillesse : elle tarit dans notre cœur la source de la joie & des plaisirs : elle dégoûte du présent & craint l'avenir : elle rend insensible à tout , excepté à la douleur.

Tous ces maux sont communs aux deux sexes ; mais il y en a qui ne sont que pour les femmes : comme il en est de différens caractères , il y a différentes sortes de peines à souffrir , & de conduites à suivre. Les Femmes sont , ou galantes , ou vertueuses : ces deux caractères sont variés d'une infinité de différences ; il y a bien des nuances & des degrés dans l'un & dans l'autre. Pour celles qui sont nées sans tendresse & sans agrémens , & qui n'ont fait ni reçu aucune impression , elles jouissent de la tranquillité & de l'uniformité de la vie ; elles perdent moins en avançant en âge ,
que

que celles qui sont capables de prendre des sentimens, & d'en inspirer : cependant elles auront encore bien des maux à souffrir, & des imperfections à combattre. Elles doivent être en garde contre la tristesse. Nous devenons ennemies de la joie que nous avons intérêt de conserver en nous, & que nous ne devons pas condamner dans les autres. Mais il faut choisir ses plaisirs, ou plutôt ses amusemens : ce qui est permis & honnête dans un certain âge, est indécent dans un autre.

L'Avarice est encore un des foibles du dernier âge. Comme tout manque, on veut tenir à quelque chose ; & on s'attache aux Richesses comme à son soutien. Cependant, si on savoit raisonner, on verroit qu'on n'en a que faire, & qu'on s'assure plus de bonheur en les partageant qu'en les gardant.

Mais revenons aux Femmes galantes, elles ont plus à perdre en vieillissant, & plus à travailler. Comme il en est de bien des sortes, il y a aussi différentes conduites à garder. Pour celles qui n'ont rien ménagé, qui ont été infidèles aux préjugés & aux vertus de leur sexe, elles perdent infiniment ; les plai-

firs , le seul lien qui les unissoit aux hommes , venant à manquer , elles ne tiennent plus à eux , ni eux à elles. Pour celles qui se sont respectées , qui ont scû joindre la probité & l'amitié à l'amour , elles tiennent aux hommes par les vertus de la société ; car la vertu seule à droit de nous unir. Les caractères sensibles ont plus à souffrir : le cœur ne s'use pas comme les sens. La fidélité à vos devoirs est souvent suivie d'une longue & pénible sensibilité : l'amour se dédommage sur les sentimens du cœur de ce que les sens lui ont refusé. Plus les sentimens sont retenus , & plus ils sont vifs.

Les goûts s'affoiblissent en les exerçant ; & les passions des femmes s'usent comme celles des hommes. Enfin , il y a un tems dans la vie des femmes , qui devient une crise : c'est la conduite qu'elles gardent , & le parti qu'elles prennent , qui donnent la dernière forme à leur réputation , & d'où dépend le repos de leur vie.

Dans la jeunesse les femmes se soutiennent par l'ardeur du sang , qui les entraîne vers les objets sensibles , qui les livre aux passions permises ou défen-

fendues : la nouveauté des objets qui excite & nourrit leur curiosité ; tout cela les soutient. Pour celles qui ont de la beauté & des agrémens , elles jouissent des avantages de leur propre figure & de l'impression qu'elles font sur les autres : l'amour propre est toujours nourri de ce qu'elles voient en elles , ou de ce qu'elles inspirent. Quelle domination est plus prompte , plus douce & plus absolue que celle de la Beauté ? La majesté & l'autorité n'ont droit que sur les choses extérieures ; la beauté en a sur l'ame : il n'y a gueres de femme aimable qui n'ait joui de ces triomphes secrets. De plus , quelle source d'amusemens ne fournit pas l'envie de plaire ! tout l'appareil de la galanterie permise à une jeune personne , la parure , les spectacles ; tous ces plaisirs , sont l'occupation d'un certain âge. Quels mouvemens ne donnent point les passions ! Peut-on être plus vivement & plus fortement remuée que par elles ? Les événemens de la vie des femmes en dépendent ; & de grands établissemens ont été souvent la suite & la récompense d'un sentiment. Toutes ces choses sont enchaînées , & relatives au

cœur ; & font une vie pleine & occupée, même pour celles qui n'ont pas fait un mauvais usage de leur liberté.

Tout cela échape dans un certain âge, où, si vous voulez faire quelque usage de votre cœur, vous ne sentez plus que pour la douleur. Il vient un tems où il faut mener une sorte de vie convenable aux bienséances & à la dignité de son âge : il faut renoncer à tout ce qui s'appelle plaisir vif. Souvent vous avez perdu le goût pour les amusemens ; ils ne peuvent plus occuper ni remplir vos heures : vous avez perdu même vos véritables amis ; & le tems est passé d'en faire d'autres. Le revenu de la beauté c'est l'amour ; & la récompense de l'amour vertueux, c'est l'amitié ; & vous êtes bien heureuse quand toutes vos belles années vous ont acquis un ou deux amis véritables. Enfin, vous quittez chaque âge de la vie quand vous commencez à le connoître, & vous arrivez toute neuve dans un autre. Toutes les choses extérieures ne vous soutiennent plus, ou vous sont interdites. Chez vous, vous ne trouvez plus qu'infirmité dans votre corps, que réflexions tristes dans l'esprit, que dégoûts. Il faut

rompre tout commerce avec vos sentimens : on sent ses liens quand il les faut rompre.

On a dit que la dévotion étoit le foible de la Vieillesse, pour moi je crois qu'elle en est le soutien ; c'est un sentiment décent, & le seul nécessaire : le joug de la Religion n'est pas un fardeau, mais un soutien.

Mais passons aux devoirs de la Vieillesse. Dans tous les tems de la vie nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus : dans la jeunesse, on songe à vous : dans la vieillesse il faut penser aux autres. On nous demande du partage, & on ne nous pardonne rien. En perdant la jeunesse, vous perdez aussi le droit de faillir ; il ne vous est plus permis d'avoir tort. Nous n'avons plus en nous ce charme séduisant ; & on nous juge à la rigueur. Les premières graces de la jeunesse ont un lustre qui couvre tout : les fautes de jugement sont pardonnées, & ont le mérite de l'ingénuité.

En vieillissant il faut s'observer sur tout, & mettre dans ses discours & dans ses habits de la décence. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeler des agrémens qui nous quittent : une vieilleſſe avouée eſt moins vieille, le grand inconvenient des femmes qui ont été aimables, eſt d'oublier qu'elles ne le ſont plus. Il faut auſſi ſe donner une forme de vie convenable : ce n'eſt pas vivre comme l'on doit, que de vivre au gré de ſes paſſions & de ſes fantaſies ; & nous ne vivons comme nous devons, que quand nous vivons ſelon la raiſon ; car ce qui s'appelle nous, c'eſt notre raiſon.

Il faut auſſi avoir attention à ſes Sociétés, & ne s'unir qu'à des perſonnes de mœurs & d'âge ſemblables. Les ſpectacles, les lieux publics doivent être interdits ; ou du moins, il faut y aller rarement : rien de moins décent que d'y montrer un viſage ſans grace : dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner. Les avantages de l'eſprit ſe ſoutiennent mal au milieu d'une jeuneſſe brillante ; ils vous ſont trop ſentir ce que vous avez perdu. Rien
ne

ne convient mieux que d'être chez soi ; l'amour propre y souffre moins qu'ailleurs. Il y a cependant des amusemens permis , & tout ce qui s'appelle plaisir honnête n'est point interdit.

Voyons ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nos sentimens & notre conduite doivent être différens de ce qu'ils ont été dans nos premières années. Vous devez au monde des devoirs de bienséance ; mais vous vous devez des sentimens permis & innocens, par dignité pour vous ; car il faut vivre respectueusement avec soi-même : il le faudroit aussi pour votre propre repos ; mais on doit convenir qu'il y a des sentimens dont le divorce coute à l'ame ; vous n'en connoissez le prix , & vous n'en savez faire usage que quand il faut les abandonner. Dans un âge plus avancé le goût devient plus délicat sur ce qui blesse , & plus exquis sur ce qui plaît. L'Amour est le premier des plaisirs , & la plus douce des erreurs ; mais dès que vous avez perdu la jeunesse , les peines doublent & les plaisirs diminuent. Ce qui fait les malheurs d'un certain tems , c'est que vous voulez conserver & porter des sentimens

dans un âge où ils ne doivent point être : est ce la faute de l'âge ? n'est-ce pas la nôtre ? Ce sont les mœurs qui font les malheurs , & non pas la vieillesse ; tout âge est à charge à qui n'a pas au dedans de soi-même ce qui peut rendre la vie heureuse. Il faut avec docilité se soumettre aux peines de son âge & de son état : la nature fait une espèce de traité avec les hommes ; elle ne leur donne la vie qu'à des conditions ; elle ne nous donne rien en propriété , elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas se révolter contre les suites naturelles de l'humanité. On demandoit à un Philosophe qui avoit vécu cent sept ans , s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse ? *Je n'ai pas à me plaindre de ma vieillesse , dit-il , parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse.*

Quand les mœurs sont pures & innocentes dans le premier âge , la Vieillesse est douce & tranquille. Le soutien & la consolation d'un âge avancé , c'est une longue habitude de vertu ; quand on l'a pratiquée dans la jeunesse on en recueille le fruit dans les derniers tems : mais nous nous prenons à elle des maux que nous donne notre dérègle-

glement. La plûpart de nos malheurs viennent de notre imagination. Les besoins du cœur sont infinis ; ceux de la nature sont bornés : heureuse la vieilleſſe dont le cœur ſe tourne vers Dieu !

La Dévotion eſt un ſentiment décent dans les femmes, & convenable à tous les ſexes. La Vieilleſſe ſans religion eſt peſante. Tous les plaisirs de dehors nous abandonnent ; nous nous quittons nous-mêmes. Les meilleurs biens, la ſanté & la jeuneſſe ont diſparu : le paſſé vous fournit des regrets ; le preſent vous échape ; & l'avenir vous fait trembler. Pour un Chrétien infidèle, ce ſont des peines qui nous attendent, & pour un Philoſophe, c'eſt le néant. Voilà ce qui termine la plus belle vie du monde ; le dernier acte eſt toujours tragique ; il y a bien à gagner de changer l'idée de ſon néant contre l'idée de l'Eternité ! Si nous vivons de manière à la rendre heureuſe, c'eſt un beau point de vue qu'une éternité de bonheur ; mais la plûpart du monde vit ſans penſer jamais à ſ'éclaircir de ſon état. Qui croiroit que ces mêmes hommes, qui ſont ſi ardens ſur ce qui regarde leur gloire ou leur fortune, quand

ils la croient en péril , sont tranquilles & indolens sur la connoissance de leur être ; qui se laissent mollement conduire à la mort , sans s'instruire si ce qu'on leur dit sont des chimères ou des réalités ; qu'ils s'acheminent & voient venir vers eux la mort , l'éternité , les peines & les récompenses éternelles , sans penser que ces grandes vérités les regardent & les intéressent ? Peut-on sans prévoyance & sans crainte , aller tenter un si grand événement ? C'est cependant l'état où vivent la plupart des hommes ; & pour quelques-uns qui ont pris parti du bon , ou du mauvais côté , combien y en a-t-il qui n'y pensent pas ?

Pour ceux qui sont assez heureux pour être touchés de la Religion , la piété les console ; elle est aussi plus aisée à pratiquer. Tous les liens qui attachent à la vie sont presque rompus ; c'est l'ouvrage de la nature de nous détacher , plus que celui de la raison : le bandeau de l'illusion est tombé , & nous voyons les choses ce qu'elles sont. On a connu le monde à ses dépens ; & qui le connoit bien , sait qu'il n'est bon qu'à quitter : il a toujours manqué de biens
solides

solides , ce monde trompeur : & nous trouvons souvent qu'il manque de biens périssables.

Nous ne tirons pas tant du monde que de la dévotion : elle a bien d'autres ressources. Il faut de la résignation dans tous les âges de la vie ; mais l'usage en est plus nécessaire dans la Vieillesse , parce que nous faisons des pertes continelles. Mais comme le sentiment est moins vif , nous tenons moins aux choses. Il faut se laisser insensiblement aller à la nature , sans se révolter contre elle ; c'est le meilleur guide que nous puissions avoir.

Nous ne vivons que pour perdre & pour nous détacher. Nous devons compter sur notre changement & sur celui des autres , & nous conduire , quand ils changent , comme nous voudrions qu'ils se conduisissent , si c'étoit nous qui eussions changé. Mais souvent il n'y a qu'à gagner dans nos pertes : les honnêtes gens regardent comme un bien d'être affranchis des liens de la volupté. C'est donc aux mœurs , & non à l'âge qu'il se faut prendre si nous souffrons.

Il faut se soumettre doucement aux
loix

loix de notre condition : nous sommes tous faits pour affoiblir , vieillir & mourir. Rien de si inutile que de se révolter contre les effets du tems ; il est plus fort que nous.

Dans la Jeunesse nous vivons tous dans l'avenir : l'on passe sa vie à désirer , & l'on renvoie à l'avenir son repos & ses joies. Dans la Vieillesse il faut se saisir du present.

MONTAIGNE dit qu'il met tout à profit. « Je sens , dit-il , comme les » autres hommes ; mais ce n'est pas en » passant & en glissant : à mesure que » la possession de la vie est plus courte , je veux la rendre plus vive , plus » pleine & plus profonde. Je veux arrêter la légereté de sa fuite par la » promptitude de ma saisie. Il faut se » courir la vieillesse ; il faut l'étayer. » Je m'aide de tout , & la Sagesse & la » Folie auront assez à faire à m'aider » par offices alternatifs en ce dernier » âge. »

Un des devoirs de la Vieillesse est de faire usage du tems : moins il nous en reste , plus il doit nous être précieux. Le tems des Chrétiens est le prix de l'Eternité ; & sans l'employer à courir
après

après des Sciences vaines & au dessus de nous , tirons parti de notre situation , & connoissons une fois la portée de notre esprit.

Nous avons en nous de quoi jouir ; mais nous n'avons pas de quoi connoître. Nous avons les lumières propres & nécessaires à notre bien-être ; mais nous ne voulons pas nous en tenir là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous. Mais avant que de nous engager à des recherches au dessus de notre portée , il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières , quelle est la règle qui doit déterminer votre persuasion ? Il faudroit apprendre à séparer l'opinion de la connoissance ; avoir la force de nous arrêter & de douter quand nous ne voyons rien clairement , & avoir le courage d'ignorer ce qui est au dessus de nous. Mais pour arrêter notre hardiesse , & pour affoiblir notre confiance , songeons que les deux principes de notre connoissance , la Raison & les Sens , manquent de sincérité & nous abusent. Les Sens surprennent la raison , & la raison les trompe à son tour : voilà nos deux guides , qui tous deux nous égarent.

Ces

Ces réflexions dégoûtent des vérités abstraites. Employons donc le tems en connoissances utiles à notre perfection & à notre bonheur.

Il n'y a nul âge qui n'ait en sa disposition une certaine portion de biens : le premier âge, les plaisirs vifs des sens & de l'imagination : le second âge, les plaisirs de l'ambition & de l'opinion : le dernier, les plaisirs de la raison & de la tranquillité.

La paix de l'ame est la plus nécessaire disposition aux plaisirs. Quand l'ame n'est pas ébranlée par un grand nombre de sensations, elle est bien plus propre à tirer parti des biens qui se présentent, & elle retrouve dans son goût ce qui manque dans les objets.

On a regardé comme un devoir du dernier âge de penser à la Mort. Je crois qu'il est utile d'y songer pour régler sa vie & s'en détacher ; mais il n'est pas nécessaire de l'avoir toujours présente pour nous affliger. L'idée du dernier Acte est toujours triste ; quelque belle que soit la Comédie, la toile tombe : les plus belles vies se terminent toutes de même : on jette de la terre : & en voilà pour une éternité.

MONTAIGNE pensoit autrement : il disoit , *qu'il vouloit ôter à la mort son étrangeté , & se la domestiquer à force d'y penser.*

Il faut espérer que le Ciel aura soin du dernier Acte ; il faut seulement l'intéresser par une vie vertueuse & innocente. Il ne faut pas aussi regarder la vie comme un si grand bien : il y a toujours assez de quoi nous y attacher , & assez de maux pour nous consoler de sa perte.

Un Philosophe répondoit à un homme qui lui demandoit , s'il se feroit mourir ? *tu ne déliberes pas de si grande chose.*

Les grands hommes ne mesurent pas la vie par la durée du tems , mais par la durée de la gloire. La bonne mort donne du relief à la vie , & la mauvaise la deshonne. Pour juger de quelqu'un , il faut lui avoir vu jouer le dernier rôle.

La vie est déjà très-courte ; & nous l'abrégeons encore par notre légereté , & par le dérèglement. Le peu que nous vivons , nous le vivons moins à nous qu'aux passions qui nous tourmentent. Qui ôteroit de la vie le tems du sommeil ,

meil , celui qu'on donne aux autres nécessités , celui des maladies du corps & de l'esprit, il nous en resteroit peu pour le bonheur : & d'une longue vie , à peine en tirerions nous quelques années

Il faut , dit - on , achever sa vie avant sa mort , c'est-à-dire ses projets : achever sa vie , c'est avoir usé son goût pour la vie ; car pour les projets , tant que nous vivons , nous nous amusons d'espérances ; & nous vivons moins dans le présent que dans l'avenir. La vie seroit courte si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. *Le présent* , dit PASCAL , *n'est jamais notre but ; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet : ainsi nous ne vivons pas mais nous espérons de vivre.* Il faut cependant se dépêcher de vivre : il n'est pas sage de dire , *je vivrai* ; c'est vivre trop tard que de dire , *je vivrai demain.* Les Philosophes disent , *apprenez à vivre* ; & les Chrétiens disent , *apprenez tous les jours à mourir.*

Un des avantages de la Vieillesse , c'est la liberté. PISISTRATE demandoit à SOLON qui le traversoit , sur quoi étoit appuyée sa liberté ? sur

la Marquise de Lambert. 163
ma vieillesse qui n'a plus rien à crain-
dre, lui répondit-il. Le dernier âge
nous affranchit de la tyrannie de l'opinion.
Quand on est jeune, on ne songe
qu'à vivre dans l'idée d'autrui : il faut
établir sa réputation, & se donner une
place honorable dans l'imagination des
autres, & être heureux même dans leur
idée : notre bonheur n'est point réel,
ce n'est pas nous que nous consultons,
ce sont les autres. Dans un autre âge,
nous revenons à nous, & ce retour a
ses douceurs : nous commençons à nous
consulter, & à nous croire : nous écha-
pons à la fortune & à l'illusion : les
hommes ont perdu le droit de nous
tromper ; nous avons appris à les con-
noître, & à nous connoître nous-mê-
mes ; à profiter de nos fautes, qui nous
instruisent autant que celles des autres :
nous commençons à voir notre erreur
d'avoir fait tant de cas des hommes ;
ils nous apprennent souvent à nos dé-
pens à ne compter sur rien : les infidéli-
tés nous dégagent : la fausseté des plai-
sirs nous desabuse.

La Vieillesse nous affranchit aussi de
la tyrannie des passions, & nous fait
éprouver que c'est un grand plaisir que
de

de savoir s'en passer , & une grande volupté que de se sentir au - dessus d'elles.

La nature nous donne des desirs & des goûts conformes à l'état présent. Dans la jeunesse on se fait une fausse idée de la vieillesse : ce sont des craintes que nous nous donnons , ce n'est pas la nature qui nous les donne , parce que nous craignons , dans l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

La nature a des ressources admirables : elles nous conduit & nous gouverne presque à notre insû : elle fait nous donner des secours dans les inconvéniens.

Les privations ne sont point sensibles quand le desir est éteint. Tous les goûts passent , même jusqu'au goût de la vie. Il est à souhaiter que toutes les passions meurent avant nous ; alors c'est *avoir achevé sa vie avant sa mort.*

Dans cet âge la raison nous est rendue ; elle reprend tous ses droits : nous commençons à vivre quand nous commençons à lui obéir.

Pour ceux dont les pensées , les espérances & la raison même sont à la
merci

merci de la fortune & de leurs fantaisies, ils ne peuvent s'assurer sur rien, n'étant appuyés sur rien. Il est triste d'arriver à la fin de la vie, sans avoir fait provision des vrais biens qui ne périssent jamais. Cependant les hommes l'employent toute entière à amasser des biens qu'ils perdront nécessairement sans songer que les biens que nous pouvons perdre malgré nous, ne sont pas à nous.

L'expérience est aussi un des avantages du dernier âge. Le passé nous instruit ; les fautes même nous redressent, & nous rendent souvent la raison que l'on conserve rarement dans les bons succès : car les personnes qui ont été toujours heureuses, sont rarement dignes de l'être. Mais il y a des malheurs de la fortune & du hazard, & des malheurs du dérèglement des mœurs ; ceux-ci corrompent l'esprit & la santé : car la suite d'une jeunesse déréglée est une vieillesse malheureuse ; & souvent nous employons la première partie de la vie à rendre l'autre misérable.

La servitude des passions est une prison où l'âme diminue & s'affoiblit : quand nous en sommes affranchis, l'âme

me s'agrandit & s'étend. Dans un certain âge nous ne sommes plus en prise avec les plaisirs de l'imagination : nous savons combien elle est trompeuse, & que toutes les passions promettent plus qu'elles ne donnent. Celles qui ne sont soutenues que par l'illusion, sont déplacées & odieuses dans un certain âge. L'Ambition trop poussée dégénère en folie : l'Amour qui se montre & se donne en spectacle, se charge de ridicule.

Il vient un tems dans la vie qui est consacré à la vérité, qui est destiné à connoître les choses selon leur juste valeur. La jeunesse & les passions fardent tout. Alors nous revenons aux plaisirs simples ; nous commençons à nous consulter & à nous croire sur notre bonheur

Il faut se prêter aux usages de la vie ; mais il ne faut pas y engager son opinion, ni sa liberté.

Rien de plus glorieux que de faire une honorable retraite, & de mettre un espace entre la vie & la mort. *La Mort*, dit MONTAIGNE, *n'est pas un Acte de la Société, c'est l'acte d'un seul.* Dans la Vieillesse il faut plutôt être avare, que prodigue de soi. On a dit d'un grand Homme, *qu'il prit conseil de sa vieilles-*

se & se retira. Nous devons le premier & le second âge à la patrie, & le dernier à nous-mêmes.

Vivre dans l'embarras, c'est vivre à la hâte : le repos allonge la vie. Le monde nous dérobe à nous-mêmes, & la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs deux-mêmes.

La solitude, dit un grand homme, est l'*infirmierie des ames*. Retirez-vous donc en vous-même, dit-il, mais préparez-vous à vous bien recevoir : ayez honte & respect de vous-même : cessez de vous aimer, & apprenez à vous respecter. Mais on fait tout le contraire. C'est une chose bien triste de s'aimer tant, & de se voir mourir à tous momens. Il faut, pour notre intérêt, nous détacher de nous-mêmes ; rompre tous les jours quelque lien, afin d'être plus libre ; fermer toutes les avenues au retour du monde, & ne point tourner la tête vers lui.

O vie heureuse, qui se trouve affranchie de toutes servitudes ; où on renonce à tout, non par un dégoût passager, mais par un goût constant, qui vient de la connoissance du peu de valeur des choses ! C'est cette connoissance
fance

fance qui nous réconcilie avec la sagesse, qui nous assaisonne la vieillesse, si l'on peut hazarder ce terme. Il n'appartient qu'aux âmes libres, de peser la vie & la mort : il n'appartient qu'aux âmes pleines de ressources, de jouir de ces dernières années ; les âmes foibles les souffrent, les âmes fortes en tirent parti.

On a dit, *qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne d'un Dieu, qu'un homme vertueux en prise avec la fortune* : on en doit dire autant d'un homme seul avec lui-même, & aux prises avec la vieillesse, l'infirmité & la mort. Dans la retraite, qui est l'azile de la vieillesse, on jouit d'un calme sans interruption ; des jours innocens vous donnent des nuits tranquilles ; & en société avec les morts ils vous instruisent, vous guident & vous consolent ; ce sont des amis sûrs & constants sans legereté & sans jalousie : enfin on a dit, *que ce qu'il y avoit de plus délicieux dans la vie de l'homme, étoit dans sa fin.*

En avançant, on apprend aussi à se soumettre aux Loix de la nécessité : cette volonté libre, forte & indomptable s'éteint & s'éteint insensiblement : nous avons trop éprouvé que la résistance est
 inutile,

inutile , & ne nous laisse que la honte de la révolte : nous voulons quelquefois ce qui nous est contraire ; & souvent ce que nous avons crû contraire a tourné à notre profit. Nous ne savons plus ce que nous devons vouloir : nous n'avons plus la force de desirer : on a bien plutôt fait de se soumettre , que de changer l'ordre du monde.

La paix intérieure réside , non dans les sens , mais dans la volonté ; on la conserve au milieu de la douleur , tant que la volonté demeure ferme & soumise. La paix ne consiste pas à ne pas souffrir , mais à se soumettre doucement à ces mêmes souffrances.

Il faut regarder tous les biens qui sont hors de notre pouvoir comme étrangers. C'est parce que nous regardons les choses comme propres , & comme dues , que nous soupirons de leur privation ; la seule impossibilité fixe de l'esprit de l'homme : les personnes sages s'occupent à considérer les bornes qui leur sont prescrites par la raison & la nature.

Enfin les choses sont en repos , lorsqu'elles sont à leur place : la place du cœur de l'homme est le cœur de Dieu ; lors que nous sommes dans sa main ,

& que notre volonté est soumise à la sienne ; nos inquiétudes cessent ; la soumission & l'ordre nous donnent la paix que notre révolte nous avoit ôtée : il n'y a point d'azile plus sûr pour l'homme , que l'amour & la crainte de Dieu.





NOUVELLES
REFLEXIONS
SUR LES FEMMES,
PAR MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT.

I L a paru depuis quelque tems des Romans faits par des Dames, dont les Ouvrages sont aussi aimables qu'elles : l'on ne peut mieux les louer. Quelques personnes, au lieu d'en examiner les graces, ont cherché à y jeter du ridicule. Il est devenu si redoutable, ce Ridicule, qu'on le craint plus que le Deshonorant. Il a tout déplacé, & met où il lui plait la honte & la gloire. Le laisserons-nous le maître & l'arbitre de notre réputation ? Je demande ce qu'il est ? On ne l'a point encore défini. Il

H 2 est

est purement arbitraire, & dépend plus de la disposition qui est en nous, que de celle des objets. Il varie & relève, comme les modes, du seul caprice. Il a pris le savoir en aversion. A peine le pardonne-t-il à un petit nombre d'Hommes supérieurs en esprit; mais pour ce qui est des personnes du grand monde, s'ils osent savoir, on les appelle Pédans. La Pédanterie cependant est un vice de l'Esprit, & le Savoir en est l'ornement. Si l'on passe aux Hommes l'amour des Lettres, on ne le pardonne pas aux Femmes. On dira que je prens un ton bien sérieux pour défendre les enfans de la Reine de Lydie: mais qui ne seroit blessé de voir attaquer des Femmes aimables, qui s'occupent innocemment, quand elles pourroient employer leur tems suivant l'usage d'à-present? J'attaquerai les mœurs du tems, qui sont l'ouvrage des Hommes. La honte n'est plus pour les Vices, elle se garde pour ce qui s'appelle le Ridicule. Son pouvoir s'étend plus loin qu'on ne pense. Il est dangereux de le répandre sur ce qui est bon. L'imagination une fois frappée ne voit plus que lui.

Un Auteur Espagnol disoit que le Livre de DOM QUICHOTTE avoit perdu la Monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette Nation possédoit autrefois dans un degré si éminent, en a amolli & énérvé le courage.

MOLIERE en France a fait le même desordre, par la Comédie des *Femmes savantes*. Depuis ce tems-là, on a attaché presque autant de honte au Savoir des Femmes, qu'aux vices qui leur sont les plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusemens innocens, elles ont compris que, honte pour honte, il falloit choisir celle qui leur rendoit davantage; & elles se sont livrées aux plaisirs.

Le désordre s'est accru par l'exemple, & a été autorisé par les Femmes en dignité; car la licence & l'impunité sont les privilèges de la grandeur: ALEXANDRE nous l'a appris. On vint un jour lui dire que sa sœur aimoit un jeune homme, que leur intrigue étoit publique; & qu'elle se respectoit peu: *Il faut bien, dit-il, lui laisser sa part de la Royauté, qui est la liberté & l'impunité.*

La Société a-t-elle gagné dans cet échange du goût des Femmes ; Elles ont mis la Débauche à la place du Savoir ; le Précieux qu'on leur a tant reproché, elles l'ont changé en Indécence. Par-là elles se sont dégradées, & sont déchues de leur dignité : car il n'y a que la Vertu qui leur conserve leur place, & il n'y a que les Bienféances qui les maintiennent dans leurs droits. Mais plus elles ont voulu ressembler aux Hommes de ce côté là, & plus elles se sont avilées.

Les Hommes, par la force plutôt que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les Femmes ; elles ne rentrent dans leur domination, que par la Beauté & par la Vertu. Si elles peuvent joindre les deux, leur empire sera plus absolu. Mais le regne de la Beauté est peu durable ; on l'appelle une courte tyrannie ; elle leur donne le pouvoir de faire des Malheureux, mais il ne faut pas qu'elles en abusent.

Le regne de la Vertu est pour toute la vie : c'est le caractère des choses estimables, de redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont quand elles ne plai-
sent

sent plus par le charme de la nouveauté. Il faut penser qu'il y a peu de tems à être belle, & beaucoup à ne l'être plus : que quand les graces abandonnent les Femmes, elles ne se soutiennent que par les parties essentielles, & par les qualités estimables. Il ne faut pas qu'elles esperent allier une jeunesse voluptueuse, & une vieilleffe honorable. Quand une fois la Pudeur est immolée, elle ne revient pas plus que les belles années ; c'est elle qui sert leur véritable interêt ; elle augmente leur beauté, elle en est la fleur ; elle sert d'excuse à la laideur ; elle est le charme des yeux, l'attrait des cœurs, la caution des vertus, l'union & la paix des familles.

Mais si elle est une sureté pour les mœurs, elle est aussi l'aiguillon des desirs : sans elle, l'Amour seroit sans gloire, & sans goût ; c'est sur elle que se prennent les plus flateuses conquêtes ; elle met le prix aux faveurs. La Pudeur, enfin, est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la conserver, même dans les tems destinés à la perdre. Elle est aussi une coquetterie raffinée, une espece d'enchere que les belles personnes

mettent à leurs appas, & une manière délicate d'augmenter leurs charmes en les cachant. Ce qu'elles derobent aux yeux, leur est rendu par la libéralité de l'imagination. P L U T A R Q U E dit qu'il y avoit un Temple dédié à V E N U S la Voilée. On ne sauroit, dit-il entourer cette Déesse de trop d'ombres, d'obscurité, & de mystères. Mais à présent l'indécence est au point de ne vouloir plus de voile à ses foiblesses.

Les Femmes pourroient dire; Quelle est la tyrannie des Hommes? Ils veulent que nous ne fassions aucun usage de notre esprit, ni de nos sentimens. Ne doit-il pas leur suffire de regler tout le mouvement de notre cœur, sans se saisir encore de notre intelligence? Ils veulent que la bienséance soit aussi blessée quand nous orons notre esprit, que quand nous livrons notre cœur. C'est étendre trop loin leurs droits.

Les Hommes ont un grand intérêt à rapeller les Femmes à elles-mêmes, & à leurs premiers devoirs. Le divorce que nous faisons avec nous-mêmes est la source de tous nos égaremens. Quand nous ne tenons pas à nous par des goûts solides, nous tenons à tout. C'est
dans

dans la solitude que la Vérité donne ses leçons, & où nous aprenons à rabatre du prix des choses que notre imagination fait nous surfaire. Quand nous favons nous occuper par de bonnes lectures, il se fait en nous insensiblement une nourriture solide qui coule dans les mœurs.

Il y avoit autrefois des maisons où il étoit permis de parler & de penser ; où les Muses étoient en société avec les Graces. On y alloit prendre des leçons de politesse & de délicatesse : les plus grandes Princesses s'y honoroient du commerce des gens d'esprit.

Madame HENRIETTE d'Angleterre, qui auroit servi de modele aux Graces, donnoit l'exemple. Sous un visage riant, sous un air de jeunesse qui ne sembloit promettre que des jeux, elle cachoit un grand sens, & un esprit sérieux. Quand on traitoit, ou qu'on disputoit avec elle, elle oublioit son rang & ne paroissoit élevée que par sa raison. Enfin l'on ne croyoit avancer dans l'agrément & dans la perfection, qu'autant qu'on avoit su plaire à Madarne. Un Hôtel de *Rambouillet*, si honoré dans le siècle passé, seroit le ridicule du

nôtre. On sortoit de ces maisons comme des repas de PLATON, dont l'ame étoit nourrie & fortifiée. Ces plaisirs spirituels & délicats, ne coutoient rien aux mœurs, ni à la fortune; car les dépenses d'esprit n'ont jamais ruiné personne. Les jours couloient dans l'innocence & dans la paix. Mais à présent, que ne faut-il point pour l'emploi du tems, pour l'amusement d'une journée? Quelle multitude de goûts se succèdent les uns aux autres! La Table, le Jeu, les Spectacles. Quand le luxe & l'argent sont en crédit, le véritable honneur perd le sien.

On ne cherche plus que ces maisons où regne un luxe honteux. Ce Maître de la maison, que vous honorez, songez, en l'abordant, que souvent c'est l'Injustice & le Larcin que vous saluez. Sa table, dites-vous, est délicate; le goût regne chez lui. Tout est poli, tout est orné, hors de l'ame du Maître. Il oublie, dites-vous, ce qu'il est: Eh, comment ne l'oublieroit-il pas! Vous l'oubliez vous-même. C'est vous qui tirez le rideau de l'oubli & de l'orgueil devant ses yeux. Voilà les inconvéniens pour les deux Sexes, où conduit l'éloi-

l'éloignement des Lettres & du Savoir ; car les Muses ont toujours été l'azile des mœurs.

Les Femmes ne peuvent-elles pas dire aux Hommes ; Quel droit avez-vous de nous défendre l'étude des Sciences & des beaux Arts ? Celles qui s'y sont attachés , n'y ont-elles pas réussi , & dans le sublime & dans l'agréable ? Si les Poëties de certaines Dames avoient le mérite de l'antiquité , vous les regarderiez avec la même admiration que les Ouvrages des Anciens , à qui vous faites justice.

Un Auteur , très-respectable * , donne au Sexe tous les agrémens de l'imagination : *Ce qui est de goût est , dit-il , de leur ressort , & elles sont Juges de la perfection de la Langue.* L'avantage n'est pas médiocre.

Or que ne doit-on pas aux agrémens de l'imagination ? C'est elle qui fait les Poëtes & les Orateurs : rien ne plait tant que ces imaginations vives , délicates , remplies d'idées riantes. Si vous joignez la force à l'agrément , elle domine , elle force l'ame & l'entraîne ; car

H 6 nous

* Le Pere MALEBRANCHE.

nous cedons plus certainement à l'agrément, qu'à la vérité. L'imagination est la source & la gardienne de nos plaisirs. Ce n'est qu'à elle qu'on doit l'agréable illusion des passions. Toujours d'intelligence avec le cœur, elle fait lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin : elle a droit aussi sur le tems ; elle fait rappeler les plaisirs passés, & nous fait jouir par avance de tous ceux que l'avenir nous promet : elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit ; toute l'ame est en elle, & dès qu'elle se refroidit, tous les charmes de la vie disparaissent.

Parmi les avantages qu'on donne aux Femmes, on prétend qu'elles ont un goût fin pour juger des choses d'agrément. Beaucoup de personnes ont défini le Goût. Une Dame * d'une profonde érudition, a prétendu que c'est *une harmonie, un accord de l'esprit, & de la raison* ; & qu'on en a plus ou moins, selon que cette harmonie est plus ou moins juste. Une autre personne a prétendu que le Goût est une union du sentiment & de l'esprit, & que

* Madame D'ACIER.

que l'un & l'autre, d'intelligence, forment ce qu'on appelle le *Jugement*. Ce qui fait croire que le Goût tient plus au sentiment qu'à l'esprit, c'est qu'on ne peut rendre raison de ses goûts, parce qu'on ne fait point pourquoi on sent: mais on rend toujours raison de ses opinions & de ses connoissances. Il n'y a aucun rapport, aucune liaison nécessaire entre les goûts. Ce n'est pas la même chose entre les vérités. Je croi donc pouvoir amener toute personne intelligente à mon avis. Je ne suis jamais sûre d'amener une personne sensible à mon goût: je n'ai point d'attrait pour l'attirer à moi. Rien ne se tient dans les goûts; tout vient de la disposition des organes, & du rapport qui se trouve entre-eux & les objets. Il y a cependant une justesse de goût, comme il y a une justesse de sens. La justesse de goût juge de ce qui s'appelle agrément; sentiment, bienfiance, délicatesse, ou fleur d'esprit, (si on ose parler ainsi,) qui fait sentir dans chaque chose la mesure qu'il faut garder. Mais comme on n'en peut donner de regle assurée, on ne peut convaincre ceux qui y font des fautes. Dès que leur sentiment ne les

avertit

avertit pas, vous ne pouvez les instruire. De plus, le goût a pour objet des choses si délicates, si imperceptibles, qu'il échape aux règles. C'est la Nature qui le donne; il ne s'aquiert pas. Le Goût est d'une grande étendue; il met de la finesse dans l'esprit, & vous fait appercevoir d'une maniere vive & prompte, sans qu'il en coute rien à la Raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. C'est ce que veut dire MONTAIGNE, quand il assure que les Femmes ont un *esprit Prim-sautier*. Dans le cœur, le Goût donne des sentimens délicats; & dans le commerce du monde, une certaine politesse attentive, qui nous apprend à menager l'amour propre de ceux avec qui nous vivons. Je croi que le Goût dépend de deux choses; d'un sentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande justesse dans l'esprit. Il faut donc avouer que les Hommes ne connoissent pas la grandeur du présent qu'ils font aux Dames, quand ils leur passent l'esprit du Goût.

Ceux qui attaquent les Femmes ont prétendu que l'action de l'esprit, qui consiste à considérer un objet, étoit bien moins parfaite dans les Femmes, parce
que

que le sentiment qui les domine, les distrahit & les entraîne. L'attention est nécessaire; elle fait naître la lumière, pour ainsi dire, approche les idées de l'esprit & les met à sa portée: mais chez les Femmes, les idées s'offrent d'elles-mêmes, & s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion; la Nature raisonne pour elles, & leur en épargne tous les frais. Je ne crois donc pas que le sentiment nuise à l'entendement; il fournit de nouveaux esprits, qui illuminent de manière, que les idées se présentent plus vives, plus nettes & plus dé mêlées; & pour preuve de ce que je dis, toutes les passions sont éloqu岸tes. Nous allons aussi sûrement à la vérité par la force & la chaleur des sentimens, que par l'étendue & la justesse des raisonnemens; & nous arrivons toujours par eux, plus vite au but dont il s'agit, que par les connoissances. La persuasion du cœur est au dessus de celle de l'esprit, puisque souvent notre conduite en dépend: c'est à notre imagination & à notre cœur, que la Nature a remis la conduite de nos actions, & de ses mouvemens.

La Sensibilité est une disposition de
l'ame

l'ame qu'il est avantageux de trouver dans les autres. Vous ne pouvez avoir ni humanité, ni générosité; sans Sensibilité. Un seul sentiment, un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que toutes les Sentences des Philosophes. La Sensibilité secourt l'esprit, & sert la vertu. On convient que les agrémens se trouvent chez les personnes de ce caractère, les graces vives & soudaines, dont parle PLUTARQUE, ne sont que pour elles. Une Dame, * qui a été un modele d'agrément, sert de preuve à ce que j'avance. On demandoit un jour à un homme d'esprit de ses amis, *ce qu'elle faisoit & ce qu'elle pensoit dans sa retraite. Elle n'a jamais pense*, répondit-il; *elle ne fait que sentir.* Tous ceux qui l'ont connue, conviennent que c'étoit la plus séduisante personne du monde, & que les goûts, ou plutôt les passions, se rendoient maîtres de son imagination & de sa raison; de maniere que ses goûts étoient toujours justifiés par sa raison, & respectés par ses amis. Aucun de ceux qui l'ont connue n'a osé la condamner qu'en

cessant

* Madame DE LA SABLIERE.

cessant de la voir, parce que jamais elle n'avoit tort en présence. Cela prouve que rien n'est si absolu que la supériorité de l'esprit, qui vient de la sensibilité, & de la force de l'imagination; parce que la persuasion est toujours à sa suite.

Les Femmes, d'ordinaire, ne doivent rien à l'art. Pourquoi trouver mauvais qu'elles ayent un esprit qui ne leur coute rien? Nous gâtons toutes les dispositions que leur a donné la Nature: nous commençons par négliger leur éducation: nous n'occupons leur esprit à rien de solide; & le cœur en profite: nous les destinons à plaire, & elles ne nous plaisent que par leurs graces, où par leurs vices. Il semble qu'elles ne soient faites que pour être un spectacle agréable à nos yeux. Elles ne songent donc qu'à cultiver leurs agrémens, & se laissent aisément entraîner au penchant de la Nature; elles ne se refusent pas à des goûts qu'elles ne croient pas avoir reçus de la Nature pour les combattre.

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en les formant pour l'Amour, nous leur en défendons l'usage. Il faudroit pren-

prendre un parti : si nous ne les destinons qu'à plaire , ne leur défendons pas l'usage de leurs agrémens : si vous les voulez raisonnables & spirituelles , ne les abandonnez pas quand elles n'ont que cette sorte de mérite. Mais nous leur demandons un mélange & un ménagement de ces qualités , qu'il est difficile d'attraper & de réduire à une mesure juste. Nous leur voulons de l'esprit ; mais pour le cacher, l'arrêter, & l'empêcher de rien produire. Il ne sauroit prendre l'essor , qu'il ne soit aussi-tôt rappelé par ce qu'on nomme *Bienveillance*. La gloire , qui est l'ame & le soutien de toutes les productions de l'esprit , leur est refusée. On ôte à leur esprit tout objet , toute espérance : on l'abaisse ; & , si j'ose me servir des termes de PLATON , *on lui coupe les ailes*. Il est bien étonnant qu'il leur en reste encore.

Les Femmes ont pour elles une grande autorité : c'est S. EVREMOND. Quand il a voulu donner un modele de perfection , il ne l'a pas placé chez les Hommes. *Je croi* , dit-il , *moins impossible de trouver dans les Femmes la saine raison des Hommes , que dans les*
Hom.

Hommes les agrémens des Femmes. Je demande aux Hommes, de la part de tout le Sexe; Que voulez-vous de nous? Vous souhaitez tous de vous unir à des personnes estimables, d'un esprit aimable, & d'un cœur droit: permettez-leur donc l'usage des choses qui perfectionnent la raison. Ne voulez-vous que des graces qui favorisent les plaisirs? ne vous plaignez donc pas si les Femmes étendent un peu l'usage de leurs charmes.

Mais pour donner aux choses le rang & le prix qu'elles méritent, distinguons les qualités estimables, & les agréables. Les estimables sont réelles, & sont intrinseques aux choses; &, par les loix de la Justice, ont un droit naturel sur notre estime. Les qualités agréables, qui ébranlent l'ame, & qui donnent de si douces impressions, ne sont point réelles, ni propres à l'objet; elles se doivent à la disposition de nos organes, & à la puissance de notre imagination. Cela est si vrai, qu'un même objet ne fait pas les mêmes impressions sur tous les hommes; & que souvent nos sentimens changent, sans qu'il y ait rien de changé dans l'objet.

Les

Les qualités extérieures ne peuvent être aimables par elles-mêmes, elles ne le sont que par les dispositions qu'elles trouvent en nous. L'Amour ne se mérite point : il échape aux plus grandes qualités. Seroit-il donc possible que le cœur ne pût dépendre des loix de la Justice, & qu'il ne fût soumis qu'à celles du Plaisir ? Quand les Hommes voudront, ils réuniront toutes ces qualités, & ils trouveront des Femmes aussi aimables que respectables. Ils prennent sur leur bonheur & sur leur plaisir, quand ils les dégradent. Mais de la manière dont elles se conduisent, les mœurs y ont infiniment perdu, & les plaisirs n'y ont pas gagné.

Tout le monde convient qu'il est nécessaire que les Femmes se fassent estimer : mais n'avons-nous besoin que d'estime, & ne nous manquera-t'il plus rien ? Notre raison nous dira que cela doit suffire ; mais nous abandonnons aisément les droits de la raison, pour ceux du cœur. Il faut prendre la Nature comme elle est. Les qualités estimables ne plaisent qu'autant qu'elles peuvent nous devenir utiles : mais les aimables nous sont aussi nécessaires pour
occu-

occuper notre cœur. Car nous avons autant de besoin d'aimer, que d'estimer, On se lasse même d'admirer, si ce qu'on admire n'est aussi fait pour plaire. Ce n'est pas même assez que le Sexe nous plaise; il semble qu'il soit obligé de nous toucher. Le mérite n'est pas brouillé avec les graces; lui seul a droit de les fixer: sans lui elles sont legeres & fugitives. De plus, la Vertu n'a jamais enlaidi personne; & cela est si vrai, que la beauté sans mérite & sans esprit, est insipide; & que le mérite fait pardonner la laideur.

Je ne mets pas l'aimable Sentiment dans les qualités extérieures; je l'étend plus loin. Les Espagnols disent, que *la beauté est comme les odeurs, dont l'effet est de peu de durée*: on s'y accoutume, & on ne les sent plus. Mais des mœurs, un esprit juste & fin, un cœur droit & sensible, ce sont des beautés ravissantes & toujours nouvelles. A présent nos plaisirs sont moins délicats, parce que nos mœurs sont moins pures. Examinons à qui on doit s'en prendre.

On attaque depuis long-tems la conduite des Femmes; on prétend qu'elles
n'ont

n'ont jamais été si dérégées qu'à présent ; qu'elles ont banni la pureté de leur cœur , & les bienféances de leur conduite. Je ne fai si on n'a pas quelque raison. Je pourrois cependant dire , qu'il y a longtems qu'on se plaint des mêmes choses ; qu'un Siécle peut-être justifié par un autre ; & pour sauver le présent , je n'ai qu'à vous renvoyer au passé. Les mœurs se ressemblent dans tous les tems , mais elles se montrent sous des formes différentes. Comme l'usage n'a droit que sur les choses extérieures , & qu'il ne s'étend point sur les sentimens , il ne redresse pas la Nature ; il n'ôte point les besoins du cœur , & les passions sont toujours les mêmes.

Les Hommes se sont-ils acquis , par la pureté de leurs mœurs , le droit d'attaquer celles des Femmes ? En vérité ; les deux Sexes n'ont rien à se reprocher : ils contribuent également à la corruption de leur Siécle. Il faut pourtant convenir que les manieres ont changé. La Galanterie est bannie , & personne n'y a gagné. Les Hommes se sont séparés des Femmes , & ont perdu la politesse , la douceur , & cette fine délicatesse qui ne s'acquiert que dans
leur

leur commerce. Les Femmes aussi , ayant moins de commerce avec les Hommes , ont perdu l'envie de plaire par des manieres douces & modestes ; & c'étoit pourtant la véritable source de leurs agrémens.

Quoique la Nation Françoisé soit déchue de l'ancienne Galanterie , il faut pourtant convenir qu'aucune autre Nation ne l'avoit ni plus poussée , ni plus épurée. Les Hommes en ont fait un art de plaire ; & ceux qui s'y sont exercés , & qui y ont acquis une grande habitude , ont des regles certaines , quand ils savent s'adresser à des caracteres foibles. Les Femmes se sont donné des régles pour leur résister. Comme elles jouissent d'une grande liberté en France , & qu'elles ne sont gardées que par leur pudeur & par les bienséances , elles ont sù opposer leur devoir aux impressions de l'Amour. C'est des desirs & des desseins des Hommes , de la pudeur & de la retenue des Femmes , que se forme le commerce délicat qui polit l'esprit , & qui épure le cœur : car l'Amour perfectionne les ames bien nées. Il faut convenir qu'il n'y a que la Nation

tion

tion Françoisse , qui se soit fait en art délicat de l'Amour.

Les Espagnols & les Italiens l'ont ignoré. Comme les Femmes y sont presque enfermées, les Hommes ne mettent leur application qu'à vaincre les obstacles extérieurs ; & quand ils les ont surmontés, ils n'en trouvent plus dans la personne aimée. Mais l'Amour qui s'offre n'est gueres piquant : il semble que ce soit l'ouvrage de la Nature, & non pas celui de l'Amant. En France, l'on fait faire un meilleur usage du tems. Comme le cœur est de la partie, & que souvent même, chez les honnêtes personnes, on n'a de commerce qu'avec lui, il est regardé comme la source de tous les plaisirs. C'est aussi aux Sentimens à qui nous devons tous nos *Romans*, si pleins d'esprit, & si épurés, & qui sont ignorés des nations dont je parle. Une Espagnole, en lisant les *Conversations de Clelie*, disoit : *Voilà bien de l'esprit mal employé !* Dès qu'on ne fait faire qu'un usage de l'Amour, le Roman est court : en retranchant la Galanterie, vous passez sur la délicatesse de l'esprit & des sentimens. Les Espagnoles sont vives & emportées : elles sont

sont à l'usage des sens & ne sont point à celui du cœur. C'est dans la résistance que les sentimens se fortifient, & acquièrent de nouveaux degrés de délicatesse. La passion s'éteint dès qu'elle est satisfaite ; & l'amour sans crainte & sans desirs, est sans ame.

L'Amour est le premier plaisir, la plus douce & la plus flateuse de toutes les illusions : puisque ce sentiment est si nécessaire au bonheur des humains, il ne le faut pas bannir de la Société ; il faut seulement apprendre à le conduire, & à le perfectionner. Il y a tant d'Écoles établies pour cultiver l'esprit ; pourquoi n'en pas avoir pour cultiver le cœur ? C'est un art qui a été négligé. Les passions cependant sont des cordes, qui ont besoin de la main d'un grand Maître pour être touchées. Echape-t-on à qui fait remuer les ressorts de l'ame par ce qu'il y a de plus vif & de plus fort ?

L'Amour n'étoit pas décrié chez les Anciens, comme il l'est à present. Pourquoi l'avillissons-nous ? Que ne lui laissons-nous toute sa dignité ? P L A T O N a un grand respect pour ce sentiment : quand il en parle, son imagination s'é-
I chauffe,

chauffe, son esprit s'illumine, & son stile s'embellit: quand il parle d'un homme touché; *Cet Amant*, dit-il, *dont la personne est sacrée &c.* Il appelle les Amans, *des Amis divins & inspirés par les Dieux.*

Les Anciens ne croyoient pas que le plaisir dût être le premier objet de l'Amour. Ils étoient persuadés que la vertu devoit en être le soutien. Nous en avons banni les mœurs & la probité, & c'est la source de tous les malheurs. La plûpart des hommes d'à present croient que les sermens que l'Amour a dictés n'obligent à rien. La morale & la reconnoissance ne défendent point les sens contre les amorces de la nouveauté. La plûpart aiment par caprice, & changent par tempérament.

Ce que l'Amour fait souffrir, souvent n'apprend pas à s'en passer; il n'apprend qu'à le déplorer. Voyons ce que nous en pouvons faire. Examinons la conduite des Femmes dans l'Amour, & leurs différens caractères.

Il en est de bien des sortes. Il y a des Femmes qui ne cherchent & ne veulent que les plaisirs de l'Amour; d'autres, qui joignent l'Amour & les plaisirs;

firs ; & quelques-unes qui ne reçoivent que l'Amour , & qui rejettent tous les plaisirs. Je passerai légèrement sur le premier caractère. Celles-là ne cherchent dans l'Amour que les plaisirs des sens , que celui d'être fortement occupées , & entraînées , & que celui d'être aimées. Enfin elles aiment l'Amour , & non pas l'Amant. Ces personnes se livrent à toutes les passions les plus ardentes. Vous les voyez occupées du Jeu , de la Table : tout ce qui porte la livrée du plaisir est bien reçu.

J'ai toujours été étonnée qu'on pût associer d'autres passions à l'Amour , qu'on laisât du vuide dans son cœur , & qu'après avoir tout donné on ne fût pas uniquement occupé de ce qu'on aime. Ordinairement , les personnes de ce caractère perdent toutes les vertus en perdant l'innocence ; & quand leur gloire est une fois immolée , elles ne ménagent plus rien. On faisoit des reproches à Madame de COURSELLES , qui violoit toutes les loix de la bienséance : *je veux jouir* , disoit-elle , *de la perte de ma réputation*. Celles qui suivent de pareilles maximes , rejettent les vertus de leur Sexe. Elles les regardent

comme un usage de politique, auquel elles veulent échaper. Quelques-unes croient qu'il suffit de donner quelque dehors pour satisfaire à leur obligation, & dérober leur foiblesse. Mais il est dangereux de croire que ce qui est ignoré soit innocent. Elles rejettent les principes pour éluder les remords, & appellent du décret de tous les hommes. Toute leur vie, elles passent de foiblesse en foiblesse, & ne s'arrêtent jamais.

Dès qu'une Femme a banni de son cœur cet honneur tendre & délicat, qui doit être la règle de sa vie, tremblez pour les autres vertus. Quel privilège auront-elles pour être respectées? Leur doit-on plus qu'à son propre honneur? Ces caractères-là ne font jamais des caractères aimables. Vous ne trouvez en elles ni pudeur, ni délicatesse. Elles se font une habitude de galanterie; elles ne savent point joindre la qualité d'Amie à celle d'Amante. Comme elles ne cherchent que les plaisirs, & non pas l'union des cœurs, elles échappent à tous les devoirs de l'amitié. Voilà l'Amour d'usage & d'à présent, & où les conduit une vie frivole & dissipée.

Il est une autre sorte de Femmes galantes , qui se livrent au plaisir d'aimer , qui ont su conserver les principes de l'honneur , qui n'ont jamais rien pris sur les bienséances , qui se respectent ; mais que la violence de la passion entraîne. Il en est qui ne se prêtent pas à leur foiblesse , qui y résistent ; mais enfin l'Amour est le plus fort. J'ai connu une Femme de beaucoup d'esprit , à qui je faisois quelquefois de petits reproches , par l'intérêt que j'y prenois. » N'avez-vous jamais senti , *me* » *disoit-elle* , la force de l'Amour ? Je » me sens liée , garottée , entraînée : ce » sont les fautes de l'Amour , ce ne sont » plus les miennes « . MONTAIGNE nous peint ces dispositions , quand il étoit touché. C'est un Philosophe qui parle *Je me sentois* , dit-il , *enlevé tout vivant , & tout voyant. Je voyois ma raison & ma conscience se retirer , se mettre à part ; & le feu de mon imagination me transportoit hors de moi-même.* J'ai toujours ciû qu'il n'y a point d'honnête personne , qui ne doive craindre de se trouver dans cet état.

Il y a des Femmes qui ont une autre sorte d'attachement. On ne peut

les dire galantes; cependant elles tiennent à l'Amour par les sentimens. Elles sont sensibles & tendres, & elles reçoivent l'impression des passions. Mais comme elles respectent les vertus de leur Sexe, elles rejettent les engagements considérables. La Nature les a faites pour aimer. Les principes arrêtent les mouvemens de la Nature. Mais comme l'usage n'a des droits que sur la conduite, & qu'il ne peut rien sur le cœur, plus leurs sentimens sont retenus plus ils sont forts.

Ceux des Femmes galantes ne sont ni vifs, ni durables: ils s'usent, comme ceux des Hommes, en les exerçant. On trouve bientôt la fin d'un sentiment, dès qu'on se permet tout. L'habitude au plaisir les fait disparaître. Les plaisirs des sens prennent toujours sur la sensibilité des cœurs, & ce que vous en retranchez retourne aux plaisirs de la tendresse.

Mais si vous voulez trouver une imagination ardente, une ame profondément occupée, un cœur sensible & bien touché, cherchez-le chez les Femmes d'un caractère raisonnable. Si vous ne trouvez de bonheur & de repos que
dans

dans l'union des cœurs : si vous êtes sensible au plaisir d'être ardemment aimée, & que vous vouliez jouir de toutes les délicatesses de l'Amour, de ses impatiences, & de ses mouvemens si purs & si doux ; foyez bien persuadée qu'ils ne se trouvent que chez les personnes retenues, & qui se respectent.

De plus, ne sentez-vous pas le besoin d'estimer ce que vous aimez ? Quelle paix cela ne met-il pas dans un commerce ? Dès qu'on a su vous persuader qu'on vous aime, & que vous voyez, à n'en pas douter, que c'est à la vertu seule qu'on sacrifie les desirs de son cœur ; cela n'établit-il pas la confiance de tout le reste ? *Les refus de chasteté, dit MONTAIGNE, ne déplaisent jamais.*

Les Hommes ne connoissent pas leurs intérêts, quand ils cherchent à gagner l'esprit & le cœur des personnes qu'ils aiment. Il y a un plaisir plus touchant & plus durable que la liaison des sens : c'est l'union des cœurs ; ce penchant secret qui vous porte vers ce que vous aimez, cet épanchement de l'ame, cette certitude qu'il y a une personne au monde qui ne vit que pour vous, &

qui feroit tout pour vous sauver un chagrin. *L'Amour*, dit PLATON, est entrepreneur de grandes choses : il vous conduit dans le chemin de la Vertu, & ne vous souffrira aucune foiblesse. Voilà la marque du véritable Amour. A Lacédémone, quand un homme avoit manqué, ce n'étoit pas lui qu'on punissoit, mais la personne qui l'aimoit : on la croyoit coupable des fautes de la personne aimée. Ils savoient que l'Amour dont je parle, est l'appui le plus sûr de la Vertu. Tous les exemples le confirment. Combien d'Amans ont demandé à combattre devant leur Maîtresse, & ont fait des choses incroyables ? Voilà le motif par lequel les honnêtes personnes se permettent d'aimer. Elles savent que, se liant à un homme de mérite, elles seront soutenues & conduites dans le chemin de la Vertu, par des principes & par des préceptes. Les Femmes entre elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'Amitié. Ce sont les besoins qui les unissent, & non point les sentimens : la plupart ne la connoissent pas, & n'en sont pas dignes.

Il y a un goût dans la parfaite Amitié, où ne peuvent atteindre les caractères

tères médiocres. Les Femmes ne peuvent pas ne point sentir leur cœur. Que faire de ce fonds de sentimens, & de ce besoin qu'on a d'aimer, & d'être aimée ? les Hommes en profitent. Mais rien n'est si précieux ni si durable que cette sorte d'Amour, quand vous y avez associé la Vertu. Il met de la décence dans les pensées, dans la conduite, & dans les sentimens. Le TASSÉ nous donne un modèle de délicatesse en la personne d'Olynde ; il dit * que *cet Amant desire beaucoup, espère peu, & ne demande rien.* Cet Amour peut se suffire à lui-même : il est sa propre récompense.

La plupart des Hommes n'aiment que d'une manière vulgaire : ils n'ont qu'un objet. Ils se proposent un terme dans l'Amour, où ils espèrent d'arriver ; après bien des mystères, ils ne se reposent que dans les plaisirs. Je suis toujours surprise qu'on ne veuille pas raffiner sur le plus délicieux sentiment que nous ayons. Ce qui s'appelle *le terme*
de

* Brama assai , poco spera , nulla chiede.
CANT, 2.

de l'Amour, est peu de chose. Pour un cœur tendre il y a une ambition plus élevée à avoir : c'est de porter nos sentimens, & ceux de la personne aimée, au dernier degré de délicatesse, & de les rendre tous les jours plus tendres, plus vifs & plus occupans. De la manière dont on se conduit, l'Amour meurt avec les desirs, & disparoit quand il n'y a plus d'espérance. Ce qu'il y a de plus touchant est ignoré. La tendresse ordinaire s'affoiblit & s'éteint. Il n'y a rien de borné dans l'Amour, que pour les ames bornées ; mais peu d'Hommes ont l'idée de ces engagemens, & peu de Femmes en sont dignes.

L'Amour agit selon les dispositions qu'il trouve : il prend le caractère des personnes qu'il occupe. Pour les cœurs qui sont sensibles à la gloire & au plaisir, comme ce sont deux sentimens, qui se combattent, l'Amour les accorde : il prépare, il épure les plaisirs pour les faire recevoir aux ames fieres, & il leur donne pour objet la délicatesse du cœur & des sentimens. Il a l'art de les élever & de les ennoblir. Il inspire une hauteur dans l'esprit, qui les sauve des abaissemens de la volupté. Il les justifie

fié par l'exemple, il les déifie par la Poësie ; enfin il fait si bien , que nous les jugeons dignes d'estime , ou tout au moins d'excuse.

Ces caractères fiers coûtent plus à l'Amour pour les assujettir. Les personnes qui ont de la gloire dans le cœur , souffrent dans les engagements : il y a toujours une image de servitude attachée à l'Amour : la tendresse prend sur la gloire des Femmes. Pour celles qui ont été bien élevées , & à qui on a inspiré des principes , les préjugés se sont profondément gravés ; quand il faut déplacer de pareilles idées , ce n'est pas le travail d'un jour. Rarement sont-elles heureuses. Entraînées par le cœur , déchirées par leur gloire , l'un de ces sentimens ne subsiste plus qu'aux dépens de l'autre. Celui-là prend toujours sur elles , & ce sont ordinairement les plus aimables conquêtes. Vous sentez l'effort & la résistance que le devoir oppose à leur tendresse. Un Amant jouit du plaisir secret de sentir tout son pouvoir. La conquête est plus grande & plus pleine ; elles ont plus à perdre : vous leur coûtez davantage.

Il y a toujours une sorte de cruauté

dans l'amour. Les plaisirs de l'Amant ne se prennent que sur les douleurs de l'Amante. *L'Amour se nourrit de larmes.*

Ce qui rend ces caractères plus aimables, c'est qu'il y a plus de sûreté. Quand une fois elles se sont engagées, c'est pour la vie, à moins que les mauvais procédés ne les dégagent. Elles se font un devoir de leur Amour; elles le respectent; elles sont fidèles & délicates; elles ne manquent à rien. Le sentiment de gloire qui les occupe tourne au profit de l'Amour, puisqu'elles en sont plus tendres, plus vives, & plus appliquées. Une Amante aimable, & qui a de la gloire dans le cœur, ne songe qu'à se faire estimer, & l'Amour la perfectionne. Il faut convenir que les Femmes sont plus délicates que les Hommes en fait d'attachement. Il n'appartient qu'à elles de faire sentir par un seul mot, par un seul regard, tout un sentiment.

Les inconvéniens des caractères fiers, sont d'être absolus, & aisés à blesser. Comme elles sentent leur prix, elles exigent plus. Les caractères sensibles & mélancoliques trouvent des charmes
&

& des agrémens infinis dans l'Amour, & en font sentir. Il y a des plaisirs à part pour les ames tendres & délicates. Ceux qui ont vécu de la vie de l'Amour, savent combien leur vie étoit animée; & quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. L'amour fait tous les biens & tous les maux; il perfectionne les ames bien nées: car l'Amour dont je parle, est un Censeur sévère & délicat, qui ne pardonne rien. Les caractères mélancoliques y sont plus propres. Qui dit amoureux, dit triste; mais il n'appartient qu'à l'Amour de donner des tristesses agréables.

Les personnes mélancoliques ne sont occupées que d'un sentiment; elles ne vivent que pour ce qu'elles aiment. Desoccupées de tout, aimer est l'emploi de tout leur loisir. A-t-on trop de toutes ses heures, pour les donner à ce qu'on aime?

Opposez à ce caractère, pour en connoître le prix, celui qui lui est contraire. Voyez les Femmes du monde, qui sont livrées au Jeu, aux Plaisirs, & aux Spectacles; que ne leur faut-il pas pour l'emploi du tems? Si elles savent bien trouver la fin de la journée,

née, sans qu'elles aiment, n'est-ce pas autant de pris sur le goût principal ? Nous n'avons qu'une portion d'attention & de sentiment ; dès que nous nous livrons aux objets extérieurs, le sentiment dominant s'affoiblit : nos desirs ne sont-ils pas plus vifs & plus forts dans la retraite ?

Il y a des plaisirs qui ne sont faits que pour des gens délicats & attentifs. L'Amour est un Dieu jaloux, qui ne souffre aucune rivalité. La plûpart des Femmes prennent l'amour comme un amusement : elles s'y prêtent, & ne s'y donnent pas : elles ne connoissent point ces sentimens profonds qui occupent l'ame d'une tendre Amante.

Mademoiselle SCUDERI dit, » que » la mesure du mérite se tire de l'é- » tendue du cœur & de la capacité » qu'on a d'aimer. « Avec une pareille règle, le mérite des Femmes d'à présent sera léger.

Enfin, celles qui sont destinées à vivre d'une vie de sentiment, sentent que l'Amour est plus nécessaire à la vie de l'esprit, que les aliments ne le sont à celle du corps. Mais notre Amour ne fauroit être heureux, qu'il ne soit réglé.

glé. Quand il ne nous coute ni vertu , ni bienfiance , nous jouissons d'un bonheur fans interruption ; nos sentimens sont profonds , nos joies sont pures , nos espérances sont flatteuses , l'imagination est agréablement remplie , l'esprit vivement occupé , & le cœur touché. Il y a dans cette sorte d'Amour des plaisirs fans douleur , & une espèce d'*immensité* de bonheur qui anéantit tous les malheurs , & les fait disparaître. L'Amour est à l'ame , ce que la lumière est aux yeux : il écarte les peines , comme la lumière écarte les ténébres. Madame de LONGUEVILLE disoit » que les beaux jours que » donne le Soleil , n'étoient que pour » le peuple ; mais que la présence de » ce qu'on aimoit faisoit les beaux » jours des honnêtes gens. « Ceux qui sont destinés à une vie si heureuse , sont dans le monde comme s'ils n'y étoient pas , & ne s'y prêtent que pour des instans. Rien ne les intéresse , que ce qu'ils sentent : rien ne les peut remplir , que l'Amour.

L'esprit que l'Amour donne , est vif & lumineux : il est la source des agrémens,

mens. Rien ne peut plaire à l'esprit, qu'il n'ait passé par le cœur.

La différence de l'Amour aux autres plaisirs est aisée à faire à ceux qui en ont été touchés. La plupart des plaisirs ont besoin, pour être sentis, de la présence de l'objet. La Musique, la bonne chère, les Spectacles, il faut que ces plaisirs soient presens pour faire leur impression, pour rappeler l'ame à eux, & la tenir attentive. Nous avons en nous une disposition à les goûter; mais ils sont hors de nous, ils viennent du dehors. Il n'en est pas de même de l'Amour; il est chez nous, il est une portion de nous-mêmes; il ne tient pas seulement à l'objet, nous en jouissons sans lui. Cette joie de l'ame que donne la certitude d'être aimée, ces sentimens tendres & profonds, cette émotion de cœur vive & touchante, que vous donnent l'idée & le nom de la personne que vous aimez; tous ces plaisirs sont en nous, & tiennent à notre propre sentiment. Quand votre cœur est bien touché, & que vous êtes sûre d'être aimée, tous vos plus grands plaisirs sont dans votre Amour: vous pouvez donc être heureuse par
votre

votre seul sentiment , & associer ensemble le bonheur & l'innocence.

On me dira, voilà un terrible écart. J'en conviens. Ne puis-je pas le justifier ? un Ancien disoit que les pensées étoient les promenades de l'esprit. J'ai crû avoir le privilége de me promener de cette manière. Les idées se sont offertes assez naturellement à moi , & de proche en proche elles m'ont mené plus loin que je ne devois , ni ne voulois. Voici le chemin quelles m'ont fait faire. J'ai été blessée que les Hommes connussent si peu leur intérêt , que de condamner les Femmes qui savent occuper leur esprit. Les inconvéniens d'une vie frivole & dissipée ; les dangers d'un cœur qui n'est soutenu d'aucun principe , m'ont aussi toujours frappée. J'ai examiné si on ne pouvoit pas tirer un meilleur parti des Femmes. J'ai trouvé des Auteurs respectables , qui ont crû qu'elles avoient en elles des qualités qui les pouvoient conduire à de grandes choses ; comme l'Imagination , la Sensibilité , le Goût : ce sont des presens qu'elles ont reçus de la Nature. J'ai fait des réflexions sur chacune de ces qualités. Comme la sensibilité les domine,

mine, & qu'elle les porte naturellement à l'Amour; en passant par son Temple il a bien falu lui payer tribut, & jeter quelques fleurs sur son Autel. J'ai cherché si on ne pouvoit point se sauver des inconvéniens de l'Amour, en séparant les Vices des Plaisirs, & jouir de ce qu'il a de meilleur. J'ai donc imaginé une Métaphysique d'Amour; la pratiquera qui pourra.


Voilà l'Histoire de mes idées; si vous voulez de mes égaremens. Je serai bien heureuse, si ayant les défauts qu'on reproche à MONTAIGNE, je pouvois comme lui conduire ceux qui liront ce petit Ecrit, dans le Pays de la Raison & du Bon sens, quelquefois même dans celui des Fleurs & des Zéphirs.





REFLEXIONS

SUR LE GOUT. (*)

OUT le monde parle du Goût : on fait que l'esprit du Goût est au dessus des autres ; on sent donc tout le besoin qu'on a d'en avoir ; cependant rien de moins connu que le Goût. Une Dame d'une profonde érudition , a prétendu que c'étoit une harmonie , un accord de l'esprit & de la raison : qu'on en a plus ou moins , selon que cette harmonie est plus juste. D'autres personnes ont crû que le Goût étoit une union du sentiment & de l'esprit ; que le sentiment , averti par les objets sensibles , faisoit son rapport à l'Esprit , (car tout parle à l'Esprit) ; & que

* Quoique ces Réflexions soient en partie une répétition de ce qui est contenu dans les pages 180, 182. des REFLEXIONS SUR LES FEMMES ; on a cru que cet inconvénient étoit encore moindre , que de se donner la liberté de retrancher quelque chose dans les Manuscrits qui ont été fournis.

que l'un & l'autre d'intelligence, for-
moient le Jugement. Ce qui fait croi-
re que le Goût tient plus au sentiment
qu'à l'Esprit, c'est qu'on ne peut ren-
dre raison de son Goût, parce qu'on
ne fait point pourquoi l'on sent; mais
on rend toujours raison de ses connois-
sances.

Le Goût est le premier mouvement
& une espèce d'instinct qui nous entraî-
ne, & qui nous conduit plus sûrement
que tous les raisonnemens. Il n'y a nul-
le liaison nécessaire entre les Goûts; ce
n'est pas la même chose entre les vé-
rités. Il est sûr que quiconque con-
viendra de mes Principes, conviendra
aussi de mes Conséquences. On peut
donc amener une personne intelligente
à son avis, & on est jamais sûr d'a-
mener une personne sensible à son goût:
on n'a point de liens, d'attraits pour
l'attirer à soi: rien ne se tient dans les
Goûts; tout vient de la disposition des
Organes, & du rapport qui se trouve
entr'eux & les objets.

Ce sentiment est appuyé par Mon-
sieur PASCAL: » il y a dit-il, un
» modèle d'agrément & de beauté, qui
» consiste dans le rapport que nous avons
avec

» avec la chose qui nous plaît ; tout ce
» qui est formé sur ce modèle , nous
» donne un sentiment agréable ; c'est
» ce qui s'appelle Goût. Quel est ce
» modèle , & à quoi le connoître ? C'est
» ce que l'on ignore.

Il y a cependant une justesse de Goût ,
comme il y a une justesse des Sens. La
justesse de Goût juge de tout ce qui
s'appelle Agrémens, Sentimens, Bien-
féance, Délicatesse ou fleurs de l'Esprit,
(si l'on ose parler ainsi) : c'est je ne
sai quoi de sage & d'habile , qui con-
noit ce qui convient , & qui fait sen-
tir dans chaque chose la mesure qu'il
faut garder. Comme on ne peut en don-
ner de règle assurée , on ne peut aussi
convaincre ceux qui y font des fautes
dès que leur sentiment ne les avertit
pas , vous ne pouvez plus les instruire.
De plus , le Goût a pour objets des
choses si délicates , si imperceptibles ,
qu'ils échappent aux règles ; c'est la Nature
qui le donne , il ne s'acquiert pas ; le mon-
de délicat seulement le perfectionne.

La justesse des sens a pour objet la vé-
rité : elle consiste à bien établir ses Princi-
pes ; à en tirer des conséquences justes ;
à sentir les rapports qu'il y a d'une cho-
se

se à une autre, soit qu'on les assemble, ou qu'on les sépare. Cette justesse vient du bon sens, & de la droite raison : pour peu qu'on y manque, ceux qui ont le sens juste le connoissent.

Comme il n'y a dans chaque chose qu'une seule vérité : quand vous l'avez attrapée, vous avez acquis le sûr & le facile : il n'y a aussi dans chaque chose qu'un bon Goût, sans quoi rien ne peut plaire à un certain degré.

Le Goût a pour objet l'Agréable : la Beauté a des regles ; l'agréable n'en a point. Le Beau sans l'Agréable ne peut plaire, il tient au Goût ; voilà pourquoi il plaît plus que le Beau ; il est arbitraire & variable comme lui. Le Goût est ce je ne sai quoi qu'on sent & qu'on ne peut dire, qui vous attire, & qui vous unit si intimement. Le Goût a un empire bien étendu, puisqu'il s'étend sur tout.

Jusqu'à présent on a défini le bon Goût, *un usage établi par les personnes du grand monde, poli, & spirituel*. Je crois qu'il dépend de deux choses : d'un sentiment très-délicat dans le cœur, & d'une grande justesse dans l'Esprit.

REFE-



REFLEXIONS

SUR LES

RICHESSES.

*Les Richesses dans les mains du sage,
font son bonheur & celui des au-
tres, & le couronnent de gloire.*

*Les Richesses dans les mains de l'insen-
sé, font sa honte & sa perte, par le
mauvais usage qu'il en fait faire(*).*



Depuis que l'homme est tombé
de cet état de grandeur &
de bonheur où l'avoit élevé
le premier Etre, il a perdu
par sa chute toute l'autorité qu'il avoit
sur

(*) Ceci est une paraphrase des paroles de SA-
LOMON dans ses *Proverbes* Ch. XIV. v. 24. &
XVII. v. 16.

sur lui-même , & sur tout ce qui l'environne. Déchu de tous ses avantages , toutes les créatures l'éblouissent , le tentent & le séduisent ; plus dangereuses par leur séduction , que par le mal qu'elles peuvent lui faire. Quand il possédoit l'empire de lui-même , & qu'il faisoit régler ses passions & ses sentimens , il jouissoit d'un calme sans interruption : ses sens soumis à sa raison le servoient en esclaves : ses passions présentoient des plaisirs sans le forcer : toutes les créatures s'offroient à lui & ne pensoient qu'à lui plaire. A présent l'homme dégradé de tous ces avantages , il ne lui est resté que le desir d'être heureux ; mais il ne sait où placer son bonheur : il cherche , il s'agite , & se méprend sans cesse. Il croit trouver dans les honneurs , dans les plaisirs & dans les richesses , des appuis & des repos qui lui échapent. Par tout il trouve des plaisirs insuffisans , des vuides renaissans qui ne peuvent se remplir , & un bonheur fugitif qui lui est montré & apperçu , où il n'arrive jamais.

Dans l'ordre des biens qui font le desir des hommes , les Richesses tiennent un grand rang. Elles ont osé
croire

croire qu'elles retabliroient l'homme dans sa premiere dignité : qu'elles feroient un équivalent à tout ce qu'il a perdu ; qu'elle remplaceroient , par leur fafte , la véritable grandeur dont il est déchu , qu'elles substituroient au bien réel de l'ame les biens extérieurs ; qu'elles remplaceroient par les dehors tous les avantages du dedans , dont il s'est privé par son infidélité.

Il est vrai que les Richesses ont usurpé une certaine supériorité , qui n'étoit due qu'aux grandes qualités. Elles inspirent à la plûpart des hommes une certaine hauteur ; mais ce n'est pas une hauteur de dignité ; ce n'est qu'une hauteur d'illusion. Elles occupent une place dans notre esprit & dans notre cœur , qui ne leur est pas due. Elles dégradent l'homme & l'anéantissent. Le Chrétien qui se livre à l'amour des Richesses , doit renoncer à la gloire. On a vu d'illustres scélérats , mais l'on n'a jamais vu d'illustres avars. Le desintéressement nous ouvre la porte à toutes les vertus ; l'amour du Bien prépare l'ame à bien des vices : il occupe dans notre cœur les biens du souverain être ; il nous fait oublier nos pre-

miers | devoirs , & échaper aux loix de notre dépendance. Nous croyons tout trouver dans les riches : elles favorisent nos desseins , elles satisfont à tous nos besoins ; elles calment nos craintes ; les vices sont en sureté & à leur aise avec elles. La licence & l'impunité étant un des grands privilèges de la Richesse ; l'homme puissant s'est fait une citadelle dans son cœur , qui le met en sureté contre les approches de la vérité , & contre les reproches de sa raison & de sa conscience. Les grandes fortunes ne sont pas seulement l'aliment à notre amour propre ; elles sont aussi l'appui à notre foiblesse , & les lits où notre ame se repose : elle est foible & languissante sans elles. Mais souvent ces appuis sont trop forts , puisqu'ils nous font oublier notre soumission & notre dépendance.

Les Richesses sont vaines dans leur usage , insatiables dans leur possession. Vaines , par la fausse idée qu'elles nous donnent de nous-mêmes : idée qui n'est pas fondée sur notre être réel , mais sur notre être imaginaire. Tout ce qui entoure ces favoris de la fortune , sert leurs illusions. Ces vils adulateurs qui
les

les approchent, & qui deshonnent la louange par l'emploi qu'ils en font; ces Poètes illustres, ces Orateurs, ministres de la renommée, s'abaissent quelquefois jusqu'à servir leur amour propre. La Renommée même les favorise; elle ne se charge que des actions d'éclat, & presque jamais des actions vertueuses. Tout contribue à soutenir cette fautive idée qu'ils ont d'eux-mêmes. Ils sentent que toute la nature ne travaille que pour eux: l'on ouvre les entrailles de la terre pour en tirer l'or & les pierreries: les pierreries qui renferment toute la majesté de la nature, ne sont qu'à leur usage. Entrez chez eux, tout est en proportion avec cette idée de grandeur: Maison superbe, Table délicate, Equipage magnifique. Tout ce qui les approche ne sauroit être trop haut, trop élevé. Mais les règles de la proportion cessent, dès qu'ils se tournent vers les autres: ils ne mettent leur gloire, ni leur bonheur à faire celui des autres. Fautive idée de Grandeur! Elle n'est pas dans le faste; elle n'est pas aussi dans notre imagination: ce n'est pas elle qui vous fait grands, mais bien ce que vous êtes dans l'idée des autres; & pour

y être bien placés , il faut leur faire voir des qualités réelles & qui nous soient propres , & savoir leur être utiles. Rien n'est si grand , & ne nous donne une place si illustre dans l'imagination des hommes , que de contribuer par son bien au bonheur public , que de faire passer ses richesses sur tant de malheureux : c'est leur donner un nouvel être que de les retirer de leur état. L'homme riche ne tourne ses regards vers les autres , que pour comparer , que pour jouir de leur abaissement , & presque jamais pour les secourir : son cœur ne sent pas le besoin de faire des heureux.

L'amour des Richesses vient de la pauvreté de l'Âme ; si elle avoit les biens réels que donne la vertu , elle ne courroit pas après elle. Mais empêcheront-ils que la Vérité ne vienne quelquefois tirer le rideau , ne leur montre la fausseté de leur opinion , & ne leur dise :

» vous vous méprenez ; le bonheur n'est
 » pas où vous le placez ; apprenez que
 » ces richesses , en satisfaisant à tous vos
 » desirs , les multiplient , & augmentent
 » vos besoins ; vous étendez les passions
 » par leur usage ? »

Les

Les deux passions qui gouvernent les hommes ; les deux sentimens de l'ame , l'Amour & l'Ambition , que les Richesses favorisent & en même-tems dégradent ; quel parti en tirons-nous ? & savons-nous les employer ? Elles nous ont été données , l'une pour notre bonheur , & l'autre pour notre élévation. Les sentimens du cœur font la félicité de l'homme ; l'amour de la gloire en fait la dignité. Mais la vanité , la gloire des petites ames , est devenue le ressort des esprits médiocres ; & la vraie grandeur est ignorée. Les hommes , qui mettent tant de délicatesse dans l'amour , en mettent peu dans l'ambition ; & ils sont aussi flattés d'une place achetée , que d'une place méritée. Les hommes ne veulent qu'être élevés ; ils ne se soucient pas d'être grands. Ce n'est pas la vraie gloire que l'on cherche , mais les distinctions établies parmi les hommes. Les grandes places sont autant de retranchemens où les passions se fortifient ; & nous vivons dans cette erreur de Vanité , que l'amour propre incorpore dans notre ame.

Nous ne voulons que l'appareil de la gloire , & le bruit pour nous dérober à nous-mêmes. Car tous ces favoris de la

fortune ne sont que des fugitifs, & des déserteurs d'eux-mêmes. L'homme se cache sous le personnage, & se perd de vue. Une vie de spectacle est vuide de bien réel ; mais la vie privée devient l'écueil de ces réputations brillantes & dérobées ; elle les démasque, & fait voir qu'elles ne sont fondées que sur la vanité. Rien de plus aisé, que d'imposer avec des Richesses : elles parent, elles ornent tout. Que de félicité elles nous offrent au dehors, que d'ennemis au dedans, si la sagesse ne vient à notre secours pour en régler l'usage !

Toutes les passions sont insatiables ; la plus difficile à contenter, c'est l'amour du Bien : toujours inquiète & agitée, & toute dans l'avenir. Il faut s'arrêter, & séjourner sur les goûts & sur les plaisirs pour en jouir ; il faut des repos pour le bonheur. Il n'y a point de présent pour une ame agitée : la soif des richesses ne laisse jamais assez de calme pour sentir ce que l'on possède. Le bonheur des gens agités n'est qu'un bonheur de passage, & tout au dehors ; mais souvent, en donnant trop de valeur à ces plaisirs passagers, on les achète communément tous trop cher, & plus qu'ils ne valent. Ils passent leur
vie

vie en desirs , & en espérances : ainsi ils ne vivent pas , mais ils espèrent de vivre. La connoissance de la fausseté des biens presens , le desir & l'espérance de la réalité des biens absens , fait la légèreté & l'inconstance , qui lui tiennent lieu de bonheur , par l'agitation qu'elles donnent : voilà pourquoi l'on a un si grand goût pour la nouveauté. La nouveauté plaît parce qu'elle promet & qu'elle donne une grande étendue à nos espérances.

Les hommes ne font pas un meilleur usage de l'Amour , qui leur a été donné pour leur propre bonheur. Ce Sexe aimable , qui leur est destiné pour adoucir les amertumes de la vie , pour épurer leur joie & leur plaisir , n'est plus le prix du cœur : il n'est que le prix de l'argent. Nous le dégradons nous-mêmes contre notre propre intérêt. Nous plaçons mal notre estime , & nos sentimens : nous ne les donnons qu'aux grâces. Si nous les accordons au mérite , & aux vertus , comme elles veulent avoir notre considération , elles travailleront à les acquérir par des qualités estimables. Nous avons tort de nous plaindre d'elles ; c'est nous qui les formons. De plus , nous ne pouvons nous

en passer : nous tenons à elles par des liens inconnus & nécessaires. Mais nous ne tirons parti ni des mouvemens de l'ame , ni des sentimens du cœur.

Toutes les créatures nous appellent , & nous trompent en nous disant : J E S U I S V O T R E F E L I C I T É'. Dans l'Écriture , l'homme abusé par l'objet qui l'a séduit , parle ainsi (*) : *J'ai dit au rire & à la joie , pourquoi m'avez-vous abusé ?* A qui ces reproches ne s'adressent-ils pas ? Forcée d'en dire autant , Honneurs , Dignités & Richesses , vous n'êtes que des spectacles vuides de réalité. Que de mécompte dans vos promesses ? Illusion de mon imagination , plaisir séducteur , charmes du cœur , qui m'assuriez tant de félicités , qu'êtes-vous devenus ? Encore si vous me rendiez à moi-même tel que j'étois quand vous m'avez pris. Mais quel desordre dans l'esprit , quel vuide dans le cœur ne me laissez-vous pas ! Vous m'avez donc trompé.

Voilà l'état d'un homme que les Richesses & les plaisirs ont séduit. Qu'a-t-il trouvé ? Un fantôme de vanité , qui n'a pu le remplir ; & des plaisirs insuffisans pour son bonheur.

P S Y.

(*) Ecclésiaste II. 2.

P S Y C H É^l

E N G R E C ,

A M E.

LA Fable de Psyché représente l'Ame humaine : elle est dans le corps, comme Psyché dans le Palais de l'Amour : elle y est servie par un Etre qu'elle ne connoit pas, qui exécute ses ordres avec une fidélité & une promptitude admirables.

L'Ame est mise dans le corps pour jouir, & non pas pour connoître. Ses sens, ce sont les portes & les canaux par lesquels elle se répand, se communique & se mêle avec tous les objets sensibles ; ce sont les ministres de ses plaisirs. Tout ce qui l'environne ressemble aux Nymphes destinées à servir l'Epouse de l'Amour, & qui lui préparent des amusemens. La volupté la sert, les spectacles, la symphonie, les saisons - mêmes ont l'intendance de ses
K 5 plaisirs ;

plaisirs ; & toute la nature en a soin. Tout est pour elle ; dès qu'elle ne voudra que jouir ; tout se refuse à elle , dès qu'elle voudra connoître. L'Être des Êtres , qui a pris pour attribut , L'INCOGNU , veut être ignoré ; il ne veut pas qu'on lui dérobe son secret. Les plaisirs , l'amour même ne veulent pas être examinés ; & l'on est forcé à leur passer bien des choses.

Mais l'Ame s'ennuye de son propre bonheur ; & comme Psyché , elle veut avoir des spectateurs : elle appelle ses deux Sœurs , qui la précipitent dans le malheur ; & nous , nous appellons les deux ennemis de notre repos , la curiosité & la vanité. La Curiosité nous inquiète , nous agite , & nous fait acheter bien cher le peu de connoissance qu'elle nous donne. Pour la Vanité , le bonheur n'habite point avec elle : un galant homme a dit , *qu'elle nous fait faire bien plus de choses contre notre goût , que la Raison.* Ainsi nous sommes vains , comme dit MONTAIGNE , *aux dépens de notre aise.*



P O R T R A I T S
DE DIVERSES PERSONNES
PAR MADAME LA MARQUISE
DE L A M B E R T ,

PORTRAIT DE MONSIEUR DE S...

Quoique je n'aime pas à peindre pour les yeux , mais seulement pour l'esprit ; il faut vous dire un mot de sa figure. Il est bien fait : il a la taille fine & aisée , le visage agréable , de la délicatesse , de la bienséance dans l'esprit ; du goût & du sentiment. Il y a une galanterie répandue dans ses manières & dans ce qu'il écrit , qui fait sentir que les graces & les amours ont pris soin du commencement de sa vie : ce fut sous de tels maîtres qu'il apprit à sentir , à toucher & à plaire.

L'usage qu'il a fait de son cœur n'a servi qu'à le perfectionner ; & l'amour , qui gâte assez souvent les hommes , a respecté ses mœurs , & lui a appris à séparer les plaisirs des vices : sa galante-

rie a augmenté sa douceur & sa délicatesse naturelle.

Il n'a pas seulement la politesse des manières ; il a aussi celle de l'Esprit. Avec quelle finesse n'examine-il pas les choses les plus délicates ? que d'agréments ne répand-il pas sur les plus stériles ? Il s'amuse quelquefois à faire de jolis vers. Quoique sa Poësie soit douce & galante , elle est sage : il est le maître de son imagination : il met un accord & une liaison entre les termes & les idées : & son cœur répand sur tout ce qu'il fait , les graces du sentiment.

Il ne s'est pas contenté d'allurer dans ses premières années sa réputation sur la valeur : il en a souvent donné des marques aux dépens de sa soumission à nos loix : c'est la seule infidélité qu'il leur ait jamais faite.

La Paix étant faite , sa famille voulut l'établir. Rendu à la vie privée , il pratiqua toutes les vertus paisibles , & devint ce que les autres veulent paroître , chose plus difficile que de s'élever par les vertus d'éclat , où la gloire soutient : il faut être bien grand pour avoir la force de ne l'être qu'à ses propres yeux.

Dans cette vie retirée il contracta des habitudes de modestie , qui achevèrent de

for-

former son caractère ; & son humeur n'y perdit aucun de ses agrémens. Il l'a aimable & liante : il fait que le meilleur usage qu'on puisse faire de l'Esprit, est de se faire aimer. Il ne laisse point appercevoir d'amour propre : il semble qu'il s'oublie lui-même , & qu'il ne vit que pour les autres. Très-dilicat , sans être difficile , il fait mettre dans le commerce toutes les vertus de la société : libéral par goût ; rangé par gloire , & par justice. Il a un excellent savoir vivre : il n'a pas seulement le savoir vivre des manières ; il a aussi celui du procédé : il fait jouir & se passer des choses.

Il est dans l'âge où les sentimens deviennent plus délicats , parce qu'on échappe à l'empire des sens ; dans cet âge où l'on vit encore pour ce qui plaît , & où l'on se retire pour ce qui incommode , il jouit des plaisirs purs.

Enfin on ne l'estime jamais tant , que lors qu'on le connoit davantage. Il doit souhaiter ce que les autres ont à craindre , qui est l'attention & la délicatesse des bons Juges ; & il n'a rien à redouter , que la malice du silence.



P O R T R A I T

DE Mademoiselle DE.....

A La mort de **LUCRECE** (*) tout l'Olympe se réjouit : les Dieux s'assemblèrent pour punir cet illustre impie , dont les graces avoient séduit les mortels ; tous de concert le condamnèrent aux plus cruels supplices que l'on souffre dans le Tartare. La seule Vénus gardoit le silence : elle avoit été sensible à la priere qu'il lui avoit faite , & aux graces avec lesquelles il lui rappelloit les sentimens & les plaisirs de son amant. Elle leur dit : » Vous vous » méprenez dans vos sentimens ; il faut » choisir une sorte de vengeance , qui , » en le punissant , nous justifie , & le » force à se dédire. Mon avis est de le » ren-

(*) **LUCRECE**, en latin *Titus Lucretius Catus*, Poète latin, du tems de Ciceron, de la secte d'Epicure, dont il a chanté la Doctrine dans ses six Livres de *Reverus Natura*. Jamais homme ne nia plus hardiment, que ce Poète, la Providence divine.

» renvoyer sur la terre pour réparer
» notre gloire. Il faut lui former un
» corps qui lui donne d'autres senti-
» mens. Vous savez que par les loix
» de l'union que vous avez établies ,
» l'ame est dépendante des organes : ren-
» voyez celle-ci dans ces corps foibles ,
» livrés à l'erreur & aux fausses opi-
» nions , qui croient en nous sans sa-
» voir pourquoi : & puisque Lucrece
» nous a donné pour origine l'ignorance
» & la crainte , que cette même pas-
» sion serve à le punir & à nous ven-
» ger. Il faut mettre son ame dans le
» corps d'une femme ; alors vous n'au-
» rez plus à redouter la force de son
» génie : ne craignez plus ses saillies har-
» dies ; ce ne sera plus de ces ames
» faites pour les sistêmes. « Tous les
Dieux applaudirent au dessein de Vé-
nus , & lui laissèrent le soin de leur
vengeance , & celui de former la pri-
son du coupable.

Venus & l'Amour , depuis long-tems,
avoient parmi les mortels une race che-
rie , qu'ils avoient prise sous leur pro-
tection : c'étoit un sang privilégié , &
qui étoit tributaire à l'Amour & à sa
Mere : la beauté & les graces prési-
doient toujours à leur naissance : les
amours

amours & les jeux les accompagnoient dans la suite de leur vie. Ce fut de ce sang chéri des Dieux dont elle forma le corps où elle enferma l'ame de Lucrece ; sa prison fut aimable. Elle lui donna de ces graces fines qui ne sont que pour les délicats , une physionomie spirituelle.

Mais elle a bien négligé les presens de Venus , & loin d'être enchaînée par ses organes , elle a rompu tous ses liens : nul préjugé ne l'affujettit : nulle autorité ne la gêne. Elle fait sentir qu'elle est de ces ames originales , faites pour donner la loi , & non pour la recevoir : elle n'a conservé de son sexe que les agrémens , & en a éloigné toutes les foiblesses. Venus a pourtant conservé un droit sur son cœur ; elle l'a sensible & tendre pour ses amis : tout est sentiment en elle , ou senti , ou inspiré. Elle a du goût pour la délicate volupté , qui est si éloignée de la débauche. Enfin Venus en a fait une personne à part , & seule semblable à elle-même : elle l'a fit naître dans l'opulence & dans la mollesse. Elevée dans les bras d'une mere qui l'aimoit trop pour ne la pas gâter , tous les défauts qui sont à la
suite

suite d'une grande naissance l'attendoient, pour l'accompagner dans le cours de sa vie.

Mais elle sentit bien-tôt, que rien n'est plus mal assortit qu'un grand nom & un petit mérite : elle en a écarté tous les défauts, & n'en a conservé que les sentimens & la gloire ; mais une gloire qui n'incommode point les autres, & qui n'est que pour elle : ne se souvenant jamais de ce qu'elle est, que quand les autres l'oublient, n'étendant point ses droits ; la modestie les contient & les arrête.

Sa situation ayant changé, elle s'est trouvée aux prises avec sa mauvaise fortune : elle a oublié que sa naissance la devoit mettre à couvert de pareils malheurs : son indépendance lui a fait oublier tous les besoins de son état : elle ne s'est plus souvenue que de la part que lui donne l'humanité aux malheurs communs de tous les hommes ; elle n'en a point murmuré : jamais vous n'entendez ces plaintes d'amour propre si ordinaires. Elle a accepté la portion des malheurs qui lui est destinée ; & la force de son ame lui a donné la patience & la paix que les autres n'acquiertent
que

que par une longue habitude. Le passage d'un état heureux à un malheureux , qui se fait sentir , a été adouci par son courage. Sa Philosophie l'a fait passer de l'opulence à la frugalité sans peine.

Comme PÉTRONE , son loisir est voluptueux. Elle se dérobe à ses affaires & à ses amusemens pour être en bonne fortune avec les Muses. Elle lit tout , & veut avoir les choses dans leur source ; car sa raison ne peut être abusée. Elle aime la dispute ; elle n'a jamais tant d'esprit que quand elle a tort : elle la soutient souvent avec raison , & toujours avec véhémence , assez pour réduire les petites poitrines au silence. On pourroit souhaiter que ses expressions respectassent assez ses pensées pour être dignes d'elles ; mais elle veut toujours jouir du plaisir de la négligence.

Enfin l'on trouve dans Madem. la liberté & les agrémens de LUCRECE , la philosophie & la frugalité d'ÉPICURE , les graces dont Venus fait combler les personnes qu'elle favorise ; & je dirai d'elle ce qu'un amant Espagnol disoit de sa maitresse : *Elle plaît par tout , parce que ses traits , son esprit & son cœur , ont chacun leur Venus.*

B O R T R A I T

DE Monsieur de S.

SI la pureté des mœurs est la première & la plus sûre disposition à l'Eloquence, Mr. de S. a un grande avance pour parvenir à la perfection de cet art, qui demande trois choses: de prouver, de toucher, & de plaire. Qui fait mieux persuader que celui qui se fait estimer? La confiance ne va-t-elle pas au devant de l'estime pour introduire la vérité?

A cette estime que Mr. de S. s'est acquise, il fait joindre l'art de s'emparer de notre intelligence; il se saisit aussi de nos sentimens: il fait que l'homme est plus sensible que raisonnable; qu'avec de la sensibilité on réveille des idées dans l'esprit, & qu'on excite des mouvemens dans le cœur.

Mais pour persuader, & pour toucher, il faut plaire; & l'on ne plaît que par les graces. Son Esprit a été formé par elles: il l'a fin & délicat: ses idées
sont

font claires, vives & nettes. Il met dans ce qu'il fait de la variété, & de la nouveauté dans les tours & dans les peintures; des termes propres, attachés à chaque idée; point de paroles qui ne parent ses pensées, & qui n'inspirent des sentimens.

Dans ce qu'il compose, les ornemens font placés & ménagés: il sème des fleurs sur sa route avec une main sage & ménagère: enfin il répand sur tout ce qu'il fait, un agrément qui lui est propre; & l'on peut dire de lui ce qu'on a dit d'un grand Poëte, que *si les graces avoient voulu parler aux hommes, elles auroient emprunté son langage*. On a comparé l'Eloquence à la valeur: mais il est bien plus flatteur d'assujettir les hommes par la persuasion, que de les vaincre par la force.

Les Grecs appelloient les Orateurs, *les Conducteurs des Peuples*, & les Romains ont dit, que *toutes les fois que les grands hommes ont monté à la Tribune, ils ont régné*. Des talens aussi flatteurs ne coutent rien à la modestie de M. de S...: de bonne heure il a scû acquérir cette fleur de réputation, qui répand une bonne odeur sur le reste
de

de sa vie ; il a fait taire l'envie , & l'a fait consentir , pour la première fois , que le mérite ait cours.

Il rend un bon compte au public de son loisir. Il a traduit PLINE , qui est un auteur aussi aimable que lui. Il a fait les Traités de l'Amitié & de la Gloire : par l'un & par l'autre il inspire & fortifie deux sentimens si nécessaires à la société ; l'honneur & la vraie gloire sont le soutien de tous les devoirs ; & l'amitié met dans la vie , tout le charme & toute la douceur qui nous sont nécessaires pour supporter nos malheurs.

M. de S. peint son cœur & ses mœurs dans tout ce qu'il fait. Il aime la vertu ; il la médite & en nourrit son ame : il est difficile que la vertu remplisse nos connoissances , sans se saisir de nos sentimens ; après avoir occupé l'esprit , elle descend au cœur.

M. de S. écrit parfaitement bien. Il ne touche à rien qu'il ne l'orne : les graces vives & legeres sont répandues par tout , même dans les matières les plus féches , & le procès , qui par ses mains change de forme. Personne n'a plus que lui le talent de la parole :
son

son Eloquence est vive & forte : ses levres sont au service de la vérité. Mais il fait plus sentir que penser. Enfin il plaît, il soutient, il console : par lui la vérité se développe, & la bonne cause est protégée : jamais il n'a prêté ses talens à l'injustice ; sa probité est un heureux présage pour la cause qu'il soutient.

Il est fidèle à sa raison : si quelques passions ont pu l'amuser, aucune ne l'a assujetti. Cette heureuse obéissance, jointe à l'innocence de ses mœurs, lui donne la paix de l'ame, la joie & la santé de l'esprit, & une égalité qui a pour fondement le calme de son ame. Il a toutes les vertus du cœur, probité, fidélité à ses amis : la douceur & la modestie forment son caractère.

Enfin, je crois que l'on peut dire de lui ce que l'on a dit d'un Poète infiniment aimable : que *les Graces ayant été long-tems errantes cherchèrent un Temple pour se placer, & qu'ayant trouvé le cœur d'ARISTOPHANE, elles s'y reposèrent, y firent leur habitation, & le comblèrent de toutes leurs faveurs.*

Il est bien flatteur pour mon amour propre, de trouver toutes les vertus & tous les agrémens dans les personnes que j'aime.

POR-

P O R T R A I T

DE MR. DE F.....

JE n'entreprendrai pas de peindre Mr. de F. je connois ma portée & l'étendue de mes lumières. Je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi.

Vous connoissez sa figure : il l'a aimable. Personne n'a donné une si haute idée de son caractère : Esprit profond & lumineux, qui voit où les autres s'arrête : Esprit original, qui s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité ; enfin, de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle.

A tant de qualités solides, il joint les agréables : esprit, manière, si j'ose hazarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste & sûr, une imagination remplie d'idées riantes ; elle pare son esprit & lui donne du tour ; il en a l'agrément sans en avoir l'illusion ; il l'a sage & châ-

châtié , il met les choses à leur juste valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui. C'est un esprit sain , dépouillé d'ambition , plein de modération ; un favori de la raison ; un Philosophe fait des mains de la nature : car il est né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit : jamais il n'est agité de sentimens violens , de fièvres ardentes : ses mœurs sont pures : ses jours sont égaux , & coulent dans l'innocence. Il est plein de probité & de droiture : il est sûr & secret : on jouit avec lui du plaisir de la confiance ; & la confiance est la fille de l'estime. Il a les agrémens du cœur , sans en avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire. Les ames tendres & sensibles sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie : pour lui , il est libre & dégagé ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit , & on échape à son cœur.

Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal , la beauté faisant sur lui une assez grande impression ; mais , il est incapable de sentimens vifs & profonds. Il a un comique dans l'esprit

prit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est par lui ni sérieux, ni respecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure : dès que vous plaisez à ses yeux, il ne vous demande plus rien, & tout autre mérite est perdu.

Il fait faire un bon usage de son loisir & de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets ; mais la plûpart de ce qu'il fait doit être l'objet de nos respects, & non pas de nos connoissances. Il fait des vers en homme d'esprit, & non pas en Poëte : il y a des morceaux de lui au-dessus de ceux des plus grands maîtres. Des grands sujets il passe aux bagatelles avec un badinage noble & léger. Il semble que les graces vives & riantes l'attendent à la porte de son Cabinet, pour le conduire dans le monde & le montrer sous une autre forme.

Sa conversation est amusante & aimable. Il a une maniere de s'énoncer simple & noble ; des termes propres sans être recherchés. Il montre aussi de la sagesse & de la retenue : de sa retenue on en fait aisément du dédain. Il donne l'impression d'un caractère dégoûté

L par

par délicatesse. Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, & sa propre estime lui suffit.

Je suis de ses amies depuis longtems ; je n'ai jamais connu personne d'un commerce si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connoit parfaitement les caractères ; il vous donne le degré d'estime que vous méritez : il ne vous élève pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Vous voyez bien, Madame, qu'un pareil caractère n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner & vous amuser ; mais ne lui en donnez, & ne lui en demandez pas davantage.

Fin des Portraits.

DIALO-

D I A L O G U E

E N T R E

ALEXANDRE ET. DIOGENE

Sur l'Egalité des Biens.

ALEX. **A** Quelle vie vous êtes vous condamné, DIOGENE? Ne valoit-il pas mieux vous mettre à la suite de quelque Prince, pour vous sauver de l'indigence, que de mener une vie misérable, sans maison, sans habits, & souvent sans pain?

DIOG. Croyez-vous qu'on puisse être pauvre avec la Science & la Vertu? Vous voyez les maux de mon état, ALEXANDRE, & vous n'en connoissez pas les biens. Ma pauvreté me met à couvert de l'envie; elle ne m'expose qu'aux insultes des hommes, que je méprise, & dont vous recherchés les applaudissemens, aux dépens de votre sang, de votre repos, & de la vie

L 2 des

des fous qui vous suivent. Par elle je jouis de ma liberté & de mon indépendance. La différence qu'il y a de vous à moi, c'est que tous vos Biens sont sous les yeux, & sont l'objet des desirs des hommes: mais vos Maux sont cachés, & les miens sont apparens. Vous excitez des Passions, qui revoltent & qui blessent l'Amour propre des hommes; votre Grandeur les abaisse & mesure leur petitesse. Pour moi je ne leur inspire que de la Pitié; & la Pitié leur fait sentir leur supériorité, & les conduit à la Tendresse. On croit que tout est presque égal dans le monde; qu'aux fous l'illusion, que la Raison aux Sages fait l'équilibre de leurs Biens & de leurs Maux. Cependant l'illusion aux fous agrandit leurs Maux, & anéantit souvent leurs Biens; leur orgueil les double; quelquefois leur délicatesse prend sur leur sentiment & le diminue; car il ne faut rien pour gâter un Plaisir; & le Bonheur est dans le Sentiment, & non pas dans les choses. La Raison aux Sages affoiblit leurs maux & double leurs Biens, ou les réduit les uns & les autres à leur juste valeur. Quand
vous

vous voudrez, nous compterons vos Biens & vos maux avec les miens; & vous verrez que tout est égal, ou que l'avantage est de mon côté.

ALEX. Vous comptez donc pour rien les premières Places; la Gloire des Conquérans, & la Fortune qu'ils mènent à leur suite? N'est-ce pas un bien réel, & l'objet de tous les desirs des hommes?

DIOG. Des biens réels! Je n'en conviens pas. Il est vrai qu'ils sont l'objet des desirs de presque tous les hommes; mais examinons vos Biens. Il y a des Princes de Naissance; il y a des Princes de Fortune; il n'y a gueres de princes de mérite; c'est-à-dire, à qui le mérite donne la première place. Heureusement pour notre amour propre nous aurions trop à souffrir, s'il falloit convenir que c'est le mérite qui vous a mis au-dessus de nous: nous nous consolons, quand nous pensons que vous ne devez qu'au hasard, ou aux caprices de l'aveugle Fortune, cette extrême différence qu'il y a de vous à nous.

ALEX. Si on ne doit pas me savoir gré de ma Naissance, aux moins doit-on compter pour quelque chose mes Con-

quêtes , & la Gloire que je me suis acquise.

DIOG. Encore moins. Je vous pardonnerois d'être né Prince , si vous ne pensiez qu'à faire le Bonheur des hommes ; mais je ne puis vous savoir gré de faire la désolation universelle. Vous avez uni toute votre Raison à votre épée , qui est toute votre loi. Vous appelez l'ambition Grandeur ; car il ne vous coûte rien de donner de beaux noms à vos égaremens. Je ne m'en étonne pas ; les hommes s'accordent à annoblir les foibleesses qui leur sont communes. Mais je vous dis moi , que ce que vous appelez *Grandeur* , n'est qu'une violente fermentation de votre sang , qui vous allume l'imagination. Quoi ! parce que votre sang a acquis un certain degré de chaleur & de vitesse , il faut que toute l'*Asie* périsse ? Hé ! quelle part avez-vous à ces grandes Conquêtes , dont vous vous glorifiez tant ? Si vous rendiez à vos Soldats & à vos Généraux la part qu'ils y ont , qu'il vous en resteroit peu ! Vous n'êtes qu'un Héros de Fortune , vous n'êtes pas un Héros de Mérite ; & vous avez été si peu sage , que quand la Fortune a tout fait

fait pour vous , vous n'avez pas eu la prudence de vous borner , toujours en extravagant , présumant tout de vous-même. Il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour être un grand homme ; il en faut avoir l'œconomie. Mais qu'avez-vous gagné à franchir toutes les bornes du vraisemblable ; qu'à vous faire rayer de l'Histoire , & vous faire renvoyer aux Romains ? Il falloit mesurer vos actions , & les mettre au niveau & à la portée de la créance des hommes.

ALEX. Quoi ! la Gloire , & la Gloire supérieure , n'est donc pas un Bien ?

DIOG. Ce qui s'appelle *Gloire* est très-arbitraire. Il faut convenir de ce qui a droit de porter ce nom-là.

ALEX. J'appelle *Gloire* , ce qui est reçu pour tel parmi les hommes.

DIOG. L'erreur , pour être universelle , n'en est pas moins erreur. Rien de plus contagieux qu'une imagination comme la vôtre. Elle a tellement ébranlé celle des hommes , que son action agit encore sur la nôtre ; & nous vous devons la folie de tous les Héros.'

ALEX. Cela marque la Grandeur de ma Gloire , & les dispositions qu'ont

les hommes, à en recevoir l'impression & les desirs.

DIOG. Non, ce n'est point l'ouvrage de la Nature, c'est le vôtre. Vous avez tellement ébranlé les esprits, qu'ils se sont faits des routes nouvelles dans le cerveau; & l'habitude de penser comme vous les a tenues toujours ouvertes.

ALEX. Dites-moi donc ce qui mérite selon vous le nom de bien; puisque la Royauté qui nous est donnée par la Naissance, la Gloire acquise, & la Fortune, n'en sont pas?

DIOG. Je ne vous dis point que ce ne soient pas des Biens; mais je vous dis que ce ne sont pas les premiers Biens; qu'ils ne sont pas si grands qu'on les croit, & qu'ils ont souvent de grands maux à leur suite. La Fortune ne traite même avec ses Amis qu'à des conditions dures; elle leur fait acheter bien cher ses présens. La Pauvreté aussi n'est pas un si grand mal que vous pensez. Les privations ne sont pas sensibles quand les desirs sont éteints: & je jouis de beaucoup de biens qui vous sont inconnus. Les premiers Biens, selon moi, sont les Vertus: & toutes les distinctions établies parmi les hommes n'en ont été, ou n'en doi-

doivent être que la récompense. Je mets après elles l'Indépendance, la Tranquillité, la Joie de l'esprit, & le Repos de la bonne conscience: Biens dont on jouit ordinairement, quand on possède les premiers. Vous-même avez si bien senti que toute la Grandeur de l'homme est au dedans, que vous disiez de P A R M E N I O N: » Il est simple & négligé au dehors; mais il est tout pourpre au dedans, par les Vertus de son Ame. » Ce qui devoit faire votre Félicité, c'est de rendre les hommes heureux, plutôt que de les assujettir & de les rendre misérables. Tous ceux qui ont occupé les premières places, ont avoué dans des momens de sincérité, que la première étoit la pire de toutes. Il n'y a point de Félicité humaine qui puisse soutenir l'homme, sans le secours de la Philosophie; & vous-même, pressé du poids de votre orgueil, ne vous écriates-vous pas? O A T H E N I E N S, qu'il m'en coûte pour être loué de vous! Mais vous n'avez voulu être qu'un Héros, & non pas un grand homme. Le Héros n'a que la bravoure d'un Pirate, qui par la circonstance se rend un Conquérant: & cette Vertu en soi si noble,

celle d'être Vertu par l'usage que vous en faites. Le grand homme réunit toutes les Vertus, & les a pures. Jamais vous n'avez pensé, que la première & la plus noble conquête étoit celle des cœurs; toujours hors de vous-même, rassasié de Gloire & de Fortune, ennuié de votre propre Félicité, cette Gloire qui vous paroît charmante quand vous courez après, ne vous paroît plus rien quand vous l'avez acquise. Si les hommes n'avoient été dans l'erreur, si l'opinion ne vous avoit servi, on vous auroit regardé comme un furieux. Vous ne vous êtes soutenu que d'illusions, que vous vous êtes faites à vous-même, ou que vous avez trouvées dans les autres: & la prévention a fermé toutes les avenues à la Vérité. Vous avez étendu l'idée que vous aviez de vous-même, & vous avez tout sacrifié à cette Idole.

ALEX. Il faut prendre des Juges entre nous, pour savoir qui est le fou de nous deux. Pour moi je pense comme tous les hommes, je ne fais qu'étendre l'erreur commune, si c'en est une, que de s'illustrer par de grandes Conquêtes.

DIOG. Je fais bien que vous aurez
pour

pour vous la multitude. Le nombre des Sages est très-petit; & tout Prince que vous êtes, vous êtes un homme du peuple par votre maniere de penser. Toujours dans la dépendance de l'opinion des hommes, vous mettez votre bonheur dans les jugemens d'autrui. Vous n'êtes heureux qu'autant qu'il leur plait. Vous n'avez jamais su vous respecter, ni vous suffire. Vous ne vous croyez pas digne de votre propre estime; mais les suffrages publics, quoique illusoi-res, vous dédommagent. Cette grande Renommée est un soutien à votre foiblesse. Votre Amour propre & les Respects des hommes, vous tiennent des voiles devant les yeux. Mais il y a des momens où la Vérité les tire, & vous montre à découvert. Vous ne pouvez alors soutenir cette vuë de vous-même; & c'est pour vous fuir, que vous vous êtes embarqué dans vos Conquêtes. L'inconstance par l'agitation qu'elle donne, est le supplément du Bonheur. Ce n'est pas des choses dont vous jouissez, c'est de leur recherche. La Modération & le Repos ont quelque chose de grand qui marque l'indépendance. Pour moi j'ai eu assez de fonds & de fermeté pour me

passer de tout l'attirail de la Gloire. J'ai su consentir à demeurer inconnu. Vous n'avez pas eu assez de mérite pour jouer ce rôle; ni assez de fonds d'esprit pour remplir les vuides du tems.

ALEX. Votre Orgueil me revolte. Avez-vous oublié que toutes mes grandes actions ont été louées par les Orateurs, célébrées par les Poètes, publiées dans les Histoires, & admirées de tous les hommes?

DIOG. Ce n'est point Orgueil, c'est connoissance. On a loué en vous, non ce qu'on y voyoit, mais ce qu'on y souhaitoit. Jamais vous n'avez tiré votre Considération de vos Vertus ni de vos Mœurs, mais de votre Dignité. Permettez-moi de vous faire une question. Croiez-vous que ce soit votre mérite qui vous attache les hommes? Ce sont leurs besoins. S'ils étoient sans passions, les Cours seroient désertes. Qu'est ce que des Courtisans? Dès glorieux qui font des bassesses, ou des mercenaires qui se font payer. Voilà vos Spectateurs; & Spectateurs si nécessaires, que si vous étiez sans témoins, vous seriez sans Bonheur. Vos grandeurs ne plaisent pas comme telles, mais comme

me utiles pour nous. Si quelqu'un s'attache à moi, c'est par sentiment, ou pour mon mérite. Ces liens-là ne sont pas faits pour vous. Qui goûte mieux que nous la pureté de l'Amitié? Pour qui les marques sont-elles moins équivoques? Les gens heureux ne savent point s'ils sont aimés, ainsi ces premiers Biens, qui sont ceux des Sentimens, vous sont interdits. La plus douce des erreurs, l'illusion la plus flatteuse, ce Plaisir qui a sa source dans le Cœur, qui flatte si agréablement notre amour-propre, vous ne le pouvez goûter: votre Âme n'est jamais préparée par l'attente: on ne vous fait point passer par l'Espérance vos desirs. ne sont point irrités par les difficultés; ainsi vous faites l'Amour sans en jouir.

ALEX. Qui a fait un meilleur usage de ses sentimens que moi, quand je respectai la Femme de DARIUS; & que je sacrifiai mes mouvemens à la Modération & à la Justice?

DIOG. C'est un acte de Vertu; mais cela ne prouve pas que les sentimens aient un prix égal pour vous & pour nous. C'est pourtant le sentiment qui est l'arbitre des biens & des Maux. Les biens les plus réels ne sont
Biens,

Biens , que par l'impression qu'ils font sur notre Ame. Un ieul mouvement de Cœur, une seule réflexion de l'Esprit , a plus de crédit sur la mienne , pour me rendre heureux , que toute votre Fortune n'en a sur la vôtre.

ALEX. A force de raisonner vous anéantissez tout. Vertus , grandes qualités , tout dispaeroit devant vous ; & vous changez la nature des choses.

DIOG. Cela est vrai : ma Philosophie a changé pour moi tous les objets. Ce que vous appelez *Renommée* , & à quoi vous sacrifiez tout , je l'appelle un son vain , tributaire du caprice de la Fortune ; & je ne puis comprendre , qu'on fasse tant de cas de l'opinion générale de ceux qu'on méprise particulièrement. Apprenez que le chemin de l'Immortalité est celui de la Vertu. Qu'est-ce que votre Puissance ? La liberté de faire dès choses qu'il est bon souvent de ne pouvoir faire : vos Richesses ne sont que des besoins multipliés & renaissans : vos Desirs , un avilissement de la Grandeur & de la Dignité de l'homme ; mais le plus grand de vos plaisirs , est de jouir de ceux dont les autres ne jouissent pas ; c'est un plaisir de malignité qui a sa source

source dans l'Orgueil. Quand je fais diminuer tous les avantages, que la plupart des hommes croient que vous avez au-dessus de nous; que j'ai le secret d'agrandir mes Biens, & de diminuer mes Maux; tout devient égal entre nous. Peut-être vous le suis-je aussi en mérite; & vous l'avez si bien senti, que vous dîtes un jour: *Si je n'étois pas ALEXANDRE, je voudrois être DIOGENE.* Quand votre amour-propre consent à me donner la seconde place, je pourrois bien mériter la première.

D I S C O U R S

Sur le sentiment d'une Dame, qui croyoit que l'Amour convenoit aux Femmes, lors même qu'elles n'étoient plus jeunes.

JE n'attaquerai point les opinions d'ISMENE; elle les a très-délicatement & trop solidement établies pour les combattre: j'aime à penser comme elle; & j'étois presque vaincuë avant qu'elle eût parlé. Je soutiendrois donc très-mal une cause, que j'ai quelque intérêt à perdre: son Eloquence ne porteroit

teroit point sur moi qui suis à demi renduë ; ainsi je veux lui donner un Ennemi plus digne d'elle : je vais la mettre aux mains avec le public : lui donner à combattre un préjugé, une opinion reçue dans tous les tems : c'est encore une victoire digne d'elle, que de la détruire. Je prends le monde comme il est, & non point comme il devroit être ; qu'elle le fasse penser plus sainement, c'est son affaire ; car je crois que mon Amie, aussi bien que la Maitresse D'ANACREON, les levres de la persuasion.

ISMENE a parfaitement bien établi ma proposition ; elle ne l'a point affoiblie : mais elle veut bien que je la rende, & qu'elle passe par moi. *L'usage a établi que l'Amour, qui est défendu aux Femmes dans tous les tems, l'est infiniment davantage dans un age un peu avancé.* L'usage est plus fort que moi ; je n'entreprends point de le combattre ; & nous avons contre nous le consentement de tous les Siècles.

Sous quelle forme les Poètes peignent-ils l'Amour des Femmes qui ont passé les premières années ? Il ne faut point se flâter ; la jeunesse est le tems des Amours :
des

dès que vous voulez passer ce tems prescrit, les peines doublent, & les plaisirs diminuent. La regle est, qu'il faut cesser d'aimer dès qu'on cesse de plaire.

Vous me demandez, quels termes, quel âge a-t-on marqué? C'est aux hommes à en décider; ils sont bons juges de ce qui plait; il faut les en croire; ils sentent l'effet que nous faisons sur eux; mais ils nous ont imposé la loi d'être belles & ne nous ont donné que cela à faire. Ils nous ont destinées à être un spectacle agréable à leurs yeux, & dès que nous ne montrons rien qui plait, nous n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions.

La Jeunesse a de grands avantages; le public lui pardonne tout; il lui prête des excuses; & ces mêmes excuses que lui fournit le public, elle se les donne à elle-même & en est moins coupable à ses yeux. Quand vous avez passé la première jeunesse, comment se permettre des foiblesses dans un tems consacré à la Raison, & où elle doit reprendre tous ses droits? Si vous vous dérobez à vos devoirs, vous n'échapperez pas aux remords. Nous avons des Juges indispensables devant lesquels il faut passer,

la

la Conscience & le Monde. La Conscience en avançant devient plus instruite & plus sévère : elle augmente en connoissance & en délicatesse. (J'entens par le terme de conscience, ce *Sentiment intérieur d'un Honneur délicat qui ne se pardonne rien pour le Monde.*) Or quand une Femme a perdu sa Beauté, elle n'a plus de quoi corrompre ses Juges ; ils reprennent leur sévérité naturelle : le Monde ne vous pardonne plus rien : on a perdu pour vous ces dispositions favorables qu'on a pour les jeunes personnes : il n'est plus permis d'avoir tort ; & nous avons perdu le droit de faillir.

IS M E N E me dira, pourquoi appeller le Monde dans un Mistère où il ne doit point entrer ? dérobez-vous à lui ; & elle conviendra , que toute la Galanterie extérieure doit être interdite dans ce tems-là. St E V R E M O N T est de son avis. Il dit, que les avantages de l'esprit se soutiennent mal dans la foule , contre les Graces du corps ; qu'il faut s'en tirer ; & qu'il ne faut pas mettre les Amours en vuë. Mais le peut-on ? N'est-on pas toujours deviné ou soupçonné ? J'ai donc besoin du public ,
puis-

puisqu'il est mon Juge, & que je passe en spectacle devant lui? ISMENE fera plaisir à bien du monde de composer avec ce Public, & de le rendre plus traitable.

J'ai avancé que, dans le tems où il est moins permis d'aimer, les Peines doublent & les Plaisirs diminuent. Le Plaisir de l'Amour est soutenu de deux sentimens; de ceux de la personne aimée, & des nôtres. Je crois que les Femmes aiment aussi fortement, dans le tems où il leur est le plus défendu; mais elles courent risque d'aimer seules, qui est un état triste: elles ne peuvent jouir de la Confiance d'être aimées, & c'est pourtant de cette sûreté, dont se tire le grand charme de l'Amour. Les Infidélités, les Sacrifices dont vous devenez le sujet, enfin tous les Maux de l'Amour vous attendent, dès que vous ne savez pas vous arrêter, & que vous voulez jouir de ce sentiment-là, dans un tems où il ne vous est plus permis. Le Cœur, la Gloire, tout pâtit. La Gloire qui n'étoit point faite pour être associée à l'Amour, en fait le plus grand charme, quand elle est contente, & la plus grande douleur, quand elle se plaint.

ISMENE a fort bien établi les avantages qu'il y a d'aimer, dans un âge où l'on échappe à la Jeunesse. Il est sûr que l'Esprit est plus formé & plus orné, pour ceux à qui l'Esprit fait impression. Pour le mérite des Sentimens, il ne se trouve guères chez les jeunes personnes; & ils sont bien plus délicats & plus touchans, dans l'âge dont nous parlons. Si vous avez exercé vos sentimens, le cœur en est plus instruit: si vous les avez retenus, ils en sont plus forts & plus vifs. OVIDE, qui est une autorité en Amour, dit que nous cessons d'aimer, dans le tems que nous l'avons appris; & S. EVREMONT ne le défend dans aucun tems. » Dans la jeunesse, dit-il, nous vivons pour aimer; » dans un âge plus avancé, nous aimons » pour vivre. « Mais les hommes, qui ont toujours fait leur partage entre nous avec inégalité & injustice, ont étendu leurs droits & resserré les nôtres; puisque dans tous les tems, ils se permettent les sentimens & nous les défendent.

Il est donc certain, que pour toutes ces délicatesses qui font le charme de l'Amour, il ne faut pas les chercher
avec

avec les jeunes personnes. Elles sont remplies d'elles-mêmes, occupées de leur beauté & de leur parure, & livrées à la bagatelle. Le mérite de l'Esprit ne s'augmente, & ne se perfectionne que par la réflexion, & les jeunes personnes en sont incapables. Comme elles ignorent tout, & que tous les objets ont pour elles le charme de la nouveauté, elles courent à tout : c'est autant de pris sur le goût principal : car un sentiment ne sauroit être vif & fort, qu'il ne soit unique : dès qu'il se partage, il s'affoiblit.

Quand une Femme a passé la première jeunesse, qu'elle a parcouru les objets, qu'elle a usé ce goût pour des choses frivoles, & que, par la solidité de son caractère, elle est renvoyée à elle-même, si elle permet à son cœur un sentiment, elle en fera bien plus occupée ; & elle vivra pour un seul objet. De telles personnes, l'Amour les perfectionne ; l'envie de plaire & d'être estimées de ce qu'elles aiment, fait qu'elles se respectent ; car l'Amour est un Censeur sévère & délicat, qui ne pardonne rien.

Toutes ces délicatesses échappent à une
jeune

jeune personne. Sûre de plaire par ses charmes , pleine de confiance en sa beauté , elle n'emprunte rien sur le mérite du cœur ni de l'esprit ; & souvent le mot de Vertu lui est inconnu. Dans l'âge où l'on sent qu'on perd du côté des agrémens , comme on veut plaire , on songe à remplacer , par les qualités solides , ce qui échappe de graces : ce qu'on perd du côté de la sensibilité de ce qu'on aime , on veut le regagner sur l'estime , en acquerant des qualités qui en soient l'objet , mais qui ne feroient être la source des illusions de l'Amour.

Il y a très-peu d'hommes capables d'être touchés du vrai mérite des Femmes ; on ne leur en demande pas même ; on les tient quittes pour les agrémens : les sentimens sont un tribut qu'on paye à la beauté , & l'estime à la Vertu. J'entends par le mot de *Beauté* tout ce qui plaît aux Sens. Les qualités de l'Ame n'échauffent gueres l'imagination , & elles ne sont point l'objet de l'enivrement des passions. Ainsi , ce que vous pouvez faire de mieux quand vous avez passé la première jeunesse , c'est que si la figure se soutient encore

re, & qu'elle puisse faire quelque impression, de profiter de ces mouvemens pour porter tout à l'estime; de ramener tout à elle; afin que si l'on s'est attaché à vous par les agrémens, vous fassiez que l'on y reste par le mérite de l'esprit & du cœur: mais ne vous fiez gueres à ces legeres impressions des sens; ou ne vous en servez, que pour introduire des sentimens plus solides & plus durables. L'Amour ne se doit pas traiter dans un certain âge comme dans la jeunesse: il doit se montrer sous une autre forme à ce qu'il aime. Mais ce n'est pas des préceptes pour l'Amour que je veux donner; c'est des peintures de ses malheurs pour les fuir.

ISMENE a raporté, pour appuyer son sentiment, l'exemple d'une personne qui a conservé tous ses agrémens, quoiqu'elle ait passé la premiere jeunesse: elle me servira aussi de preuve, pour faire voir combien une Femme est aimable par les qualités solides, quand elle a sçu les cultiver.

ISMENE n'a prétendu parler que du mérite de la beauté: pour moi qui la vois de plus près, je suis bien plus touchée de ses autres qualités. Elle a une
figure

figure unique ; c'est un assemblage de tous les agrémens , un mérite allorti : son corps étoit fait pour loger le plus aimable Esprit du monde ; & son Esprit étoit destiné pour animer la figure la plus parfaite : cela fait la plus jolie alliance du monde. Mais elle ne s'en est pas tenue au léger mérite des agrémens ; elle a su en acquérir un plus durable. St. EVREMONT dit : » Qu'il y a des » Femmes qui ont fait infidélité à leur » Sexe , en prenant le mérite des hommes : » elle est de ce nombre. Elle est née une des plus belles femmes de la Cour, du consentement du Public ; toujours sûre de plaire, il ne lui en coûte que de se montrer ; née pour le monde délicat , & sûre d'un tribut de sentimens & de louanges dès qu'elle se fait voir. J'entends de ces louanges naturelles qui se marquent par la surprise , que ses agrémens enlèvent sans peine ; se faisant toujours désirer quand on ne la voit point , laissant des regrets quand on la perd.

Je n'ai jamais connu une personne plus généralement approuvée : je crois qu'on lui auroit volontiers fait un procès , pour la forcer à se montrer , comme
me

me la Ville de *Toulouse* en fit un à la belle PAULO. Comme toutes les fois qu'on la voyoit en public, on se pressoit pour la voir & qu'il en arrivoit des accidens, il fut ordonné par Arrêt du Parlement, qu'elle se montreroit deux fois la semaine; & elle satisfit à cette obligation.

Le Public croit avoir droit de jouir, comme spectateur, des beaux objets; & il auroit volontiers demandé la même chose à mon amie; mais c'est une dette qu'elle auroit fort mal payée. Personne n'étoit plus propre qu'elle à parer la Cour: elle y étoit née; elle y tenoit un haut rang; sa Famille y occupoit les premières places; le Roi étoit plus jeune; la Cour étoit galante: que d'appas pour une jeune personne! Mais quoique faite pour la Société, pouvant plus y mettre, & plus en retirer qu'une autre, elle s'est dérobée au Monde. La solidité de son caractère lui a fait sentir le vuide de ces vains applaudissemens; elle s'est appliquée à cultiver quelque chose de mieux; elle a beaucoup lu, & su en profiter. Sa mémoire s'est meublée de choses précieuses; son esprit est devenu plus fort & plus étendu; ses sentimens ont augmen-

té en délicatesse : elle s'est donnée un caractère de dignité qui la fait respecter : elle s'est fait un stile & une manière de parler qui n'est que pour elle ; il est simple , noble & léger : elle a des termes convenables & choisis , sans être recherchés : elle ne parle de rien qu'elle ne l'orne , ; & l'art ne s'y fait point sentir : elle a une facilité d'expression , mais qui vient de la clarté & de la netteté de ses idées. Si sûre de ne rien produire qui ne plaise , elle ne fait point sentir de confiance en elle ; elle montre de la timidité ; il semble qu'elle ignore son prix , & qu'elle ait besoin d'être rassurée. Elle voit peu de monde ; elle est uniquement appliquée à ses devoirs , & très-unie avec Madame sa Sœur , qui est à peu près du même caractère : je n'ai que cela à dire pour la faire connoître , & pour la louer. Elle n'est point répandue ; jamais on ne la voit ni aux spectacles , ni aux promenades publiques ; elle ne se permet pas la dissipation des Femmes de ce pays-ci , qui ne sauroit s'accorder avec l'exacte pudeur. Je ne fais pas si la rareté en augmente le prix ; mais je n'ai jamais connu un si aimable caractère.

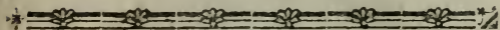
Ce seul exemple suffiroit , pour appuyer

puyer l'opinion d'*Ismène*, & pour faire connoître que les Femmes sont plus aimables à l'âge qu'elle soutient ; mais aussi il faut convenir que cet exemple est unique ; & ne fait rien pour nous. Où sont les Femmes qui aient su mettre à profit leurs années ? Qui , en perdant du côté des agrémens , aient su se dédommager par le mérite de l'Esprit ? Nous ne fournissons point de ces supplémens-là. Si cela étoit , peut-être qu'on nous pardonneroit de n'être plus jeunes ; mais la plûpart des Femmes perdent tout en perdant leur beauté. Cependant rien n'est plus triste , que la suite de la vie des Femmes qui n'ont su qu'être belles ; elles tombent dans un vuide à faire pitié , quand la beauté leur échappe. Comme c'est le propre de l'illusion de nous abuser , & qu'elle se met toujours entre nous & la vérité pour nous la dérober , dès que l'enivrement des hommes a cessé , on voit les choses à découvert ; & l'on ne se trouve plus rien. L'objet de la passion des hommes c'est la Beauté ; quand on la perd , tout échappe. Mais quand les Femmes seroient capables de se donner un mérite solide , il est à craindre , que peu d'hommes seroient capables d'en être touchés.

ISMENE a donné une infinité d'exemples qu'elle a pris dans l'Antiquité, pour prouver qu'il y a des engagements heureux & durables, dans l'âge qu'elle soutient. Pour moi je n'emprunte rien du passé, je m'en tiens au présent ; & je renvoye à toutes les Femmes sensibles, & qui ont poussé ce goût-là plus loin qu'elles ne devoient : il n'y en a pas une qui n'ait la sincérité de vous dire, que c'est le plus grand malheur du monde. Il ne seroit pas nécessaire d'être menacée par les loix de l'usage pour nous retenir dans notre devoir ; le seul avilissement où tombent celles qui se sont oubliées, suffiroit pour arrêter le penchant du monde le plus rapide. Nous ne pouvons faire pour le bonheur aucun usage des liaisons avec les hommes : l'usage les a si bien servis, que tout est pour eux, & contre nous. Quelque indignité qu'ils mettent dans leur conduite, nous ne pouvons nous en plaindre ; notre témoignage ne porte point contre eux, & c'est par une suite de l'injustice de leurs loix, que nous ne pouvons faire avec eux aucun traité où l'égalité soit observée. Ils ont étouffé notre droit sous la force. Je m'en tiens donc à dire, que les Femmes doi-

vent

vent s'interdire l'Amour dans tous les tems ; mais infiniment davantage , quand elles ont passé la premiere Jeunesse.



D I S C O U R S

S U R

La Délicatesse d'Esprit & de Sentiment.

IL est de l'ordre de la Nature, & peut-être de la Justice de son œconomie, qu'elle charge ses bienfaits de conditions proportionnées à leur valeur. Honneurs, Richesses, Sentimens, Repos même, tout est à prix ; & nous reconnoissons toujours, qu'elle nous a vendu bien cher, ce que nous avons crû obtenir de sa pure libéralité.

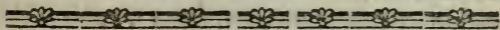
Celle de ses faveurs qui paroît la plus douce, c'est la *Délicatesse*. Elle decouvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs qui échapent au vulgaire : c'est un microscope qui grossit pour certain tems ce qui est imperceptible aux autres : elle fait l'assaisonnement de tous les plaisirs ; se pourroit-il, que nous procurant tant d'avantages, elle ne fût pas souhaitable ?

Il est pourtant aisé de remarquer, combien la délicatesse d'Esprit cause de dégouts. Rarement content des autres, jamais content de soi-même, avec ce faux trésor on passe sa vie dans une idée de perfection, qu'on ne trouve pas chez autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même; outre que qui n'est pas content des autres, ne les rend gueres contents de soi. Quelle source de brouillerie avec l'Amour propre! Que de sécheresse dans la Société, qui demande toujours des applaudissemens! Qu'il en coûte à la sincérité pour se rendre supportable, & que la politesse en souffre!

Mais ces malheurs ne sont rien, si on les compare avec ceux que cause la Délicatesse des Sentimens. Quelle source de querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas également touchés! Quel crime ne fait-elle pas d'un manque d'attention ou de sincérité! Quelle peine d'accuser la personne qu'on aime, & dont on voudroit payer l'innocence de sa propre vie! On ne veut pas se fier à elle-même du soin de sa justification; on cherche en secret à l'excuser: quelle douleur quand on n'y peut pas réussir! Quelle contrainte! Quelle violence, pour lui cacher tous ces mouvemens!

Est.

Est-on forcé de découvrir un mal si pressant : Qu'il paroît dans un point de vue différent ! c'est foiblesse ; c'est bizarrerie : les torts se multiplient d'une part , & les malheurs de l'autre. On a beau en appeler au tribunal de l'Amour ; la seule justice qu'on y trouve , c'est celle qui établit de plus rudes peines , pour qui a goûté de plus doux plaisirs.



D I S C O U R S

Sur la différence qu'il y a de la Réputation à la considération.

LA CONSIDÉRATION vient de l'effet que nos qualités personnelles font sur les autres. Si ce sont des qualités grandes & élevées , elles excitent l'admiration : si ce sont des qualités aimables & liantes , elles font naître le sentiment de l'amitié. L'on jouit mieux de la Considération que de la Réputation : l'une est plus près de nous , & l'autre s'en éloigne : quoique plus grande , celle-ci se fait moins sentir , & se convertit rarement dans une

possession réelle. Nous obtenons la considération de ceux qui nous approchent, & la Réputation de ceux qui ne nous connoissent pas. Le mérite nous assure l'estime des honnêtes gens, & notre étoile celle du Public. La Considération est le revenu du mérite de toute une vie, & la Réputation est souvent donnée à une action faite au hazard : elle est plus dépendante de la Fortune. Savoir profiter de l'occasion qu'elle nous présente, une action brillante, une victoire, tout cela est à la merci de la Renommée : elle se charge des actions éclatantes, mais en les étendant & les célébrant, elle les éloigne de nous. La considération qui tient aux qualités personnelles est moins étendue ; mais comme elle porte sur ce qui nous entoure, la jouissance en est plus sentie & plus répétée : elle tient plus au mœurs que la Réputation, qui souvent n'est due qu'à des vices d'usage, bien placés, & bien préparés ; ou quelquefois à des crimes heureux, & illustres. La Considération rend moins, parce qu'elle tient à des qualités moins brillantes ; mais aussi la Réputation s'use, & a besoin d'être renouvelée. Les actions d'éclat inspi-

rent

rent plus d'envie que d'admiration : les hommes se révoltent contre ce qui les abbaïsse : aussi l'admiration est un état violent pour la plûpart des hommes ; & elle ne demande qu'à fuir. Ce qui donne plus de Considération, c'est l'Amour de nos citoyens ; mais elle ne s'acquiert ainsi que par les qualités du cœur. Parce qu'elle tourne alors au profit des hommes , ils nous accordent du mérite ; non pas comme mérite , mais comme une chose qui leur est utile : sans ce biais il en faudroit beaucoup , pour se faire pardonner sa supériorité.

La POLITESSE est une qualité aimable , qui contribue le plus à nous donner de la Considération : c'est un ménagement de l'amour propre des autres ; qui contribue le plus à établir la paix entre les hommes : elle bannit de la Société ce Moi si blessant pour les autres ; une personne polie ne trouve jamais le tems de parler d'elle ; elle s'oublie , & ne pense qu'à faire valoir le prochain.

La MODESTIE met le mérite , & la Considération que le monde nous donne en sûreté : elle fait taire l'envie ; & l'on ne se repent point des suffrages

que l'on a donnés , quand on voit qu'ils ne tourneront point contre nous. Ce qui nuit le plus à la Considération , c'est de vouloir l'avoir trop en détail ; parce qu'à tout moment vous la faites sentir à ce qui vous entoure

Il y a de plus une conduite à garder pour conserver la Considération. **GRATIEN** dit , faites vous connoître & non comprendre : ne conduisez pas l'intelligence des hommes jusqu'à l'extrémité de votre mérite : car tout ce qui leur est connu leur impose moins. Le même Auteur dit , si votre mérite est au dessus de votre Réputation , montrez-vous , & qu'on connoisse votre prix : si votre Réputation est au dessus de ce que vous valez , cachez-vous , & jouissez de l'erreur des hommes : placez-vous bien dans leur imagination. **Monfieur le Cardinal de RETZ** dit ,
 » que dans certaine occasion il sentit ,
 » qu'il occuperoit encore longtems une
 » grande place dans l'imagination du
 » Peuple ; & qu'il pourroit tout entre-
 » prendre sur la foi de leurs illusions. «

Le **RIDICULE** s'attache à la Considération , parce qu'il en veut aux qualités personnelles. Il pardonne aux Vices parce qu'ils sont en commun :
 les

les hommes s'accordent à les laisser passer, ils ont besoin de leur faire grace. Dans chaque siècle il y a un Vice dominant ; & il y a toujours quelque homme , qu'on appelle galant homme , qui donne le ton à son siècle ; qui fixe le ridicule , & qui met en crédit les vices de la Société. On fait grace à l'Amour , à l'Ambition ; mais la malignité s'attache aux qualités personnelles.

LA CONSIDÉRATION PERSONNELLE nous fournit plus d'agrément que la Naissance , que les Richesses , que les Places , même sans mérite : rien de si triste au fond qu'un grand Seigneur sans Vertus , accablé d'honneurs & de respects ; & à qui l'on fait sentir à tout moment qu'on ne les doit qu'à sa Dignité , & rien à sa personne. Heureusement l'Amour propre qui est le plus grand des flatteurs , fait ordinairement lui cacher son insuffisance.

Il y a des mérites qui portent à l'émulation , & qui ne sont pas au dessus de l'exemple ; mais l'envie aussi fait bien élever des hommes médiocres , pour affoiblir le mérite d'un grand homme. Le Prince EUGENE a fait de grands Généraux en *Europe*. L'envie vous sert quelquefois , & vous illustre

au-dessus de vos qualités propres. Il y a aussi des mérites supérieurs, que la malignité laisse passer sans rien dire : tel étoit celui de Monsieur de TURENNE. Le mérite qui nous approche ordinairement nous incommode ; mais la Réputation se forme loin de nous. Il est difficile d'acquérir de grandes Richesses sans qu'il en coûte à la Réputation, à moins qu'on ait fait auparavant provision de beaucoup de Mérite, d'Honneurs, & de Dignités ; & que les Richesses viennent d'elles-mêmes, comme inséparables des grandes places : on n'envie alors les Richesses des grands hommes pas plus que l'or que l'on voit dans les Temples des Dieux.

Rien de si heureux qu'un homme qui jouit d'une Considération méritée, attachée à sa personne, & non à la place qu'il occupe. C'est un plaisir qui se fait sentir à tout moment, & par tous ceux qui nous approchent. Tous ces complimens vuides de réalités & où la vérité n'a point de part, sont pour lui des marques de l'estime publique. Tous ces égards, tous ces riens sont relevés par-là : son bonheur double par le contentement intérieur ; & les autres plaisirs même en sont plus rians.

La

La FAVEUR assure ou détruit la Réputation : elle nous expose à un grand jour ; & il faut avoir un grand fond de mérite , pour se soutenir dans une place où tant de gens aspirent , & d'où ils ont intérêt de vous faire descendre ; où enfin l'on ne vous fait grace sur rien.

Ceux qui n'apportent à leurs emplois , d'autres mérites ni d'autres dispositions que de les desirer , ne s'y soutiennent pas longtems.

Dans la disgrâce l'homme se manifeste , & montre ce qu'il est : le rideau est tiré : le petit mérite étoit soutenu par la faveur qui le couvroit : dès qu'elle tombe il est à découvert ; & il n'a plus d'appui.

Les disgrâces parent les grands hommes. FLORUS dit, que MARIUS devint plus grand par ses malheurs ; que son exil & sa prison avoient jetté sur sa personne une espèce d'horreur sacrée qui le rendoit respectable.

Il n'y a point de Vertus que le Peuple n'accorde à ceux qu'il plaint , où qu'il regrette. Le grand homme est haut & élevé dans la prospérité , & il est grand dans l'adversité. Mais comme la plupart des hommes ne sont pas assez élevés
pour

pour être outragés de la Fortune, une sage retraite fait en leur faveur le même effet que la disgrâce. On demande, quand doit-elle se faire ? Car il n'y a point d'action dans la vie, où il n'y ait un *à propos*. Est-ce après quelque action brillante, pour mettre notre Gloire en sûreté, & conserver la place qu'elle nous a donnée dans l'idée des hommes ? Mais pourquoi donner à la retraite le tems destiné à jouir ? Celui de la vieillesse lui est propre : tous les goûts sont usés : il n'y a plus qu'à perdre à se montrer, & à faire voir sa décadence : on ne se transportera point à ce que vous avez été : c'est un travail : les hommes ne vous l'accorderont point ; & l'on s'arrêtera au moment présent. Mais est-il sage de tant consulter les hommes ? Faut-il être toujours dans leur dépendance ? N'aurons-nous jamais le courage, de nous rendre heureux selon nos goûts, s'ils sont innocens ? Faut-il toujours vivre d'Opinion, & doit-elle nous servir de règle pour la conduite de notre vie ? Enfin, rien de si difficile que de bien entrer dans le monde, & d'en bien sortir.

La



L A

FEMME HERMITE.

Nouvelle nouvelle.

A DELAÏDE & ses Amies , qui étoient venues voir BELLAMIRTE à la Campagne , lui proposèrent un jour , de faire mettre les chevaux au carosse pour aller se promener. On étoit dans la saison où l'on peut sortir de bonne heure. Elles allèrent dans une Prairie , qui est sur le bord de l'eau ; & au bout de laquelle est un grand bois. D'un côté du bois , est un rocher assez escarpé , sur lequel il y a un Hermitage , & le rocher est bordé d'un ruisseau assez large , qui semble en défendre l'entrée. Ce ruisseau se forme d'un torrent , qui tombe de la montagne sur les rochers. Il y fait un bruit , & forme une cascade naturelle , qui dans le sombre du bois , offre aux yeux le même agrément , que les lieux les plus cultivés par l'art.

C'est ici ma promenade ordinaire , dit BELLAMIRTE ; j'aime cette secrete horreur ; ce lieu est propre à nourrir une douce mélancolie ; & j'y viens souvent seule , & sans autre compagnie que mes réflexions.

N'y voyez-vous point *l'Hermite* ? dit une des Dames ; & n'êtes-vous jamais entrée chez lui ? Je ne l'ai pas encore aperçu.

J'aime les *Hermites* , dit ADELAÏDE ; & je voudrois bien l'entretenir. Cette sorte de vie , si fort au-dessus de l'usage ordinaire , me fait croire , qu'il faut qu'ils soient fort au dessus des autres hommes , ou fort au dessous.

Les Dames descendirent de carosse , & se promenèrent sur une Pelouse , qui étoit tout le long du ruisseau. En avançant , elles trouvèrent des arbres fort courbés , car le ruisseau étoit bordé de grands Peupliers : ces arbres par leur courbure faisoient une espèce de pont , au bout duquel paroissoit dans le Rocher un petit chemin par où on pouvoit monter assez aisément. Soit qu'il fût fait des mains de la Nature , ou de celles des hommes , c'est ce que j'ignore.

Les Dames curieuses se mirent en route

route , & suivant ce petit sentier , elles arrivèrent devant la porte de l'Hermitage. Elles virent une Femme grande & bien faite , qui entroit brusquement dans cette demeure champêtre , & qui ferma la porte après elle. Puisqu'il y entre des Femmes , dirent-elles , nous sommes aussi en droit d'y entrer. Elles frappèrent à la porte , mais personne ne répondit. Elles firent un grand bruit , & faisant entendre qu'elles vouloient absolument entrer ; la même personne qu'elles avoient vue , vint au devant d'elles , & leur dit , que le lieu qu'elle habitoit , n'étoit pas digne de la curiosité de personnes comme elles. Les Dames répondirent , qu'elles souhaitoient voir *l'Hermite* qui habitoit ces lieux. Elle crut , qu'il n'étoit plus tems de faire résistance ; elle ouvrit la porte , & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrèrent brusquement ; & ayant en peu de tems parcouru toute cette petite habitation , qui étoit simple , propre , & modeste , elles furent très-étonnées de n'y trouver personne , que celle qui leur parloit.

Notre curiosité augmente , lui dit BEL-LAMIRTE , & comment est-il possible

ble que vous soyez ici seule ? Quel parti pour une femme , & qui peut vous l'avoir fait prendre ? Plus je vous examine , & plus mon étonnement augmente. Vous me paroissez peu faite , par votre âge , & par votre figure , pour habiter une demeure aussi sauvage. Vous êtes propre à être l'ornement des Villes. Avec un air abattu , & une contenance douce & modeste , elle leur parut une grande Beauté.

Je ne puis répondre à un discours si flatteur leur dit-elle ; j'ai perdu l'habitude de la parole ; & depuis quatre ans que je suis dans cette Solitude , je n'ai vu ni parlé à personne. Mais qui vous fournit les besoins de la vie , lui demanda-t-on ? Une Fille qui s'étoit attachée à moi , voulut me suivre dans ces lieux , répliqua-t-elle ; mais ayant une Famille elle ne put la quitter. Elle s'est retirée dans la Ville la plus voisine ; & deux fois la semaine , elle m'apporte plus qu'il ne m'en faut , pour le soutien d'une vie , que je voudrois , & devrois avoir perdue.

Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes. Sa figure & ses malheurs intéressèrent bientôt les Dames pour

pour elle. L'on ne peut en vous voyant , lui dirent-elles , vous refuser de la pitié ; & nous sommes si sensibles à vos malheurs , que cela nous rend dignes de les entendre. De quelque cause qu'ils viennent , nous vous plaindrons toujours. Si vous êtes malheureuse par la faute d'autrui , nous partagerons avec vous votre haine : si c'est par la vôtre , ce sera la faute du Destin ; & vous ne serez jamais coupable à nos yeux.

Vos bontés , M E S D A M E S , & votre indulgence ne me racommoderont pas avec moi-même , dit-elle. J'ai quitté le Monde pour me fuir ; & je me suis toujours présente : j'ai crû , que quand je n'aurois plus des témoins de mes foiblesses , je pourrois lès oublier , & me les pardonner ; mais impitoyable à moi-même , je me condamne , & me punis toujours. Le silence des bois me les rend plus presens & plus sensibles : desoccupée de tout , c'est l'occupation de tout mon loisir. Apparemment M A D A M E , c'est votre délicatesse , qui vous rend si cruelle à vous-même , dit A D E L A Ï D E : Mais enfin vous ne pouvez refuser le récit de vos infortunes , à des personnes qui s'y intéressent.

Elle

Elle fit tout ce qu'elle put pour s'en défendre ; mais les Dames dont elle avoit excité la curiosité , l'assurèrent , qu'elles ne la quitteroient pas , qu'elle ne leur eût appris ses malheurs.

Puisque vous le voulez , M E S D A M E S , dit-elle , je vais vous dire simplement l'Histoire de ma vie. Si je n'ai pas le mérite de paroître innocente à vos yeux , j'aurai du moins celui de me montrer sincère. Je suis d'une Naissance assez illustre. Mon Père avoit eû le bonheur de rendre de grands services à son Roi : il avoit de grands emplois à la Cour ; mais ayant essuyé injustement , la préférence d'un de ses coucurrens , pour une Charge qu'il croyoit mériter , il en fut vivement offensé. Dans le même tems , il rendit un service très-considérable au Roi de S.** : Par l'injustice qu'on lui avoit faite , il se crut quitte envers sa Patrie , & envers un Prince ingrat ; & entra dans la révolte qui se fit contre lui. Il commandoit une grande Province ; & il ne lui fut pas difficile de faire changer de Maître , les Peuples qui lui étoient soumis. Il ne prit pas grand soin de faire son traité ; les services qu'il rendoit ,

doit, & une grande Province qu'il assujettissoit, devoient être une sûreté & un ôtage des paroles qu'on lui donnoit. Nous perdimes toutes nos terres, & nos établissemens : il ne nous resta, que les paroles qu'on nous donna, qui ont été mal exécutées. J'étois fort jeune ; j'avois perdu ma Mere ; & j'étois chere à mon Pere. Je n'avois qu'un Frere, qui étoit mon aîné de quelques années : il servoit auprès de mon Pere, & apprenoit son métier sous un tel Maître.

On m'alloit mettre dans ces Maisons destinées à l'Education des jeunes personnes, quand la Princesse ZELIE, dont le mari avoit commandé dans la Province, & qui étoit amie de mon Pere, le pria de me laisser avec elle. Elle aimoit les enfans, elle s'en amusoit ; & elle n'avoit qu'un Fils. Je fus élevée avec le même soin, que si j'avois été sa fille : on me donna des Gouvernantes, & des maîtres convenables ; & l'on cultiva toutes les dispositions que je pouvois avoir au bien. J'étois toujours auprès de la Princesse ; elle s'amusoit à ma parure ; elle donnoit de petites fêtes aux enfans de mon âge : j'avois l'avantage d'y réussir, & je m'é-

for-

forçois de faire mieux que ce qu'on trouvoit bien dans les autres.

Le Prince CAMILLE, c'est le nom du fils de la Princesse, avoit, quelques années plus que moi; il avoit une figure noble & gracieuse: nous passions notre vie ensemble; & dès qu'il n'étoit plus avec ses maîtres, il venoit me trouver avec un grand empressement. Dans toutes ses actions, il me donnoit une préférence très-marquée sur mes compagnes: on disoit qu'en avançant en âge les graces ne négligerent pas de prendre soin de moi; & son goût augmentoit tous les jours. De bonne heure j'ai senti le plaisir d'être aimée, & en ai été touchée: il est malheureux de contracter dès l'enfance, une pareille habitude.

Le Prince CAMILLE étoit destiné par sa Famille, à épouser la Fille du Duc de * *. Elle s'appelloit VALERIE: elle étoit héritière de sa maison; ainsi, de grands Biens & de grandes Dignités, la rendoient un parti digne de lui. On le menoit souvent lui faire sa Cour; elle venoit aussi voir la Princesse, & nous nous trouvions souvent ensemble, dans nos Jeux & dans nos Fêtes.

Fêtes. Elle étoit bien faite , & elle souffroit impatiemment qu'on me donnât une si grande préférence ; elle s'en vengeoit par le mépris & le dédain qu'elle donnoit à ma Fortune ; mais les louanges du Prince & mon miroir me rassuroient : & j'étois dans l'âge où l'on est sensible à la Beauté.

On remarqua bientôt la peine qu'il avoit d'aller chez VALERIE. Jusques-là nous avions vécu sans contrainte ; & on avoit regardé son attachement pour moi , comme étant sans conséquence ; mais comme il augmentoit tous les jours , on commença à craindre , & on lui défendit d'entrer dans mon appartement.

L'Amour augmenta par la défense : il devint chagrin & rêveur ; & comme il étoit d'un tempérament vif & sensible, la contrainte dans laquelle il vivoit , prit sur sa santé , de manière qu'il tomba malade. La Princesse sa Mere en fut allarmée. VALERIE venoit quelquefois le voir ; mais il recevoit ses soins avec tant de froideur , qu'elle en fut blessée. Son mal augmentoit : on oublia tout autre intérêt ; & on ne pensa qu'à celui de sa vie : on lui permit
de

de me voir. Je fus menée chez lui , par les femmes qui avoient soin de moi. Ma vue eût un effet plus prompt que tous les remédes ; & sa fanté revenoit à proportion de la liberté qu'on lui donnoit. La Princesse sa Mere se vengeoit sur moi , de la nécessité où on la mettoit de consentir à une liaison , dont on appréhendoit les suites : elle n'avoit plus pour moi cette amitié tendre : les louanges qu'on me donnoit , & qui lui faisoient autrefois tant de plaisir , la bieffoient ; & elle me punissoit souvent de trop plaire.

La fanté du Prince s'étant affermie , il devint en peu de tems , le Seigneur de la Cour le mieux fait. Il se fit voir fier & indépendant. Il commençoit à négliger les secours des Maitres : il avoit un respect infini pour Madame sa Mere ; mais j'étois les bornes de son dévouement : il faisoit ce qu'elle vouloit , hors sur ce qui me regardoit.

Un jour elle s'expliqua avec lui & lui demanda , ce qu'il vouloit faire de l'attachement qu'il avoit pour moi. Tout, lui répondit-il , MADAME ; & quand je trouve de la Naissance , de la Vertu ,

tu, & de la Beauté, je crois que, sans rougir, je puis avouer ma passion, & mes intentions. Un discours si ferme & si hardi la fit trembler. Elle lui représenta la distance qu'il y avoit de lui à moi : les malheurs de ma Maison : nos Charges perdues : nos Terres confisquées. Ce sont les fautes de la Fortune, dit *le Prince* ; ce ne sont point les siennes. N'est-ce point aussi un peu la vôtre, MADAME, de faire tant de cas de ces sortes de biens, qui ne dépendent point de nous ? Mais vous trouvez dans la Princesse VALERIE, reprit-elle, tous ceux dont vous êtes touché ; & ceux dont vous me reprochez que je fais trop de cas. Les jugemens de mon cœur, MADAME, & ceux de vos yeux, sont bien différens, répondit-il : vous voyez, & je sens ; & quelque inégalité qu'il y ait entre les personnes, l'Amour les rapproche toutes

La Princesse vit qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit m'éloigner. On me mit dans une Maison destinée à la retraite. Le *Prince* l'ayant su, courut au lieu où j'étois ; & menaça ceux qui devoient me garder,

N der,

der, de se porter aux dernières extrémités, si on ne me laissoit voir. Ils lui résisterent, & lui dirent; qu'ils ne me feroient voir à personne, sans les ordres de la Princesse sa Mere. Il fut chez elle; & lui parla avec un emportement, dont elle se sentit outrée. Il lui dit, qu'il ne lui étoit gueres obligé, de lui avoir donné une vie, qu'elle vouloit rendre si malheureuse; que le bonheur de ses jours, étoit d'unir sa destinée à la mienne; & que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les sentimens. Quand elle voulut lui opposer son autorité, & ses devoirs, il lui dit, que le cœur avoit ses droits & ses devoirs à part.

Comme la Princesse étoit sage, elle crut qu'il étoit inutile de s'opposer au torrent. Elle lui dit, qu'elle sacrifioit son vif ressentiment, à l'amitié qu'elle avoit pour lui; qu'elle le regardoit comme une personne malade, dont elle avoit pitié; mais qu'il ne pouvoit lui refuser d'être six mois sans me voir; que cela lui devoit d'autant moins coûter, que la Campagne s'approchoit; qu'il falloit qu'il partît, pour commander les Troupes que le Roi avoit bien voulu

voulu lui confier ; & qu'elle s'étoit persuadée , que la passion dont il étoit occupé , n'avoit pas éteint celles de la Gloire . Cela étoit vrai ; personne n'a jamais eu ces deux sentimens en un plus haut degré ; & ils ne s'affoiblissoient pas l'un par l'autre .

Il ne put refuser à Madame sa Mere ce qu'elle exigeoit ; il l'assura , que sa passion n'étoit pas sujette au pouvoir du tems , & que les réflexions ; qui guérissent les passions communes , ne feroient qu'augmenter la sienne .

Quelque chose qu'il pût dire , elle espéra du secours du tems , & elle songea à faire diversion d'un sentiment par un autre . Elle lui fit faire un Equipage magnifique ; elle fit chercher ce qu'il y avoit de Gentils-hommes les mieux faits ; d'anciens Officiers qui avoient le mieux servi le Roi , pour lui apprendre le métier des grands hommes . Elle ne négligea rien , pour lui inspirer l'amour de la Gloire : & comme il avoit un fond d'honneur , il ne balançoit pas à prendre un parti , qui convenoit à un homme de sa Naissance . Il se disposa donc à partir pour la guerre ; & la Gloire s'y fit sentir , com-

me elle se montra à lui , avec tout son éclat.

Un jeune homme de mérite qu'il avoit auprès de lui , étoit devenu son Confident. Il étoit très-bien né ; il lui parloit souvent de sa situation présente ; & le plaignoit d'être livré à une passion , qui en désespérant Madame sa Mere , terniroit sa réputation. Il lui dit , que l'on ne pardonnoit l'Amour aux grands hommes , que quand ils avoient payé le tribut à la Gloire ; que l'Amour pouvoit être un état passager dans la vie d'un Héros ; mais qu'il falloit que la Gloire fût un état permanent. Du sang dont vous êtes forti , disoit-il , & du mérite dont vous êtes , vous avez à remplir une grande attente de fermeté & de courage.

Le tems n'étoit pas venu d'être écouté : le Prince étoit livré à un désespoir , qui faisoit tout craindre : il avoit couru plusieurs fois au lieu où j'étois ; & ne pouvant me voir , il avoit voulu se porter aux dernières violences. *Timandre* son Confident qui adoucissoit ses maux , par sa douceur & par sa confiance , lui promit enfin qu'il me porteroit une Lettre. Il alla voir la Princesse ,

cesse, & lui dit : qu'il falloit composer avec la douleur du Prince ; que si elle vouloit soutenir ses ordres, & se faire obéir avec trop de rigueur, elle le porteroit à de grandes extrémités ; qu'il ne falloit pas mesurer son pouvoir avec celui de l'amour, ni ses droits contre ceux du cœur ; que l'un & l'autre ne se gouvernoient pas par autorité ; qu'il falloit plaindre le Prince, & le distraire, lui donner quelque grand objet pour le guérir, sans lui faire sentir qu'on en avoit le dessein ; qu'il y avoit de grandes ressources dans les Ames fieres & élevées ; enfin, que le Prince l'avoit prié de m'apporter une lettre : qu'il venoit pour cet effet demander un ordre pour me voir ; & qu'elle n'avoit rien à craindre de la confiance que son Fils avoit en lui.

Elle lui permit de me venir voir. Je lui parus triste & modeste. Votre Beauté, me dit-il, fait déjà bien du bruit, M A D E M O I S E L L E : font-ce-là vos coups d'essai ? Je ne lui répondis que par de l'embarras, & par un regard timide. Voilà, poursuivit-il une Lettre du Prince, qu'il me charge de vous donner. Je ne dois point la prendre,

lui dis-je; je suis bien fâchée des effets que ce que vous appelez Beauté a fait sur lui; je fais ce que je suis, & combien les malheurs de ma Maison m'éloignent de lui; je tiens par respect & par reconnoissance à Madame sa Mere; & si mes yeux ont pu lui plaire, ce n'est point par les ordres de mon cœur. Ainsi dites-lui, que je le prie de m'oublier. Ne voulez-vous pas recevoir cette Lettre qu'on m'a permis de vous donner, repliqua-t-il? Une personne qui avoit soin de moi, me dit de la prendre, & de la lire. Je l'ouvris.

*R*ien n'est au-dessus de ma douleur, MADEMOISELLE, que la Passion que vous m'avez inspirée: Toutes les Expressions ne sont pas dignes de ce que je sens: Vous êtes persécutée pour moi; & je ne souffre plus que de vos maux. Je vous montre mon Amour sans ménagement, & sans retenue: je prends cette hardiesse dans l'innocence de mes intentions: & comme tout s'oppose à mes desseins, mes desirs s'en irritent, & mes résolutions s'en affermissent. Etes-vous faite, MADEMOISELLE, pour n'être pas aimée?

Je

Je trouve en vous toutes mes excuses. Quand on aime autant que je fais, le plus grand plaisir, est de sentir qu'on a raison d'aimer; & ce plaisir-là je vous le dois, MADEMOISELLE, à tous les momens de ma vie.

N'y répondez-vous pas, me dit Timandre? Il n'est pas séant d'y répondre, lui dis-je. On ne vous le défend pas, répondit-il. Je lui repliquai; Monsieur, mes devoirs me le défendent.

Après une heure de conversation, il me quitta, en me demandant ce qu'il diroit au Prince. Dites-lui, Monsieur, que je suis touchée de reconnoissance, & de sa douleur; que dans la situation où nous sommes, il n'y a rien de mieux à faire pour lui, que de ne plus penser à moi; & pour moi, que de l'oublier, s'il m'est possible. Il fit cette réponse au Prince, dont il ne fut pas mécontent.

Je rentrai dans ma chambre; & je relus la Lettre du Prince avec un attendrissement dont il auroit été satisfait. J'appris qu'il se préparoit à partir. Madame sa Mere lui fit faire l'Equipage du monde le plus brillant; elle lui

voit acheté une des premières Charges de l'armée : par-là elle lui ouvrit la porte aux Honneurs ; & il entroit avec éclat dans le chemin de la Gloire. **TIMANDRE** vint me recevoir avant le départ du Prince ; & m'apporta la lettre que voici.

JE parts pour l'Armée, **MADemoiSELLE**. Il faut satisfaire la Gloire pour aller à l'amour, & pour être digne de vous. Je m'imagine donc, que je vai vous conquérir. Mais hélas ! l'Amour ne se mérite point. Je vais m'abandonner à une douleur digne de votre absence & de mon cœur. Songez, **MADemoiSELLE**, que je suis sans vous ; en voila assez pour mériter votre pitié. Je sacrifierois ma vie à mes malheurs, si je ne savois qu'elle vous est consacrée, & que j'en dois compte à l'amour.

TIMANDRE me fit une peinture très-vive de l'état où étoit le Prince. J'en fus touchée : j'étois agitée d'une infinité de mouvemens : je croyois lui devoir beaucoup ; je craignois ; j'espérois ; je désirois même. Tous ces mouvemens n'étoient pas bien démêlés dans mon ame, j'étois flattée de l'amour du Prince ; mais on me faisoit trop sentir la distance

distance qu'il y avoit de lui à moi : ma fierté en étoit soulevée ; & quand mon amour propre prenoit la balance pour peser nos mérites , je ne me trouvois pas si loin de lui. J'étois capable de renoncer à un établissement qu'on me faisoit trop acheter ; mais quand je le voulois faire , l'amour du Prince & sa douleur m'arrétoient : il me faisoit un sacrifice de sa grandeur , & je lui en faisois un de ma fierté.

Il ne fut pas long-tems à l'armée sans montrer sa valeur. Il joignoit à son courage , un grand sens , & beaucoup de prudence ; mais la prudence restoit dans sa tête , & n'avoit pas passé jusqu'à son Cœur. Ses lectures & ses réflexions , lui tenoient lieu d'Expérience : ce qui faisoit croire qu'il seroit un jour un grand Général.

Il se donna peu de tems après son arrivée une grande bataille. Les ennemis s'étant trouvés pressés dans le poste qu'ils occupoient , & craignant d'être attaqués dans leurs retranchemens , se résolurent à nous prévenir. Ils se mirent en état de donner Bataille , & nous attaquèrent , quand , par la situation où ils étoient , on auroit cru qu'ils

ne devoient être que sur la défensive. Il attaquèrent en gens désespérés, qui vouloient vendre chèrement leur vie; & la Victoire demeura quelque tems incertaine: quand l'aile gauche, que mon Pere commandoit, alloit plier, le Prince, qui étoit à la tête de l'Infanterie, vola à son secours. Il le trouva blessé, abattu sous son cheval; & tous ceux qui étoient auprès de lui, ou morts ou fuyans. Il courut à mon Pere; le fit relever; lui fit donner un cheval qu'on tenoit en reserve; prit un mouchoir pour bander sa plaie; & ralliant ses troupes, chargea les Ennemis; les mit en déroute, & obtint une victoire complete. Ils laisserent leur Artillerie, leurs Equipages, & l'on fit beaucoup de prisonniers.

Mon Pere sentit son mal quand il fut hors de la chaleur du combat: on le mena dans sa tente; & les Chirugiens, après avoir visité sa blessure, la trouverent très-considérable.

Son premier soin fut de s'informer de celui à qui il devoit la vie. On lui dit que c'étoit au Prince; faut-il tant lui devoir, s'écria-t-il!

Dans toutes sa maladie, le Prince ne
cessa

cessa point de lui rendre ses soins : il fit chercher les meilleurs Chirurgiens ; le fit servir par les Officiers de sa Maison, & lui offrit plusieurs fois de l'argent, qu'il ne prit point.

J'appris la blessure de mon Pere : on me fit savoir que je devois sa vie au Prince, & tous les soins qu'il lui avoit donnés pendant sa maladie. Comme je tenois à mon Pere par un respect & un attachement infini, je crus, que sans blesser la bienséance, je pouvois faire des remercimens au Prince. Sans consulter personne, je lui écrivis la Lettre qui suit.

JE ne crois pas blesser les Bienséances, MONSIEUR, quand je vous marquerai la reconnoissance que je vous ai, d'avoir conservé une Vie aussi précieuse, que m'est celle d'un Pere, que j'honore au delà de toute expression. Ah ! faut-il que l'Estime, la Reconnoissance & les Sentimens naturels, viennent forcer un cœur, qui n'auroit voulu se rendre qu'à son Goût, & à votre Tendresse ? La Renommée, MONSIEUR, ne parle plus que de vous. Dois-je n'en remercier que la Gloire, & n'en devrai-je rien à l'Amour ?

J'appréhendai long-tems pour la vie de mon Pere ; mais enfin on espéra pour sa guérison. Il se fit mener à une Maison de campagne : j'allai l'y trouver , & donner mes soins à une santé qui m'étoit si précieuse.

Le Prince revint chargé de gloire : il venoit souvent avec amitié voir mon Pere : & je le trouvai avec les mêmes sentimens , qu'il avoit en me quittant. Je lui parlai des obligations que je lui avois , & de ma reconnoissance : ce terme le blessoit : Je ne veux rien devoir qu'à votre Cœur , me disoit-il. La Délicateffe est un présent de l'Amour , qui assaisonne ses Plaisirs , quoiqu'elle nous prépare souvent bien des peines. Que deviendrai-je , si avec des sentimens si naturels , aussi vifs , & aussi forts que les miens , vous n'y répondez pas ; & que je ne puisse vous inspirer que de la reconnoissance ? Je ne puis m'en permettre d'autres , lui répondis-je.

On parla de la Paix ; & le Prince , tout jeune qu'il étoit , tenoit un si haut rang , qu'il fut appelé dans tous les Conseils. La Paix générale fut conclue. Il eut une grande attention à faire entrer mon Pere dans le traité : il y
eut

eut une Amnistie générale, & un article pour notre Maison, par lequel on devoit nous rendre nos Terres, les Charges de mon Pere; & il étoit maître d'y rentrer, ou l'on devoit rendre l'équivalent.

La santé de mon Pere revenoit avec le plaisir de voir sa Maison florissante. La Paix donna une joye universelle; & l'on ne pensa à la Cour, qu'à la célébrer par des fêtes, & des plaisirs. Mon Pere quitta enfin la Campagne: il prit une maison à la Ville & un train digne de sa Naissance. Comme je n'étois plus dans l'enfance, il me garda auprès de lui; & il se contenta de prier une de ses Amies qui avoit perdu son mari & sa fortune, de vouloir bien venir loger avec lui: il la pria d'avoir quelque inspection sur ma conduite: elle s'appelloit E L E O N O R; & il m'ordonna de lui obéir comme à ma Mere. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit: elle savoit le Monde; & je ne faisois aucun pas sans elle.

Peu de tems après on me présenta à la Reine: Elle me reçut avec beaucoup de bonté; me traita avec distinction; & me dit, sur ma figure, des choses très-flateuses.

L'Hiver se passa en fêtes. La Reine étoit jeune , & les plaisirs étoient de son goût. Il n'y eut point d'assemblée dont elle n'eut la bonté de me mettre ; & j'y parus avec assez de succès. Le Prince CAMILLE étoit aussi de tous les Bals ; il dançoit parfaitement bien : sa figure étoit au dessus de celle de tous les Seigneurs de la Cour ; & il sembloit , que la gloire qu'il s'étoit acquise à la dernière Campagne , répandit un nouveau lustre sur sa personne. J'avois le plaisir de l'entendre louer ; & il avoit celui de savoir , qu'on applaudissoit à son choix. Quelquefois même , quand nous dansions ensemble , on entendoit un secret murmure derrière nous ; & tout le monde convenoit , que nous étions faits l'un pour l'autre.

La Princesse VALERIE souffrit impatiemment les succès que j'avois à la Cour , & les bontés de la Reine ; mais plus que tout cela , les empressements du Prince. Elle tomba dans une mélancolie si profonde , que j'eus pitié de son état. Sa passion étoit peinte dans ses yeux : une langueur secrète étoit répandue sur toute sa personne : la tristesse empêchoit les progrès de sa beauté ; & si la Nature

ture la fit pour être belle, l'Amour en avoit ordonné autrement. Elle avoit de beaux traits ; mais la maigreur & la pâleur leur déroboient tous leurs Agrémens.

Elle se consoloit avec une jeune Parente, qui étoit auprès d'elle, & qui avoit sa confiance. Un jour, comme j'allois me promener dans les Jardins du Palais avec E L E O N O R, nous appercumes la Princesse avec sa Confidente qui entroit dans un Bois assez sombre. Je dis à mon Amie, suivons la Princesse V A L E R I E. Nous allions sur ses pas : & nous entrâmes dans une contre-allée, qui répondoit à celle où elle étoit assise. On parloit avec vivacité. Que voulez-vous, disoit-elle, que je devienne ? Je ne vis que pour lui ; & je n'en serai jamais aimée. Pardonnez lui cette légéreté, M A D A M E, dit la Confidente, il reviendra à vous. Vous voulez que je lui pardonne, reprit-elle ; & vous appelez une légéreté, une passion naturelle & dont il ne peut se défendre ? Car il sacrifie à son amour, sa fortune, sa gloire, & tout ce qu'il doit à une Mere aussi estimable. Mon cœur lui a souvent prêté des excuses ;

on

on pardonne long-tems, lors que l'on aime ; mais vous ne le voyez pas avec des yeux aussi intéressés que les miens. Quelle insensibilité n'eut-il point pour mes malheurs ! Il y a un avilissement à sentir & à souffrir, pour qui ne sent rien pour nous. Je ne puis soutenir les tourmens de mon cœur, & les reproches de ma fierté : il faut l'appaïser, & prendre un parti digne de moi. Et quel est-il ce parti, MADAME, demanda sa Parente ? De me retirer de la Cour pour toujours, repliqua-t-elle : mais elle ne put achever ; un torrent de larmes interrompit son discours. Quel dessein, lui dit sa Confidente ! Parce qu'il est coupable, vous vous en punissez ? La nuit approchant, elles se retirèrent.

Je fus si vivement touchée du malheur de la Princesse, que mon amie en fut étonnée. A-t-on de la sensibilité pour les maux d'une rivale, me dit-elle ? Je ne l'ai jamais craint répondis-je : je n'ai rien eu à disputer avec elle, & je ne jouis point par conséquent du plaisir du triomphe. Le cœur du Prince s'est offert à moi, sans l'avoir ni désiré, ni demandé : comme elle ne me
donne

donne ni crainte, ni défiance, je ne puis la haïr ; je suis humaine, & j'ai pitié de son état.

En arrivant chez mon Pere, je trouvais un Gentilhomme de la chambre de la Reine, qui me dit de sa part, qu'elle me mettoit d'une Fête, que le Roi donnoit pour le Mariage de la Princesse *ORIMANTE*, Parente de la Reine : que si je n'avois pas assez de Pierreries, elles m'en enverroit ; & il me demanda ce que je souhaitois. Je lui dis que j'avois un habit de velours verd brodé d'or, & que si je pouvois avoir une Garniture de Rubis, cela me conviendrait fort. Je me retirai pour mettre ordre à ma parure ; &, afin de plaire à la Reine, j'y donnai plus d'attention.

Le jour destiné à une Fête si magnifique, fut rempli de tous les plaisirs. L'après-dinée il y eut Comédie, qui fut suivie d'un souper superbe : jamais on ne vit de Fête plus galante. La Princesse *ORIMANTE* y parut charmante ; & quoiqu'elle ne soit pas une Beauté dans les formes, elle a une si grande jeunesse, tant d'éclat, & de si belles couleurs, qu'elle a droit d'en défaire de plus belles.

Comme

Comme le Bal étoit un peu avancé , il y eut un grand bruit à la porte ; & tout le monde fit attention à ce que c'étoit. Le Duc de PRAXÈDE arrivoit de l'Armée : on ne l'attendoit pas : il avoit fait une Campagne très-brillante ; & ayant battu les ennemis , il parut avec un air de confiance , paré de sa valeur & de sa bonne mine. Je ne l'avois jamais vû : je lui étois aussi inconnue : & j'entendis qu'il dit , en me regardant , des choses très-flatteuses. Ses discours , ses regards , & le son de sa voix , jettèrent dans mon ame un trouble que je n'avois jamais senti. Le Prince & lui avoient eu quelques démêlés ensemble : ils couroient l'un & l'autre la même carrière ; ils étoient rivaux de gloire & de mérite : c'est pourquoi on les avoit séparés , & l'on n'avoit pas voulu qu'ils servissent dans la même Armée.

La Princesse ORIMANTE le prit à danser dès qu'il arriva ; il me prit ensuite : j'en fus troublée ; & si je n'avois craint , je l'aurois refusé.

Pendant le Bal ses yeux se tournèrent toujours sur moi ; je détournai les miens , & lui refusai mes regards ,
comme

comme une faveur qui ne lui apartenoit pas. Il me prit plusieurs fois à danser : & cela fut si marqué , que l'on crut qu'il vouloit déplaire au prince. Vous jugez bien 'que je n'étois pas de moitié : aussi le Bal étoit-il fini à peine , que je me sauvai pour aller chez moi ; & le Prince quitta pour me donner la main.

Vos graces , me dit-il , font leur effet sur tout le monde , M A D E M O I S E L L E ; & le Duc est du nombre de vos conquêtes. L'Affectation qu'il a eu à me prendre à danser , & à me regarder , m'a fait beaucoup de peine , lui répondis-je. Pourquoi , reprit-il , M A D E M O I S E L L E ? Tant d'attention à ne jamais l'envifager , marque que vous avez craint vos regards & les siens. Quand on ne sent rien , on est simple ; & trop faire dans de certaines occasions , fait voir qu'on ne fait pas toujours tout ce qu'on doit. Mais je ne l'ai jamais vu , lui dis-je ; qu'elle querelle me faites-vous ? Il vous a vuë , & vous étiez plus belle aujourd'hui qu'à votre ordinaire , repliqua-t-il : il vous aime ; quand même vous ne seriez pas coupable , c'est assez pour me rendre malheureux.

Depuis

Depuis ce tems, le Prince eut pour moi une attention blessante ; le Duc me suivoit par tout, & je le trouvois toujours sous mes yeux dans tous les lieux publics. Le Prince étoit instruit de toutes ses démarches : il devint chagrin & soupçonneux ; & quoi qu'il ne put rien m'imputer, cependant il n'étoit pas content de moi. Il trouvoit que le Duc étoit bien insolent, de penser à une personne à qui il étoit attaché depuis long-tems. De mon coté je crus, qu'il ne vouloit que chagriner le Prince, & l'allarmer ; & que si je n'étois pas à l'usage de son cœur, j'étois au moins à celui de sa vanité. Une pareille idée me déplaisoit fort ; & je l'évitois avec soin. Le Prince même le remarquoit. Je m'en expliquai un jour avec lui, & je lui dis : je ne puis croire que j'aie part à votre tristesse ; si cela étoit, vous seriez bien injuste. Vous ne paroissez pas être de moitié avec le Duc, me répondit-il ; vous le fuyez ; vous avez même plus d'attention pour moi, que vous n'en avez jamais eu ; cependant vous êtes coupable, & vous l'êtes sans le savoir : vous voulez reparer le tort que vous
me

me faites par des soins. Quel est donc mon crime ? lui dis-je. Vous aimez le Duc , me répondit-il ; vous l'aimez, MADemoiselle , & c'est moi qui vous l'apprends. Je vais vous paroître bizarre , ridicule , & justifier tous vos torts : je vous donne des armes contre moi , & vous en userez : je vois & je sens tous mes malheurs ; mais j'y suis forcé. Son discours fut suivi de beaucoup de larmes : & il me quitta en me disant , qu'il vouloit me cacher son desordre & son desespoir.

Je restai plus troublée que je ne puis vous le dire ; je me fuyois moi-même : & je n'avois encore osé convenir quelle étoit la cause de mes agitations & de mes divers mouvemens, lorsque m'étant jetée sur un lit de repos, ELEONOR entra dans ma chambre.

Je fus surprise & honteuse , qu'elle fût témoin de mon desordre. Remettez-vous , me dit - elle : vous voulez me cacher votre trouble & vos sentimens , vous avez tort. Ne me regardez point comme une personne sévère , qui veuille condamner tous vos mouvemens ; mais comme une Amie , sur laquelle vous pouvez compter ; capable de vous consoler

foler & de vous conduire, dans la situation la plus délicate de votre vie. Ne croyez pas que je vous fasse un crime d'un sentiment : un cœur peut être sensible & innocent; & pour vous donner de la confiance par mon exemple, je veux vous faire l'Histoire du mien. Elle s'arrêta, & parut se repentir de sa confiance; mais je la pressai avec tant de tendresse, qu'elle continua.

Je connois l'Amour, me dit-elle, & je n'ai que trop payé le tribut que nous devons à ce Dieu. Vous savez les malheurs de ma Maison; & comme à peu près dans le même tems, je perdis mon Mari & mon Frere. L'un étoit le soutien de ma Famille, l'autre en étoit l'espérance. Mon Frere fut pris les armes à la main contre son Roi, & porta sa tête sur un échafaut. Peu de tems après, mon Mari perdit la vie dans une Bataille, qu'il gagna contre les ennemis de l'Etat. Ainsi dans un moment je perdis tout, & les biens presens, & les espérances à venir: je fus réduite, à regretter un Mari en place & très-estimable, & à solliciter pour l'honneur & la vie de mon Frere.

Il perdit l'un & l'autre , & ses biens furent confisqués ; de sorte que je restai sans aucune fortune. Les idées de Grandeur disparurent en un moment : tous les agrémens , qui sont à la suite des grands établissemens , s'évanouirent : je restai seule sans Bien & sans appui ; & ma seule espérance , c'étoit qu'ayant été l'objet de la mauvaise fortune , je serois au moins oubliée par l'Amour : mais tous deux se réunirent pour me persécuter. Dispensez-moi , M A D E - M O I S E L L E , continua-t-elle , de vous en dire davantage.

Quoique ce qu'elle me dit me soit très-présent , étant sensible à la marque de confiance qu'elle me donna , (ce qu'elle fit en habile personne , pour se rendre maîtresse de mon cœur & de mon secret) comme elle vous est inconnue , M E S D A M E S , cela vous intéresseroit peu ; ainsi je laisse-là son Histoire. Non , lui dites-nous , nous vous prions de nous instruire des aventures d'É L E O N O R ; & alors elle poursuivit.

On aime à savoir les foiblesses des personnes estimables : nous esperons de leur ressembler par quelque endroit ; si leurs qualités éminentes nous abaissent ,
leur

leur foiblesse les rapproche de nous , cela nous console ; & il m'étoit trop important de trouver une amie , dans une personne qu'on m'avoit donnée pour veiller sur ma conduite. La confiance qu'elle alloit voir en moi , me répondoit d'elle ; & j'étois dans ces momens , où le secret pese tant à un cœur : je voulois lui parler de ce que je sentoiss ; & j'étois trop heureuse de trouver en elle , non seulement des conseils , mais de ces foiblessees aimables qui nous rendent plus indulgens pour celles d'autrui. Je la pressai donc de m'en dire davantage.

Vous voulez , me dit-elle , jouir de mon secret dans toute son étendue : je crains bien qu'un pareil recit ne rouvre toutes mes playes , & ne donne à ma passion un nouveau degré de vivacité ; néanmoins j'y consens. Mes sentimens étant le seul plaisir qui me reste : laissons-les aller leur cours. Ils sont d'une nature toute nouvelle , ma chere amie. On donne dans le T A S S E , pour modele de délicatesse , les sentimens d'O L I N D E : il dit , qu'il desire beaucoup ; qu'il espere peu ; & qu'il ne demande

mande rien. Pour moi , je n'espère , ne desire , ni ne demande : ma passion n'est appuyée sur rien : elle subsiste , se nourrit , & s'accroît toute seule ; & il y a un tems infini , que je suis occupée d'un sentiment unique en son espèce.

Je vis , il y a quelques années chez une de mes amies , le Comte *** ; dispensez-moi de vous dire son nom. Il me parut d'une figure aimable ; mais avec beaucoup d'esprit , on a moins besoin de figure. Il me rendit d'abord plus attentive ; (c'est beaucoup faire , que de me la rendre) & je continuai à le voir chez mon amie & chez moi.

J'avois dans ce tems-là un Ami qui s'intéressoit à moi par le cœur : il avoit pensé m'épouser ; mais ma Famille ayant disposé de ma liberté en faveur de mon Mari , il en eut une douleur au dessus de toute expression. Il avoit pour moi un de ces goûts d'étoile ; il ne pouvoit se résoudre à m'abandonner : & il amusa sa douleur par l'idée de croire , que mon cœur ne s'étoit pas donné avec ma main. L'estime & le respect qu'il avoit pour moi , avoient arrêté & retenu ses sen-

rimens ; mais il veilloit sur les miens ; & me disoit tous les jours , que si j'en dispois pour quelque autre , il en mourroit de douleur.

Il remarqua bientôt , que l'attention que j'avois pour le Comte , se tournoit en tendresse : mes yeux me décélérent , & révélèrent mon secret ; & il m'en fit des reproches dont j'en fus très-bleffée.

Tout cela échappoit à l'intéressé. Il me parut cependant avoir de légers sentimens pour moi : & je me préparois , s'il me les montrait , à les rejeter. Il a été bien vengé de mes vains projets. S'il a eu des sentimens , ils se sont arrêtés ; & les miens ont eu leur progrès. Je fus très-long-tems sans convenir avec moi-même , de ce que je sentoie. Quel art le cœur n'a-t-il point dans ces commencemens , pour cacher son penchant , & ne pas allarmer la raison & la pudeur ! c'est un simple amusement : c'est l'esprit qui nous touche : enfin , jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître , il est presque toujours ignoré. Il ne fut pas long-tems sans se faire sentir à moi avec tout son pouvoir ; & le trouble où je me trouvois
quand

quand le Comte venoit chez moi , ne m'annonça que trop ma' défaite.

Dans ce tems-là je fus accablée de tous mes malheurs ; & je perdis , comme je vous l'ai dit , mon Mari & mon Frere. Ce fut la disgrâce du monde la plus complete & la mieux sentie. Mon amie qui venoit souvent pour me consoler , amenoit le Comte avec elle dans le tems que je ne voyois personne ; & je m'apperçus , à la honte de ma douleur , que lui seul la suspendoit.

Je me trouvai dans la suite accablée d'affaires : ma Maison perdue : mon Frere qui périssoit avec les apparences du crime & de la révolte ; qui n'avoit que moi pour le secourir , & pour sauver ce que je pouvois , du débris de notre Maison. J'espérois que tant de peines useroient au moins le sentiment que j'avois dans le cœur ; mais il fut toujours respecté par mes malheurs.

Après bien des années de persécution , le tems fit sans le secours de ma raison , ce qu'elle n'avoit pû faire ; car il faut convenir à la honte de notre douleur , qu'elle n'est pas éternelle. Enfin , ayant tiré tout le parti que je pus de ma mauvaise fortune , je crus jouir de

quelque calme ; mais j'avois perdu le repos du cœur , & dès que je fus rendue à moi-même , je me trouvai livrée à l'amour. La vie dissipée avoit pris sur ses droits ; mais il s'en est bien vengé : je ne pouvois plus ignorer mon état : il fallut en convenir , & compter avec moi-même.

La plûpart des Femmes , sans plan & sans dessein se laissent entraîner au sentiment qui leur plaît. Pour moi j'examinai ce qu'il y avoit à faire ; & après avoir réfléchi sur le caractère du Comte & le mien , je trouvai que je n'avois qu'à le fuir. Et pour vous montrer que mon dessein étoit appuyé sur des connoissances , je vais vous faire son Portrait. Mais non , je ne suis pas en état de vous le peindre ; l'amour conduiroit le pinceau ; & je ne pourrois consentir qu'il manquât quelque mérite à ce que j'aime.

Je lui dis comment est-il possible , qu'avec une aussi grande passion dans le cœur , vous n'avez rien fait , ou pour lui en inspirer , ou pour lui en montrer ? Je vais vous répondre , me dit-elle.

Je suis née avec un cœur fort sensible ,

sible , mais en même tems avec beaucoup de gloire. L'un ne peut s'oublier qu'aux dépens de l'autre. Pour me rendre heureuse il faudroit les accorder tous deux, ce qui est difficile ; & je me trouve encore plus malheureuse quand ma gloire se plaint , que quand mon cœur souffre. J'ai donc pris le parti de la contenter. Si j'avois montré mes sentimens , & qu'ils eussent été négligés , je serois morte de douleur : voilà pourquoi je le fuyois. J'étois sûre de ma bouche , mais je craignois mes yeux ; & en évitant ses regards je les cherchois toujours. Quel trouble ne jetoient-ils point dans mon ame , quand je le voyois ! Il y a toujours entre lui & moi , ma tendresse & ma gloire. L'une me porte vers lui , & l'autre me retient ; & ces divers mouvemens me donnent un embarras & une timidité , que je crains qu'ils ne m'accusent. Il n'y a cependant aucun instant dans ma vie , où mon cœur ne me le demande ; & où je ne le refuse à son empressement. Mes sentimens sont aussi vifs que s'ils étoient nouveaux ; & un redoublement de tendresse use quelquefois la provision de courage , que j'avois amassée à for-

ce de réflexion. Je pense à lui sans interruption : il est toujours entre tous les objets & moi : je ne forme aucun projet que je ne l'aye en vue : je crois que son estime doit être le prix de tout ce que je fais de bien ; & je fais encore plus grand cas d'elle , que de tous les sentimens les plus tendres que je pourrois lui supposer. Je me suis imposé la conduite du monde la plus sévère : je me suis défendu tous les plaisirs de l'imagination , mais sur-tout , je me suis promis de le fuir ; & je me tiens parole.

Un seul cœur n'est point fait pour tant de violence ; & un Ami que je voyois souvent , me voyant triste & rêveuse , arracha mon secret. Cet aveu couta autant à ma pudeur , que si ç'avoit été celui d'un crime. Il voulut rassurer ma timidité , & me dit : pensez-vous que l'on doive autant de fidélité à cet Honneur imposé par l'usage , qu'à l'Honneur de la probité ? croyez moi , le monde est traitable : vous ne lui devez que des dehors de bienséance ; & il ne vous en demande pas davantage. Je ne pense point comme vous , lui dis-je : je n'ai point vu de femme , avoir
rejet-

rejeté tout-à-fait le préjugé de l'Honneur, & qui valut quelque chose. Mais d'ailleurs, je me respecte plus que le monde : j'ai besoin de ma propre estime, & le témoignage de ma conscience m'est plus nécessaire, que les suffrages du public. Mais voulez-vous, me dit-il, être la victime d'un sentiment ? Il faut vous en rendre maîtresse, ou y céder. Si mon cœur avoit su m'obéir, il y a long-tems que j'en serois quitte, repliquai-je ; mais je n'en puis rien obtenir ; à peine puis-je me pardonner de sentir ; & c'est vous qui m'avez rappelé l'attention que je me dois.

Mais après tout, les goûts ne dépendent pas de nous, MADemoiselle : ils entrent dans notre cœur sans nous en demander permission : les passions nous prennent & nous gardent tant qu'il leur plaît ; & nous ne sommes coupables que de l'usage que nous en savons faire. Que n'ai-je point fait pour me l'arracher du cœur ! Je voulus quitter mon Pays, & passer dans une Cour étrangère : je crus, que le changement de lieux & d'objets, pourroit déranger mes idées ; mais l'Amour plus

diligent que moi, vola , & me rattrapa sur la route. Voyant que mes soins étoient inutiles , & mes affaires me rappelant dans ma Patrie, je revins. J'essayai de me donner du goût pour quelques personnes qui s'étoient attachées à moi ; espérant d'affoiblir un sentiment par un autre , afin d'échaper à tous les deux. Mais hélas ! J'ai tout sacrifié à mon idée ; & je lui garde une fidélité à toute épreuve. Il est étonnant ce que j'ai fait de cette idée : je l'ai personnalisée de manière que je suis en société avec elle : nous avons nos querelles & nos racommodemens : d'autres fois je suis plus en paix ; & ma mélancolie étant plus douce , je ne la changerois pas pour les plus grands plaisirs. Il n'appartient qu'à l'Amour , de nous donner des tristesses dont on le remercie. J'ai les idées si vives , qu'il y a des momens où je le crois auprès de moi , & mon amour use l'espace qui nous sépare.

Savez-vous ce qui m'a conduit à cet excès de passion ? C'est l'extrême rigueur que j'ai eu pour moi-même. Ce ne sont pas ceux qui cèdent qui aiment le plus , ce sont ceux qui résistent

tent. Tout ce que vous refusez aux sens , tourne au profit de la tendresse. J'étois livrée aux exagérations de mon esprit ; & comme il est rare , que la possession fournisse tous les agrémens que lui prêtent nos desirs , j'ai aimé , non pas selon le mérite que j'avois trouvé , mais selon celui que j'ai imaginé.

J'appris dans ce tems-là qu'il avoit un engagement ; & ce fut un redoublement de douleur pour moi. Mes sentimens me donnoient des droits sur les siens , à ce qu'il me sembloit : quand on aime bien on veut être aimée , & l'on se croit toujours digne de l'être. Je fus aussi blessée de son engagement , que s'il m'avoit fait une infidélité ; & sa passion pour une autre , mit une barrière entre lui & moi. D'un engagement il passa à un autre. Cela me fit croire qu'il étoit léger : que l'Amour n'étoit pour lui ni sérieux ni respecté ; & je compris , que j'étois destinée au pénible exercice d'effacer de mon cœur un sentiment qui y étoit profondément gravé. Je dis cent fois le jour que je veux l'oublier ; & je le dis pour y penser davantage. Que faire de tout l'amour

que j'ai dans mon cœur : Les Amantes se guérissent souvent à force de réflexions : les miennes me rendent plus malade , & ma raison ne m'aide point contre ma passion.

Mais c'est trop M A D E M O I S E L L E , vous entretenir de ce que je sens. Que penserez-vous de moi ? Quelle impression vous font mes égaremens.

C'est une chose bien consolante , M A D A M E , lui répondis-je , qu'une personne aussi estimable que vous , tienne à nous par quelque foiblesse.

Après cela permettez-moi , M A D E M O I S E L L E , me dit-elle , de faire ma charge ; (car il faut bien quelquefois la faire) en vous priant de faire réflexion , que je ne suis point tombée dans les grands malheurs de l'Amour ; & que j'ai pourtant été infiniment malheureuse. Avec une conduite assez estimable , que me reste t-il ? Je n'ai eu que moi pour témoin de tant de peines & de combats : tout est perdu dans l'Amour , outre que le cœur n'est jamais tranquille , dès qu'il s'est vu agité de cette passion. Que la vertu est aimable & desirable ! Quand ce ne seroit que

que par rapport à notre repos. Dans les passions les plus heureuses, supprimez, s'il est possible, toutes les allarmes, les troubles les craintes, & les jalousies : mettez à part toutes ces choses, & laissez à l'Amour ce qu'il a de joies pures : qu'il lui en restera peu ! Cependant pour l'ombre de quelques plaisirs, on se gâte le goût, & l'on perd celui des vrais Biens pour toute sa vie. Pardonnez-moi, MADemoiselle, ce petit trait de morale. Si après m'être montrée à vous comme j'ai fait, je me suis ôté le droit de donner des avis, j'espère regagner par la confiance d'autres droits sur votre cœur ; & me faire croire comme une Amie non suspecte.

J'allois en liberté lui parler de ma situation, mais on vint nous dire de la part de mon Pere, qu'il nous demandoit. Je fus le trouver. Il me dit d'un ton sec & fâché : qu'avez-vous donc fait au Prince CAMILLE ? Madame sa Mere vient de me dire qu'il est dans un chagrin horrible ; & l'on s'en prend à vous. Il est bien triste, m'a-t-elle dit, de souffrir avec tant de peine, la passion que mon Fils a pour MADE-

MOISELLE votre Fille, & que cette passion ne serve qu'à le rendre malheureux. Je vous crois trop de mes amis, pour ne pas m'aider à rompre un engagement qui ne me convient pas; & vous êtes trop honnête-homme, pour ne pas penser plutôt à remplir les devoirs de la reconnoissance, qu'à travailler à l'agrandissement de votre Maison, aux dépens de l'Amitié que vous me devez. Ainsi puisque MADEMOISELLE votre Fille nous aide par ses mauvais traitemens pour mon Fils, achevons de rompre des liaisons que nous n'oserions jamais attaquer sans son secours; & pour cet effet, je vous prie de la mener, ou de la faire aller à la Campagne. Je lui ai répondu, que je la priois d'être persuadée, que mes plus chers intérêts étoient les siens: que je n'avois rien de plus pressé que de lui plaire; & que j'allois vous faire partir. Préparez-vous donc, MADEMOISELLE, me dit-il, à vous en aller dans ma Terre dans deux jours. La fidélité & la reconnoissance que je dois à la Princesse, m'empêchent de vous parler en Pere irrité; & j'aime mieux la servir que vous. Rien n'aproche, dit-il, en

en se tournant vers E L E O N O R , qui m'avoit suivie , de l'ingratitude de ma Fille à l'égard d'un Prince aimable qui a pour elle une grande passion ; qui sacrifie de grands établissemens à son amour ; & qui soutient notre Maison qui alloit périr. Quand la Princesse sa Mere , qui a de l'indulgence pour lui , & par bonté pour moi , alloit donner un consentement qui lui coûte tant , c'est elle qui met obstacle à une affaire , qu'elle devoit acheter de la moitié de sa vie. Ah ! je sens que malgré moi ma colere reprend ses droits , qu'elle va éclater ; ôtez-vous , & ne vous montrez jamais devant moi. J'aurois voulu répondre ; mais il étoit trop irrité ; & je trouvai que le meilleur parti étoit de me retirer dans ma chambre. E L E O N O R resta quelque tems avec lui pour l'appaïser ; mais sa colere éclata tellement contre moi , & elle étoit si forte , qu'elle auroit eu de la peine à lui dire quelque chose pour le calmer.

Dans ce moment le Prince entra chez mon Pere , & le trouvant si agité , il lui en demanda la raison. Ma Fille a le malheur de vous déplaire , lui dit mon Pere ; je ne saurois trop la punir ;
&

& je viens de lui ordonner de se retirer à la Campagne. Le Prince se jeta à ses pieds pour lui demander en grace que je ne partisse pas. Je l'ai trop promis à la Princesse, disoit mon Pere, & je ne puis me dédire. Le Prince l'assura que je n'étois point coupable. Est - ce aux Peres & aux Meres, lui dit-il, d'entrer dans la querelle des Amans, qui n'est souvent fondée que sur leur délicatesse ? C'est moi qui ai tort : l'amour n'est jamais content ; & il est souvent injuste. Mais au moins permettez-moi de voir Mademoiselle votre Fille. Vous le pouvez, lui dit mon Pere. Je vais prier ma Mere, continua le Prince, de vous demander de rompre ce cruel voyage. Quand elle me l'ordonneroit, repliqua mon Pere, cela seroit inutile. Madame votre Mere croiroit que je suis d'intelligence avec vous, & je dois plus à ma probité qu'à tout autre considération.

ELEONOR ayant vu le Prince entrer dans le cabinet de mon Pere, s'étoit retirée ; elle entendit pourtant une partie de leur conversation ; & elle vint ensuite dans ma chambre, où elle me trouva dans un accablement que je ne puis vous exprimer. Je suis au desespoir, lui dis-je, de la colere

lère de mon Pere ; mais ce qui me fâche le plus , c'est qu'il a raison. Hélas ! il n'y a qu'un moment que vous me parliez des malheurs de l'amour , aurois-je cru être destinée à en servir d'exemple ! elle me répéta ce que le Prince avoit dit à mon Pere ; mais sa générosité & ses vertus ne me rendoient que plus coupable & plus triste.

Le Prince entra dans ce moment dans ma chambre , & me trouva toute en larmes. Quoique j'ignore la cause de vos pleurs , me dit-il , & que je n'ose me flatter qu'elles me regardent , vous êtes affligée , & cela suffit Mademoiselle , pour l'être avec vous. Abandonnez, Prince, lui dis-je , une infortunée qui met le trouble dans votre Maison ; n'ajoutez point à mes malheurs votre constance ; vous avez trop fait pour moi ; & il est tems que vous songiez à vous , & à ce que vous devez à Madame votre Mere. Pourquoi , Mademoiselle , me répondit-il , vous charger du soin de mes devoirs ? Il ne vous sied plus d'être généreuse. Mais quel ton prenez-vous , lui dis-je , & de quoi peut-on m'accuser ? Je ne vous accuse de rien , reprit-il & vous ne trouverez jamais en moi un persécuteur. Dans la querelle des Amans

la délicatesse de celui qui manque nous venge toujours suffisamment ; je n'en demande point d'autre ; mais au moins aidez-moi, Mademoiselle, à ne vous point perdre. Je n'ai rien pu gagner sur Monsieur votre Pere ; voilà la première fois de ma vie que je l'ai vu irrité contre moi, & je mourrai de douleur, si sa colère dure davantage.

Dans ce moment on vint me dire qu'un Gentilhomme de la Princesse Orimante me demandoit. Je le fis entrer. Il me dit, que la Princesse m'avoit mis d'une partie de Chasse, qu'elle faisoit le lendemain. Je priai ELEANOR de savoir de mon Pere ce qu'il souhaitoit que je fisse. Il répondit : elle doit obeir à la Princesse : puisqu'elle lui a fait l'honneur de la mettre d'une partie, elle doit y aller. Je remerciai donc la Princesse, & dis au Gentilhomme que je lui obéirois.

Il fallut ensuite se préparer, songer à mes habits ; & je n'étois pas en des dispositions propres à la joie. Ce qu'il y a d'incommode à la Cour, c'est qu'il faut avoir les sentimens du Maître, ou faire tout comme si on les avoit ; & souvent sous des apparences de joie, on a le cœur déchiré.

J'arrivai donc le lendemain très-abbat-
tue,

tue, & cachai mon changement, en disant que j'avois eu une migraine très-violente. C'étoit la Chasse du monde la plus galante, & elle devoit finir par une Fête à une Maison de plaisance. Les Dames parurent très-bien à cheval. Mon Pere, qui n'avoit rien négligé de tout ce qui forme le corps pour les graces, m'avoit fait apprendre à y monter; j'avois un habit bleu brodé d'or; je fus trouvée mieux qu'il ne convenoit; & la Princesse qui étoit très-obligeante, me dit là-dessus les choses du monde les plus gracieuses. Les premières personnes que j'aperçus, ce fut le Prince & le Duc, qui faisoient leur Cour très-régulièrement à la Princesse. Mon embarras fut extrême: je ne savois où placer mes yeux: le Prince m'observoit; & cela redoubloit mon trouble.

La Chasse enfin commença, & le Duc fit si bien qu'il trouva le moyen de m'approcher. A son abord, je lui marquai une si grande peine de le voir, qu'il se retira très-respectueusement, en me disant: tenez-moi compte, Mademoiselle, de tous les soins que je ne vous rends pas.

Après que la chasse fut finie, on se rendit à une Maison de Campagne qu'on trouva toute illuminée; & d'abord que l'on fut

fut arrivé, les Dames allèrent dans leurs appartemens se rafraichir & changer d'habit. En prenant un mouchoir, je trouve dans ma poche une Lettre, fans savoir qui l'y avoit mise; & justement pendant que je la lisois, le Prince vint me voir dans ma chambre. Je la cachai brusquement; mais il s'aperçut de mon trouble, & me dit: je vois bien que je vous embarrasse, Mademoiselle, & je me retire. Le tems étoit venu que ma mauvaise fortune alloit s'emparer de ma vie.

Quand j'eus changé d'habit, il fallut descendre chez la Princeffe. Quelle peine de prendre un air riant, quand on a le cœur navré? Dans la conversation je lui dis, que j'allois à la Campagne. Elle me demanda, pourquoi ce voyage? Mon Pere, lui répondis-je, souhaite d'aller passer quelques semaines du Printems à sa Maison; & je l'assurai, que j'emportois tous les sentimens de reconnoissance que je devois à sa bonté. Elle me demanda encore si la Terre étoit éloignée. Je lui dis, qu'elle ne l'étoit que de deux ou trois lieues, & eut la complaisance de me promettre qu'elle m'y viendroit voir. Je reçus ces marques de distinction comme je devois. Le Duc étoit present quand je
parlai

parlai de mon voyage , & il en parut triste : mais le Prince ne se montra point de toute la soirée , ce qui augmenta mon chagrin. On joua : il y eut concert dans les appartemens ; & j'y suivis la Princesse , parce que je trouvois plus mon compte avec la Musique : je n'avois qu'à sentir & me taire. L'on servit le souper : tout y fut magnifique ; & il y eut grand bal après.

Le Duc parut à cette Fête d'une manière fort brillante , & le plus aimable du monde : aussi je vous avouerai , que je me trouvois avec des sentimens tout nouveaux ; que je m'apperçus bien que c'étoient ceux que le Prince me demandoit depuis long-tems , & qui , jusques-là , m'avoient été inconnus. Quoique je fusse très-fâchée de ne le point voir , parce que cela me marquoit qu'il étoit mécontent ; cependant je ne pus m'empêcher de me sentir , pour un moment , plus à mon aise ; mes regards & mes sentimens se trouvoient plus en liberté ; & je vis avec douleur & avec joie dans les yeux du Duc , la plus grande passion du monde. Quand je dansois avec lui , on trouvoit qu'il dansoit mieux qu'à son ordinaire ; & la Princesse nous fit recommencer quelques

ques danses que nous exécutions mieux que les autres. Enfin, il cherchoit à plaire, & peut-être voyoit-il bien qu'il plaisoit.

Le Bal fini, j'allai très-vite dans mon appartement, & ELEONOR qui avoit eu la bonté d'être toujours avec moi, vint m'y trouver. Je fis retirer mes femmes en la voyant. Vous payerez bien cher, me dit-elle, le moment de plaisir que vous venez d'avoir. Je lui rendis compte de tout ce qui s'étoit passé; mais elle le savoit mieux que moi, m'ayant toujours observée. Je lui montrai la Lettre que j'avois reçue; je lui dis, que le Prince m'avoit surprise en la lisant; & qu'il se doutoit selon toute apparence qu'elle venoit du Duc. Je vous plains, dit elle: mais que faire à présent? Après avoir passé une partie de la nuit, agitée sur les différens partis que je pouvois prendre, le jour parut sans nous être déterminées à rien; & nous nous mêmes au lit.

Le Prince dès le matin alla trouver ELEONOR. Il est indiscret, MADAME, lui dit-il, d'éveiller si matin une personne qui s'est couchée au jour. Il avoit passé la nuit sur une terrasse qui étoit vis-à-vis de ma chambre; & avoit vu jusqu'à quelle
heure

heure elle avoit été avec moi : il savoit outrecela tout ce qui s'étoit passé au Bal, & y avoit été déguisé. Il montra à ELEONOR une douleur vive & profonde, & lui dit : qu'il m'avoit surprise lisant une Lettre, que j'avois cachée avec un trouble qui m'accusoit. Elle fit ce qu'elle put pour le desabuser sur les idées qu'il avoit de cette Lettre. Je ne cherche point à l'accuser, répondit-il ; & je serai bien fâché d'avoir raison de le faire. Hélas ! elle auroit pu tout entreprendre sur la confiance que j'avois en elle. ELEONOR lui demanda, mais de quoi vous plaignez-vous ? Qu'a-t-elle fait que les bienféances ne lui permettent ? Car pour la Lettre, elle lui fit croire qu'il s'étoit trompé : on est bien crédule quand on aime. Je ne puis, lui dit-il, appuyer mes soupçons ni mes chagrins sur rien de certain ; mais un pressentiment secret me trouble ; je ne suis point rassuré par son amour ; & je crois voir dans ses yeux, quand elle est devant le Duc, ce quelle ne m'a jamais montré. Elle fit tout ce qu'elle put pour le remettre. Il la pria d'obtenir de mon Pere, qu'il me pût voir à sa Campagne ; & l'assura en la quittant, que ses chagrins ni ses soupçons n'iroient
jamais

jamais jusqu'à lui ; qu'il ne vouloit rien devoir à l'autorité paternelle ; & qu'il ne voudroit pas de ma main, si le cœur ne la lui offroit pas.

Le Prince ayant obtenu de mon Pere la liberté de me voir, je partis sans avoir osé prendre congé de lui, & dans sa disgrâce.

Je fus soulagée de me trouver à la Campagne. C'étoit un très-beau Château, mais qui n'étoit point bati à la moderne, un grand Parc, de beaux Bois & de belles Eaux. La nature paroissoit par tout à son aise, & l'art ne la gênoit pas. Je crus que le calme qui étoit répandu dans ces lieux, pourroit passer dans mon ame ; mais Hélas ! les passions sont amies de la solitude ; elles s'augmentent, & se fortifient dans le silence. Je me trouvois dans des dispositions qui m'étoient inconnues ; dans un trouble & une agitation, qui avoient pourtant un charme secret.

E LEONOR venoit souvent me trouver pour m'arracher à mes rêveries ; & me reprochoit avec amitié que je la fuyois. Je me suis donc moi-même, lui disois-je, car vous êtes ma seule consolation ; mais c'est que je n'ai pas assez de toutes mes heures pour donner à ce que je sens depuis

puis quelques jours. Vos réflexions, me disoit-elle, seroient mieux employées à penser aux malheurs que vous prépare l'amour. Je fais que mes avis seroient inutiles contre les charmes d'une passion naissante : mais quoiqu'inutiles, je vous les dois ; car pensez, M A D E M O I S E L L E, que vous manquez à tout ce qu'il y a de plus sacré, à vous-même, à Monsieur votre Pere, mais plus que tout, au plus aimable Prince du monde, & à la passion la plus vraie & la mieux prouvée ; pour qui ? Pour ce que vous ne connoissez point, & qui fera sûrement le malheur de votre vie. Il ne faut pas croire, M A D E M O I S E L L E, que toutes les passions portent leurs excuses avec elles Nous fumes interrompues dans ce moment, & nous nous séparames. Je voyois bien qu'elle avoit raison ; mais sa raison & la mienne étoient impuissantes ; elles me présagoit des malheurs ; & elle troubloit ma vie sans me préserver de rien.

Je ne fais pas par quel enchantement, tout ce qui s'offroit à moi servoit le Duc. J'ignore s'il avoit gagné quelqu'un de mes domestiques, mais tous les jours & dans tous les lieux, je trouvois des marques de sa passion. Tantôt je trouvois une Lettre
sur

sur ma toilette ; tantôt c'étoient des Vers qui s'offroient à moi dans les Bois , & les endroits les plus reculés où j'aimois à me retirer. Voici la Lettre dont je viens de parler. Je me fis d'abord quelque scrupule de l'ouvrir ; & si j'avois pu la lui renvoyer toute fermée , je l'aurois fait ; mais on ne refuse gueres un plaisir qui s'offre , & qui doit être ignoré. Je l'ouvris donc , & je trouvai ces mots.

Je tremble , MADEMOISELLE , de paroître devant vous , & je crains de vous déplaire : Cependant ce qui fait mon crime doit être mon excuse. Ce que je voudrois que vous fussiez , c'est que vous m'avez appris à aimer sans savoir ce que vous m'avez appris. Oui , quand vous ne jugeriez de vous , que par la Passion que vous m'avez inspirée , il n'est pas possible que vous ne connoissiez que vous êtes la plus adorable personne du monde. Mais à force de sentir ce que vous valez , MADEMOISELLE , il me semble que je vous éloigne de moi ; & que j'ai pour vous une sorte d'Amour & de respect , qui ne peut être inspiré que par vous , & jamais senti que par moi.

Le lendemain , étant assise auprès d'une grande pièce d'eau , entourée de grands arbres très-épais , & sur un siège

ge de Gazon, où j'avois accoutumé de me mettre, je trouvai celle-ci.

N'ayez point peur de moi, MADEMOISELLE; les sentimens que vous m'avez inspirés ont toute la vivacité de la Passion, & toute l'innocence de la Vertu: j'ose m'en parer, & je crois qu'ils font tout mon mérite, que le désintéressement de ma Tendresse, me la fasse pardonner; puisque la plus grande marque d'Amour que l'on puisse donner, c'est d'être plus pressé d'aimer que d'être aimé. Pour moi ma Passion me paye de la sentir: Je respecte mes Sentimens: Jugez donc, MADEMOISELLE, si je puis manquer de vous respecter vous-même.

Un autre jour, dans un cabinet où j'étois accoutumée de me retirer, cette autre s'offrit à mes yeux.

Je passe les jours & les nuits, MADEMOISELLE, autour de vos murailles; je ne puis quitter les lieux où vous êtes; je ne sais par où vous aborder, & toutes les routes pour aller à vous, me paroissent difficiles. Tant mieux, MADEMOISELLE, vous me saurez gré du chemin que je trouverai. Je ne puis retourner à la Cour: je n'ai pas la force de remplir aucun devoir; & il me semble que dans les endroits où vous n'êtes plus, je ne dois rien qu'aux regrets de votre
P absence:

absence : j'y chercherois encore moins le Plaisir ; en est-il, MADEMOISELLE, dans les lieux où vous n'êtes plus ? Je sens qu'il n'y en a pour moi d'autre au monde que vous ; l'Amour a réuni en vous tous mes devoirs, tous mes desseins, & tous mes Plaisirs. Ne soulageriez-vous point par pitié, MADEMOISELLE, ce que je souffre par Amour.

Ainsi, tout me faisoit souvenir, & me parloit de ce que je ne pouvois oublier. Je crus aisément des vérités si douces, & qui étoient d'accord avec mes desirs. Peu à peu il s'accoutuma à m'entretenir de son Amour ; il apprivoisoit insensiblement ma délicatesse & ma pudeur, & moi je me permis & me pardonnai de l'aimer.

Quelques jours après que je fus arrivée à la Campagne, la Comtesse EMILIE me vint voir ; elle étoit Amie de notre Maison, & m'avoit toujours marqué beaucoup d'amitié. Elle avoit avec elle une Fille très-aimable, & qui me dit fort naïvement, après que nous eumes fait connoissance : Vous êtes seule ici, MADEMOISELLE ; si vous voulez, je demeurerai quelques jours avec vous : demandez-moi à ma Mere, & je resterai. Dans un autre tems cela m'auroit fait grand plaisir ; mais j'étois si triste, & si occupée de
de

de mon Amour, que quoique je voulusse quelquefois m'en distraire, j'y retombois toujours. D'autres fois, ma délicatesse me faisoit croire que je me devois à mes sentimens, & que c'étoit leur faire une infidélité, que de m'en éloigner. Cependant je ne pus honnêtement lui refuser de la demander à Madame sa Mere: ainsi je le fis, & elle me l'accorda.

Je la divertis le mieux qu'il me fut possible: nous avions l'une pour l'autre assez de confiance; néanmoins elle ne me parloit pas, & elle paroissoit rêveuse & occupée. Je ne voulus pas lui faire sentir que je m'en apercevois, de peur de lui faire de la peine; ni la presser pour savoir ses dispositions, parce que j'étois bien aise que sa réserve pour moi, me mît en droit d'en avoir pour elle. De plus, j'étois occupée, & j'avois de quoi penser: elle restoit assez souvent seule: j'en étois bien aise; & cela me laissoit la liberté de l'être aussi.

Je fus très-surprise un jour en entrant dans son appartement, d'y trouver le Duc; & je crois qu'ils s'apperçurent tous deux de mon embarras. Je fus tentée de faire une querelle à mon Amie: mais je me retins; & je pensai que n'ayant pas mon secret, elle n'étoit point dans le

tort. Je ne pouvois pas empêcher qu'elle ne vit ses amis chez moi ; & le Duc qui n'étoit pas instruit de ce que je souffrois pour lui, ne croyoit point me commettre, en venant voir son Amie. Ces raisons me calmèrent ; je fis une visite très-courte ; & j'allai aussi-tôt trouver E L E O N O R. Je lui dis que je venois de voir le Duc dans l'apartement de mon Amie, & la douleur que j'en avois, que mon Pere & le Prince croiroient que j'étois de moitié & que je la priois de me dire ce qu'il y avoit à faire. Elle me connoissoit trop pour me soupçonner : ma timidité lui répondoit de moi ; & elle savoit que je pouvois sentir, mais rien de plus : ainsi elle me dit, qu'elle alloit trouver mon Pere ; qu'elle feroit sur cela ce qu'il ordonneroit ; mais qu'elle avoit assez de confiance, pour croire qu'il ne soupçonneroit rien.

Cela arriva ainsi. Il fut persuadé que c'étoit un hazard ; & que ne pouvant chasser mon Amie, qui étoit une Fille de grande qualité, on ne pouvoit pas non plus empêcher, qu'elle ne reçût des visites dans son appartement ; mais qu'il prioit E L E O N O R de me suivre toujours. Mon Pere & elle convinrent aussi, qu'il iroit quelque-

quelquefois à la Terre , afin de dérober au monde la connoissance de ma disgrâce auprès de lui , & me sauver la conséquence qu'on auroit pû en tirer.

Le retour d'ELEANOR me donna un peu de calme pour ce qui regardoit mon Pere , mais j'étois assurée que cela ne me sauveroit rien auprès du Prince ; & qu'il n'entendrait pas raison comme lui. En entrant dans ma chambre , je trouvai sur un lit de repos une lettre. Il n'y avoit gueres de jours que je n'en reçusse. Je l'ouvris , & je trouvai ce qui suit.

Je ne me montre plus à la Cour , MADEMOISELLE , par discrétion pour mon Amour : Je crois que ma passion est écrite dans mes yeux , & qu'en me voyant on peut deviner que c'est vous que j'adore. Pourquoi faut-il me cacher de vous aimer ! C'est le seul mérite dont je voudrois me parer , que de savoir ce que vous valez , & de vous respecter selon votre prix. Ce que je sens MADEMOISELLE , n'est fait que pour être senti , je n'ai point de paroles pour l'exprimer.

J'évitai depuis d'aller dans l'appartement de mon Amie ; mais elle me cherchoit avec plus d'empressement que jamais. Vous me fuyez , me dit-elle un jour ;

vous avez deviné les sentimens du Duc pour vous , & vous me croyez d'intelligence avec lui sur votre compte ; mais faites-moi la justice de croire , que quoique le Duc soit infiniment de mes amis , je ne fais point faire de personnage , qui ne soit digne de vous & de moi. Mais où l'avez-vous connu , je ne l'ai jamais vu chez vous , lui dis-je ? il y a long-tems qu'il est de mes amis , répondit-elle , & vous ne l'avez point vu parce qu'il étoit à l'Armée. Je l'ai connu chez Madame la Marquise de ***, je vous dirai un jour l'Histoire de notre amitié ; mais à present, vous me permettrez seulement de vous dire , qu'il sent la passion la plus vive pour vous. Quel rôle voulez-vous que je fasse en ceci ? Cela vous feroit-il plaisir , que je reçoive ses sentimens , & que je vous les rende ? Dites-moi ce qui vous convient. Si cela ne vous plaît pas , si son amour vous blesse , je ne le recevrai plus. Elle en savoit plus que moi ; elle vouloit savoir les dispositions de mon ame ; & l'on est fort porté à la confiance quand on aime ; ce sont deux sentimens qui se suivent. D'ailleurs , elle me convenoit mieux pour Confidente qu'ELEANOR ; elle étoit plus près de moi , étant plus
jeune

jeune ; ainsi je lui ouvris mon ame , & lui dis mon secret , avec serment qu'elle n'en diroit rien au Duc. Elle me le promit , & je veux croire qu'elle m'a tenu parole. Je lui contai donc sans aucune réserve , tout ce que je viens de vous rapporter ; elle en fut surprise & touchée ; & m'assura qu'elle ne feroit rien que ce que je voudrois.

Lelendemain nous allâmes nous promener , à une maison à quelque distance de la Terre où j'étois. C'étoit un très-beau lieu. Pendant que nous étions sorties , le Prince me vint chercher ; mais on lui dit que je n'y étois pas. Il croyoit apparemment qu'à la Campagne on devoit toujours me trouver , & ne pouvoit comprendre , qu'ayant un Parc aussi grand & aussi beau , on allât chercher de la promenade ailleurs. S'il avoit pourtant voulu , il s'en seroit éclairci ; il pouvoit demander à mes gens, on lui auroit dit où j'étois ; mais sans s'informer de rien , il s'en retourne brusquement ; & le lendemain je reçus une Lettre conçue en ces termes :

L'Amour me conduisit hier dans votre solitude , MADEMOISELLE , mais vous avez trompé l'Amour. Je n'y ai trouvé

qu'un ennui affreux , & vous aviez emmené avec vous tout ce qui peut y plaire. Ne craignez pas que mes Plaintes viennent troubler vos Plaisirs : Je les respecte. Quoique je n'en puisse goûter où vous n'êtes pas , goûtez-en beaucoup où je ne suis point.

Les témoignages d'amour blessent , dès qu'on n'est plus dans la disposition d'y répondre

Le soir après souper nous allâmes nous promener seules. Mon Amie me fit beaucoup de protestations d'amitié : elle me parla de tout ce que je lui avois confié avec attendrissement ; notre conversation fut longue & touchante ; mais enfin il se fit tard & il fallut nous retirer.

Comme nous prenions le chemin du Château , j'entendis du bruit ; & je fus très-surprise , de me sentir arrêter par quelqu'un qui étoit à mes pieds. Je fis d'abord un grand cri , & j'entendis ensuite une voix , que je connus bientôt pour être celle du Duc. N'ayez point de peur , me dit-il , MADEMOISELLE , je ne suis point votre ennemi. Et c'est l'être , lui répondis-je , que de me commettre si cruellement. Non , MADEMOISELLE , vous ne serez point commise , répliqua-t-il ; personne ne peut
savoir

favoir que je suis ici , & vos bienséances me sont plus chères que ma passion ; mais que voulez - vous que je fasse ,
M A D E M O I S E L L E , de tout l'amour que vous m'avez donné ? Je me tournai vers mon Amie , & je lui dis : seriez - vous de moitié de cette trahison ? Non ,
M A D E M O I S E L L E , continua - il , elle n'a nulle part à ce que je fais , & j'ai pris cette hardiesse , dans l'innocence & dans la pureté de mes sentimens. Il se jeta ensuite de nouveau à mes pieds , & me dit les choses du monde les plus passionnées. Je voulus échapper & appeler mon Amie ; mais je ne fis rien de tout ce que je voulois faire ; un sentiment inconnu , & qui étoit plus fort que moi , s'empara de mon Ame ; & mes jambes me refusèrent leur secours. Heureusement je ne pus lui parler , & je ne lui répondis que du Cœur ; mais les yeux en auroient été interprétés , s'il avoit pu les voir. Enfin , il me persuada sa passion. Que ne me dit-il point , & que ne me fit-il point sentir ! Mais mon Amie me dit que la lumière alloit paroître , & qu'il falloit nous séparer. Il me demanda permission de revenir le lendemain : je n'eus pas la force

de la lui refuser , & je me retirai dans un trouble & une agitation qui ne se peut comprendre.

Je passai la nuit très-éveillée , & je n'ai jamais été occupée de sentimens si différens ; car la joie , la douleur , le plaisir , la crainte , & les remords , succédoient l'un à l'autre , & agitoient mon ame ; de sorte que le jour parut sans que le sommeil s'offrit à moi.

J'allai donc de bon matin chez mon Amie , que je trouvai triste & rêveuse ; & comme je lui en demandai le sujet , j'aurai bien de la peine à vous le dire , me répondit-elle , mais je ne puis trahir la confiance que vous avez en moi ; & je croirois manquer à ce que je vous dois , si je ne vous instruisois pas des engagemens du Duc. Quoi ! le Duc aime ailleurs , m'écriai-je ? Peut-être n'aime-t-il plus , répliqua-t-elle ; vous êtes capable d'effacer les plus grandes impressions ; mais écoutez-moi si vous le pouvez , je vais vous dire mon secret & le sien. Seroit-ce de vous dont il est amoureux , lui dis-je ? Non , répondit-elle brusquement , calmez-vous , M A-
D E M O I S E L L E , & écoutez-moi ; car il faut que vous soyez instruite , pour
prendre

prendre le parti qui vous convient.

Il y a du tems que je connois le Duc. Il me vint chercher avec empressement, & se fit presenter à moi par une de mes Parentes. Je fus étonnée qu'un aussi jeune homme que lui, livré aux plaisirs vifs & bruyans, vint chercher une personne assez retirée, & qui pense plus à mener une vie raisonnable, que diversifiée par les agrémens & la joie. J'examinai donc qu'elles pouvoient être ses vuës; & mon amour propre me fit croire, que n'étant pas un mauvais parti du côté de la fortune, elles pouvoient me regarder. Mais je ne fus pas long-tems dans l'erreur. Vous savez que je suis liée d'amitié avec Madame de ***, qui est très-aimable; je me doutai que son assiduité chez moi pouvoit la regarder; aussi en lui parlant souvent, & lui disant d'elle tout le bien que j'en pensois, je fus bientôt persuadée que son empressement regardoit mon Amie. Cela me donna de la tristesse; j'évitai quelque-tems d'en trouver la raison, & mon cœur voulut me dérober la vue de ma foiblesse; mais comme je crains ses surprises, je ne pris pas le change, &

crus qu'il falloit venir aux remédes.

Je pris d'abord le parti de ne le voir jamais. Hélas ! il auroit été plus doux pour moi si je l'avois suivi, que ceux que je me suis imposé dans la suite.

M'imaginant donc que je pouvois encore mieux faire, je me hâtai de lui arracher son secret : & fis même les frais de la confiance, en lui contant le malheur que j'avois eu de perdre le Marquis de * * *, avec qui ma Famille avoit pris des engagemens ; quelle douleur cette rupture avoit donnée à mon ame ; avec quel regret, ma Famille & les bienséances me défendoient de le voir, je lui fis défendre ma porte ; combien cette conduite augmenta ma passion ; & comment j'éprouvai, que la sévérité sert l'amour, & fortifie l'impression. Quand je lui fis une pareille confiance, ce fut dans le dessein de mettre une barrière éternelle, entre lui & mes sentimens. Par-là je donnois encore un prétexte & une excuse à ma douleur ; & je mettois sur le compte d'un autre ma sensibilité pour lui.

Cette confiance lui déplut, soit que cela fût contraire à ses desseins, ou que sa vanité fut flattée de croire que mes senti-

timens le regardoient ; mais je crus voir qu'il avoit des vues , & qu'il vouloit revenir à moi quand cela lui conviendrait. C'est assez la manière des hommes d'avoir quelque objet en réserve , de promener leurs imaginations , & d'user leurs goûts sur les objets présens qui leur plaisent.

Ma confiance eut un effet tout contraire à ce que j'avois imaginé ; car il devint vif & empressé. Il ne pouvoit se consoler , à ce qu'il me disoit , des sentimens que j'avois pour un autre : & quand je lui disois , cela ne vous ôte rien ; il me trouvoit peu délicate de ne pas comprendre qu'il y avoit des passions d'estime , bien au-dessus de celle des sens. Je n'en voulois pas d'autre ; mais la difficulté étoit de m'en convaincre. Quelque chose qu'il me pût dire , je ne l'en crus pas davantage ; & il y avoit des momens où je l'en estimois moins. Il fut toujours avec moi sur ce ton-là ; & si j'avois voulu aider un peu mon amour propre , il n'auroit tenu qu'à moi de croire , que je lui avois inspiré une grande passion ; mais enfin je voulus finir , & fixer mon état par le sien.

Plusieurs routes s'offrirent à moi. J'avois

vois son secret; il m'avoit confié son repos; il me prioit de le conduire; & je pouvois sans trahison, en faisant un personnage convenable, refuser de lui rendre service. Une autre se seroit vengée par-là de la préférence, & rien ne m'étoit plus aisé; car mon Amie étoit timide, elle craignoit le monde & sa Famille, elle le craignoit lui-même, & je n'avois qu'à me prêter à ses dispositions.

Une conduite plus digne s'offrit en même-tems. J'écartai tous les petits dépités dont les Femmes sont susceptibles; j'examinai son état & le mien; & je ne le trouvai pas coupable de sentir pour une autre, ce que j'aurois souhaité qu'il eût senti pour moi. Je crus que c'étoit à moi à me punir d'une sensibilité déplacée, en la tournant à son profit; & que mes sentimens devoient être assez purs & assez forts, pour le rendre heureux par un autre. Toute ma tendresse, je la mis à part; & je m'oubliai moi-même, pour m'imposer la conduite du monde la plus pénible, & à laquelle j'ai su obéir. Je pensai, que s'il étoit sensible à une conduite estimable, j'en ferois un digne Ami; & que si cela étoit perdu pour lui, il ne le seroit pas
pour

pour moi. Enfin, mon imagination séduite l'a si bien servi, qu'elle a su me persuader, que rien ne seroit plus digne de moi que de me vaincre.

Je songeai donc à avancer son intelligence avec mon Amie, comme si de leur bonheur eût dépendu le mien. Je parlai à MADAME L**, de la grandeur de la passion qu'on avoit pour elle; je la lui peignis avec les traits les plus forts; & je lui fis un portrait pris dans la vérité, mais orné par l'Amour. Je trouvais en mon Amie de la prévention contre lui; mais je sus la combattre. Je calmai ses craintes; je répondis pour lui; je pris tout sur moi; je touchai son cœur; j'aidai son penchant à la tendresse; je soulageai sa pudeur; enfin, quand il la vit, il n'eut qu'à achever ce que j'avois si bien commencé, & l'impression étoit presque faite.

Il y avoit des momens, où le personnage que je faisois me paroissoit déplacé. Je manque à tout, disois-je; j'agis contre mes principes; je ne fais plus me respecter; & je ne connois de devoir que celui qui peut lui marquer mon attachement. Quel spectacle seroit-ce pour les indifférens! Cependant, dès que je consultois mon cœur & ma sensibilité, je

je croiois ne pouvoir rien faire de plus parfait que de le donner à un autre ; je jugeois du mérite de ma conduite par ce qu'elle me coûtoit , enfin , sans retour vers moi , sans attendrissement sur mon état , je n'ai songéai uniquement qu'à le rendre heureux.

Il y eut un tems où je crus que j'allois jouir de la triste douceur de ne le plus voir ; il me parut mécontent ; & je lui conseillai de ne plus voir mon Amie ni moi : cela me paroissoit moins cruel que le pénible emploi dont je m'étois chargée. Je le soupçonnois d'être amoureux de Madame C * * * , mais il n'en convenoit pas.

Cependant j'étois attentive à tout ce qui se passoit ; j'examinois ses démarches & tous ses mouvemens ; chaque faute qu'il faisoit , je la grossissois par le besoin que j'avois de le trouver coupable ; je n'étois pas payée pour lui prêter des excuses.

Enfin , après une explication il se racommoda , & fut plus vif pour elle que jamais. Je sentis , que c'étoit quelque chose de bien douloureux , que de savoir ce que l'on aime attaché à quelque chose de parfait ; mais loin que
mon

mon intérêt ait pris sur la justice que je devois à mon Amie, ma délicatesse & la crainte de lui manquer, ont augmenté son mérite à mes yeux. Je n'ai pas à me reprocher, depuis qu'ils m'eurent donné leur confiance, d'avoir pensé un moment à ce qui me convenoit; tous mes avis ont été sincères, & ont servi leurs intérêts contre mon cœur; de sorte que la plus grande passion du monde a toujours été au service de l'Amitié. Je n'ai pensé qu'à me vaincre, & à me punir d'une sensibilité dont je n'étois pas la Maîtresse, puisque le cœur ne demande congé à personne pour sentir.

Dans certaine occasion, le Duc voulut me persuader qu'il étoit guéri de sa passion, & ne cessoit point de me dire beaucoup de mal de mon Amie. Cela gâta l'estime que j'avois pour lui. Il redoubla de soins pour moi, il me paroissoit être plus vif, que pour elle en sa présence; il me faisoit jouir d'un triomphe, qui auroit pu flatter ma vanité; il me suivoit par-tout; il devint jaloux de tout ce qui m'approchoit; & sa jalousie étoit sincère: car il ne vouloit point me perdre, & il conduisoit

un dessein comme une passion. Une personne moins attentive auroit pû s'y méprendre ; mais mon esprit voyoit tous ses défauts , quoique mon cœur ne les sentit pas encore.

Si je n'avois pas parlé pendant un si long recit , c'étoit par impuissance ; & mon Amie , occupée de ce qu'elle me disoit , n'avoit pas pris garde à mon état. Je fis un cri n'en pouvant plus ; & je lui dis , en voilà assez , ne m'en dites pas davantage. La violence que je m'étois faite avoit épuisé mes forces , de manière que je tombai évanouie ; & je fus long-tems entre les bras de mes femmes sans pouvoir revenir. Enfin pour mon malheur , elles me rendirent à la vie.

A peine commençois-je à ouvrir les yeux & à me soutenir , qu'un grand bruit se répandit dans la Maison. Quelques-unes de mes femmes me quittèrent ; mais comme elles ne revenoient point , & que les cris redoubloient , je m'appuyai sur le bras d'une d'elles , & je marchai en tremblant vers le lieu d'où venoit le bruit. En entrant dans un vestibule , je vis quatre hommes qui en portoient un autre baigné dans son sang. Il tourna la tête , & je connus
que

que c'étoit le Prince. Je pensai m'arrêter ; mais faisant un effort , je suivis un si triste spectacle. On mit le Prince sur un lit de repos qui étoit dans une salle ; & je fis signe aux domestiques qu'on allât chercher du secours ; car à peine pouvois-je parler. Le Prince en me voyant , tourna ses yeux mourans sur moi , & me dit : Je n'ai pu toucher votre cœur , ni vous prouver mon amour ; je meurs content , si en expirant je puis vous persuader , que vous n'avez jamais été aimée & adorée comme de moi ; quoiqu'un plus heureux me mette en l'état où je suis. Dans le moment , tout ce qu'il y avoit de spectateurs , qui étoient en grand nombre , tournèrent avec indignation leurs regards sur moi ; mais je me faisois plus d'horreur qu'à eux , & E L E O N O R qui étoit accourue au bruit , voyant ma situation , m'arracha de la présence d'un si cher & si cruel objet.

On me mena dans ma chambre : je la priai d'aller le secourir ; & d'envoyer en diligence querir ce qu'il y avoit de meilleurs Chirugiens. On l'avoit déjà fait ; & comme nous n'étions pas loin de la Ville , ils ne furent pas long-tems à venir.

venir. On visita les blessures qui se trouvoient mortelles. J'envoyois de moment en moment savoir l'état où il étoit ; mais je vis bien à l'air de mes femmes , qui ne me répondoient pas , qu'il n'y avoit plus rien à espérer.

Enfin mon Amie entra , & à la douleur qu'elle montrait , je jugeai de l'état du Prince. C'est le Duc , me dit-elle , qui s'est battu contre lui. Pouvez-vous , lui-dis-je , m'annoncer une chose si cruelle ! il faut bien , répondit-elle , que vous soyez instruite de ce qui se dit publiquement , afin de voir quel parti il y a à prendre. Quoiqu'elle eût raison , je trouvai de la dureté à parler ainsi , mais la douleur est souvent injuste. Je la priai de retourner au secours du Prince , & de ne le point quitter.

J'entrai ensuite dans mon cabinet avec une de mes femmes en qui j'avois la dernière confiance ; je me jetai sur un lit de repos , & lui dis , je n'ai plus rien à faire sur la Terre ; il ne nous est pas permis de nous donner la mort ; qu'elle cruauté d'avoir à soutenir la vie dans la situation où je suis ! J'ai toujours compté sur votre attachement ; suivez-moi ; je ne puis plus supporter la vue des humains.

Et

Et où aller , medit-elle , M A D E M O I -
S E L L E ? N'importe , lui répondis-je ,
pourvu que j'évite les yeux de tout ce qui
me connoit. Elle voulut combattre mon
dessein ; mais cela fut inutile , & j'ouvris
une porte qui donnoit sur un degré déro-
bé qui descendoit dans le jardin. Elle
m'arrêta pourtant , en me disant , où vou-
lez-vous aller avec l'habit que vous avez
& avec des Pierreries ! Attendez au moins
que je vous mette un de mes habits les
plus simples. Je la crus , & je lui dis
de se hâter , ne pouvant plus rester dans
cette fatale maison. Mais ne voulez-vous
pas savoir ce que devient le Prince , mé-
dit-elle , & cela ne doit-il pas régler vo-
tre destinée ? Eh ! n'entendez-vous pas ,
lui dis-je , tous les domestiques qui font
des cris effroyables , & qui disent qu'il
n'a pas un moment à vivre !

Je descendis brusquement : nous pas-
sames le jardin sans trouver personne ; &
sortimes par une porte de derriere qui
donnoit dans un grand Bois. Le jour
commençoit à tomber. Je marchai quel-
que tems sans parler ; la honte & la
crainte m'ôtoient tout courage : n'en
pouvant plus enfin , je tombai par ter-
re , & j'appuyai ma tête sur les genoux
de

de la Fille qui me suivoit. Elle se desespéroit de mon état ; elle me parloit ; mais je ne l'écoutois ni ne lui répondois. La nuit étoit obscure : accablée de douleur & de foiblesse, je m'assoupis ; car la Nature pense à elle & ne perd rien de ses droits.

A la pointe du jour j'ouvris mes yeux ; & je fus effrayée quand je vis distinctement tous mes malheurs. Je les passai tous en revue. Je perds un Prince accompli, disois-je : je ne l'ai point aimé, quand sa passion & la mienne auroient pu faire notre bonheur ; & je l'adore quand je le perds. L'Amour impitoyable veut le venger, & me rendre le sujet de sa plus cruelle persécution. Et de quelle main le perds-je ? de la main d'un perfide, qui ne m'a peut-être jamais aimée : j'ai été la victime de sa vanité : ma vie, ma réputation, tout va être enveloppé dans l'horreur du crime : me voilà confondue parmi toutes celles de mon sexe, qui ont abandonné & la Gloire & l'Honneur. Quelle douleur pour un Pere dont j'étois les plus cheres délices ! Dans quel état va être la Mere du Prince, qui ne vivoit que pour lui ! Faut-il envelopper tant de monde dans mon malheur ! Pourquoi

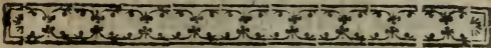
quoi est-ce que je suis ? Ne serois-je pas trop heureuse s'ils m'immoloient à leur juste ressentiment ? Il y avoit des momens où je voulois retourner , pour me présenter à leur fureur ; & puis la honte prenant le dessus , je ne songeois qu'à me dérober à leurs yeux , & à chercher un autre pour y passer le reste de ma vie. Mais après tout , dis-je ensuite , quels sont mes crimes , grands Dieux ! Le fond des cœurs vous est connu : un sentiment involontaire est entré dans mon ame ; je l'ai rejeté & combattu ; je n'ai jamais blessé mes devoirs ni la pudeur ; de quoi me punissez-vous ?

La Fille qui étoit auprès de moi fondoit en larmes , & me disoit : quelle est votre résolution ! Belle & jeune comme vous êtes , à quoi vous exposez - vous ? Peut-être , lui dis-je , je trouverai quelqu'un qui m'ôtera ma vie , que les Dieux ne m'ordonnent de conserver que pour me punir. Vous ne trouverez point d'ennemi parmi les hommes , repliqua-t-elle ; cependant j'ai une Sœur qui est établie dans une petite ville ; je voudrois vous y conduire ; vous y seriez inconnue , & moins tristement que d'être errante.

Je la crus : nous nous mîmes en route ;
&

& au bout de quelques tems , nous arrivâmes au lieu où elle vouloit me conduire. Nous fumes reçues de sa Sœur avec amitié ; je passai pour son amie comme nous en étions convenues ; & nous lestrouvâmes occupés à l'établissement d'un de leurs enfans.

Le jour destiné pour la Cérémonie des Noces étant venu , & voulant éviter de paroître dans une assemblée , je sortis dès le matin avec mon amie , sous prétexte d'aller me promener. En marchant le long d'une colline , j'apperçus un Bois ; j'y allai , & voyant une petite maison , que mon Amie me dit être un Hermitage ; je m'avançai & la trouvai ouverte. Un Berger qui païssoit son troupeau aux environs , m'apprit qu'on croyoit l'Hermite mort depuis quelque tems en faisant sa quête. J'entrai donc , & m'écriai aussi-tôt : voilà une habitation que les destinées m'offrent ; j'y veux passer le reste de mes tristes jours ; & jusqu'à ce moment personne que vous, **MES DAMES** , n'avoit interrompu ma solitude ni ma douleur.



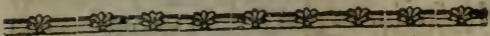
L E T T R E

A Mr. l'Abbé DE CHOISY, en lui en-
voyant les *Réflexions sur les Femmes.*

Voilà, mon cher Abbé, le petit
Ouvrage que vous m'avez fait faire.
Je n'ai pas eu le tems de le perfectionner ;
des sentimens plus sérieux occupent mon
ame, & des affaires plus importantes mon
loisir. De plus, j'ai eu peine à rappeler
des idées agréables, depuis long-tems ou-
bliées. Pour vous qui les avez toujours
présentes, & qui n'avez jamais pu épui-
ser ce fonds de joie qui est en vous,
quelque dépense que vous en ayez su
faire ; vous, à qui la vieillesse sied bien,
puisqu'elle n'en écarte ni les Jeux ni
les Amours ; vous qui avez su rétablir
l'intelligence entre les passions & la rai-
son ; de peur d'en être inquieté ; vous,
qui par une sage œconomie avez tou-
jours des plaisirs de réserve, & qui les
faites succéder les uns aux autres ; vous
qui avez su ménager la Nature dans les
Plaisirs, afin que les Plaisirs soutinssent

Q la

la Nature ; vous enfin , qui , comme *St. Evremond* , dans vos belles années , viviez pour aimer , & qui presentement aimez pour vivre : vous avez raison , mon cher Abbé , dérobons ces derniers momens à la fatalité qui nous poursuit. Je demande à votre amitié & à votre fidélité , que ce petit Écrit ne sorte jamais de vos mains : vous seul êtes le Confident de mes débauches d'esprit.



L E T T R E

A Madame la Supérieure de la *Madelaine du Fresnel* , sur l'Éducation d'une jeune Demoiselle.

NOtre Amie , MADAME , me prie de donner des conseils pour l'éducation de notre petite fille ; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir : personne n'a des lumières plus étendues ; une raison plus sure , & une piété plus solide que vous , Madame. Mais on croit qu'une Grand'Mere a droit de donner des avis. Il faut donc jouir des privilèges de son âge ; nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure songer à l'éducation de la petite personne : chaque âge demande une attention particulière. C'est dans ces premières années que se forment dans le cerveau des traces qui ne s'effacent jamais ; & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans l'imagination. Il importe donc infiniment de ne pas déranger leur ordre naturel , & de donner aux premiers biens la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la Religion, lui en parler d'une manière touchante. Vous ne vous rendez maitresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur : trop heureuse si dans la suite de sa vie , ses sentimens n'ont que Dieu pour objet !

Pour rendre une éducation utile , il faut que la personne qui en est chargée se fasse respecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de vivre sérieusement , & un peu sévèrement avec eux. Il faut aussi être en garde contre les graces de l'enfance , dont ils savent se servir très avantageusement, pour arracher ce qu'ils veulent de nous.

Ces premières graces cachent bien des défauts ; il ne faut pas s'en laisser séduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'Amour propre : nous ne saurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir. Il faut bien se garder de l'augmenter par la louange. La louange est un des grands dangers de l'Education : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes ; vous armez leur orgueil ; vous leur donnez une préférence sur leurs Compagnes ; elles deviennent vaines, difficiles à vivre , aisées à blesser : cela forme un caractère peu aimable. Il faut bien se garder de leur faire sentir combien elles sont chères , & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles : par-là vous fortifiez leur amour propre. Laissez-les faire , quelque'appliquées que vous soyez à le détruire , il soutiendra ses droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite personne est vive & confiante ; elle a besoin d'être contenue & réprimée. Ce n'est pas que je veuille bannir la louange ; c'est une aide à l'éducation & à la vertu , mais il faut savoir la placer ;
ne

ne la donner pas par sentimens , ni séduite par leurs agrémens , mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer sur les graces extérieures ; elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout : mais sur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la Vérité , & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens ; leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement , *j'ai tort* ; & se bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'Honneur , & leur peindre le deshonneur comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amuse de contes frivoles qui réveillent toutes les passions timides. Il faudroit conserver leur crainte pour le deshonneur ; qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens , & le mépris comme le plus grand des maux, Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime & à la honte de leur faute , c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition ; & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader , que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur

donner ce qu'ils souhaitent , non comme récompense , mais comme une suite nécessaires des bonnes actions qu'ils ont faites. Par-là ils s'accoutument à croire , que ce qu'ils desirent n'est donné & n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits presens que vous leur faites sont pour manger , vous augmentez en eux leur goût du plaisir , qu'il faut seulement souffrir : si c'est pour leur parure , vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses , qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espece de fierté , & s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager , & leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans ; les rendre souples , & les faire plier sous l'autorité de la raison ; leur apprendre à ne pas céder à leurs desirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté , & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils desirent , ils veulent par leurs larmes maintenir le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire ce qu'ils souhaitent.

haitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels de ceux de la fantaisie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins. Ce qui donne de la force à nos desirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer; & quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il désire: on peut plus aisément souffrir ses propres refus que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'Âme est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux: c'est le soutien des vertus, & le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'Âme qui allonge les malheurs & les éternise. On ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'Amitié & à la Reconnoissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler : nous n'avons de vertus sûres & durables que par lui. Il est bon de les accoutumer à avoir l'Esprit juste & le Cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, & à partager ce qu'elles ont avec leurs Compagnes. Il faut leur persuader que celle qui donne, est la mieux partagée, puisqu'elle a pour elle la Gloire, l'Amitié, & le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amuseut souvent à contrefaire : quand ils le font avec grace on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon ; cela ne seroit pas rire : c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui ; vous êtes aidées & soutenues par la malignité de ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice.

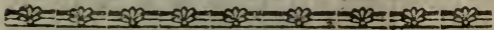
Outre les regles générales pour tous les enfans, il y en a de particulières à chaque caractère. Pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir.

vrir. La petite personne, par exemple, est souple & flateuse ; c'est un caractère utile à ceux qui l'ont ; mais dangereux pour les autres. Cela séduit les personnes superficielles ; & qui est-ce qui ne l'est pas ? Se donne-t-on la peine d'approfondir les caractères ? On se rend aux manières extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la Société que du jargon, & se dispensent des vertus de la Société & des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manières payent de réalité, & sont dans la nécessité d'être vrais & solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation & à l'étourderie : c'est l'ennemie de la modestie. Et que faire d'une femme sans modestie ? La timidité doit être le caractère des femmes ; elle assure leurs vertus. La timidité & la modestie sont sœurs ; elles se ressemblent, & souvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il est tems de songer sérieusement à sa correction : elle est avancée ; ces petites imperfections qui ne paroissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des

défauts. Vous savez bien mieux que moi, MADAME, qu'un Philosophe trouvant un enfant, le reprit de quelques défauts : l'enfant lui dit : *Vous me reprenez de peu de chose. Nul défaut habituel ne peut être petit*, repliqua-t-il.

Ceci, MADAME, est très-imparfait mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser & de l'étendre, & le droit de me reprendre.



L E T T R E

Au R. P. B*** Jésuite, sur HOMERE.

Vous me faites trop d'honneur, mon R. P., de me juger digne de décider sur des matières si graves. Je fais demeurer à ma place. Je dois vous écouter, & me taire.

J'ai fait voir à nos Amis votre dissertation ; ils l'ont trouvée parfaitement bien. Mr. DE LA MOTHE prétend qu'il rend justice à *Homère* ; mais il ne le croit pas toujours Divin. Il se révolte contre le culte que lui rend Mad. DACIER ; & en convenant de la beauté de ses narrations,

tions, de ses descriptions, de ses peintures, il demande si les défauts qu'on lui reproche ne sont pas des défauts? Si les Dieux d'*Homère* n'avilissent pas l'idée qu'on doit avoir de la Divinité? Si ses Héros doivent servir de modèles? Il me semble que nos Héros d'à présent gâtent un peu ceux d'*Homère*.

M. DE LA MOTHE convient que si *Homère* étoit venu dans des tems plus avancés & aussi polis que les nôtres, il auroit été un Poëte admirable: car il rend justice à son génie. Il me semble que Mr. de CAMBRAY a très-bien décidé sur *Homère*, quand il dit; qu'il porte le sceau de l'humanité, qui est de n'être pas sans imperfection. Mad. DACIER ne se contenteroit pas de le croire avec St. AUGUSTIN agréablement frivole: Elle qui lui donne les qualités les plus respectables.

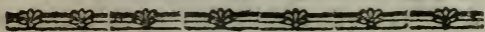
Vous me pardonnerez ces hardiesses, mon R. P., puisque je ne suis que l'Echo de ce que j'entends. Mais je vous parlerai de mon chef quand je vous dirai, qu'on ne peut écrire avec plus de netteté & d'agrément. Il régne dans tout ce que vous faites, une Logique qui porte la clarté & l'évidence. Vous joignez

deux qualités que Mr. P A S C A L a cru ne pouvoir s'unir, qui est l'esprit géométrique, & l'esprit fin: vous avez l'un & l'autre. Vous me faites penser hautement, & vous élevez mon ame aux plus grands desseins. Je n'entreprendrai pas d'éclairer l'esprit; c'est votre affaire: mais je voudrois bien réunir les cœurs. Je suis conciliante; aidez-moi: unissons-nous pour un si grand bien.

Les querelles d'Erudition vont toujours plus loin qu'il ne faut: l'esprit seul devoit être de la partie, sans intéresser l'Ame, & y mêler de la passion. Il y a assez long-tems que les Intéressés sont sur la scene: il y a toujours à perdre dans des querelles ainsi poussées. J'aime Mr. D E L A M O T H E, & j'estime infiniment Mad. D. Notre Sexe lui doit beaucoup: Elle a protesté contre l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance. Les hommes autant par dedain que par supériorité, nous ont interdit tout savoir: Mad. D. est une autorité qui prouve que les femmes en sont capables. Elle a associé l'erudition & les bienséances: car à présent on a déplacé la pudeur: la honte n'est plus pour les vices; & les femmes ne rougissent plus que de leur savoir

favoir. Enfin, elle a mis en liberté l'esprit qu'on tenoit captif sous ce préjugé; & elle seule nous maintient dans nos droits. Par reconnoissance pour l'une; par amitié pour l'autre, voyons si nous ne pourrons pas les rapprocher. Le tems ce me semble y est propre. Mad. D. s'est soulagée le cœur par le grand nombre d'injures qu'elle a dites. Le Public rit, & applaudit à M. DE LA MOTHE, car il faut convenir qu'il a l'esprit aimable & léger: son dernier ouvrage a plû infiniment; on le lit, on le cite. Il se fait donc entr'eux une espèce de compensation: mais il faut être bien juste pour attraper le point de l'équilibre, & profiter de leur disposition. Cela vous est réservé, mon R. P.

Je suis avec toute l'estime que vous méritez.



L E T T R E.

Au même, sur le même sujet.

Sans ma mauvaise santé, mon R. P. je n'aurois pas été si long-tems à répondre à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur

l'honneur de m'écrire. Je vous dois des reproches d'avoir montré la mienne à Mr. l'Abbé d'Auvergne, & à Mr. DE CADEROUSSE : c'est me citer au Tribunal de la délicatesse & du bon goût.

Quand je vous ai dit ce que je pensois sur votre manière d'écrire, ce n'est point louange : c'est un sentiment, c'est connoissance de ce que vous valez. Vous êtes agaçant, mon R. P. Si je n'ai point répondu juste aux questions que vous m'avez faites, c'est que je n'ai jamais pensé à combattre contre vous ; nos armes ne seroient pas égales. Songez-vous de plus, que je ne suis qu'une femme, dont l'esprit, si j'en avois, seroit toujours gêné par les usages, & qu'il doit se cacher sous le voile des bienséances ?

Mais après avoir payé le tribut que mon Sexe doit à la modestie, je vous dirai que vous avez raison, & que nous ne devons qu'au Christianisme la vraie idée que nous avons de la Divinité : c'est la chaîne d'*Homère*, qui nous attire, & qui nous élève jusqu'à elle. Mais il me semble qu'il y avoit de grands Hommes dans l'antiquité, qui avoient une plus grande idée de la Divinité qu'*Homère*.

mère. Il falloit dites-vous , qu'il suivit la Mythologie établie ; il ne pouvoit pas la rejeter. Pourquoi donc PLATON disoit-il , qu'Homère étoit tourmenté dans le Tartare pour avoir mal parlé des Dieux , s'il n'en avoit écrit que conformément aux idées reçues ? Mais je m'apperçois que je cite ; je vous en demande pardon : je m'enhardis avec vous , & je vous fais part de mes débauches littéraires.

Vous dites aussi avec Mr. DE LA MOTHE que le dessein de la Poësie est de plaire ; & que pour plaire il falloit suivre la Mythologie reçue , & ne pas faire un Poëme sur un Plan Philosophique inconnu. Je suis persuadée , que pour la Poësie , on ne peut se passer des idées de l'antiquité ; des Muses , d'Apollon , de Venus & de toute sa famille. Si les Dieux du Paganisme ne sont faits que pour réjouir notre imagination , & pour embellir la Poësie , ils ne doivent pas être l'objet d'un culte sérieux. Par exemple , en parlant de la colére de Jupiter contre la laideur de Vulcain , vous nous dites fort plaisamment : que pour l'en punir , il donne à ce pauvre Diable de Dieu un coup de pied , qui le rend boiteux pour le reste de ses jours éternels. Cela est assez plaisant : mais cela n'est pas divin.

Vous

Vous dites, mon R. P., que les plus hautes extravagances dans un Système reçu, tiennent lieu de principes, qui ne se révoquent point en doute, & qui ne se mettent point en question. Je glisse sur les conséquences qu'on peut tirer d'un pareil principe : elles seroient bien sérieuses.

Pour les Héros, *Homère les a peints*, dites-vous, *comme ils étoient*, & non point *comme ils devoient être*. Il n'est donc que Peintre, & il est demeuré seulement dans l'imitation. Quoi ! son esprit n'a pû s'élever à quelque chose de plus parfait que ce qu'il voyoit ? Mais si ses idées l'ont mal servi, son cœur ne pouvoit-il l'instruire ? Il ne faut point de modele pour les vertus du cœur. Quoi ? le pardon des ennemis, ou plutôt, se venger par des bienfaits ; l'humanité, la générosité, vertus qui ont été connues dans les tems les plus reculés, & qui appartiennent aux ames élevées, si Homère les avoit senties, il les auroit prêtées à ses Héros. Rien de si brutal que leur colere, & que les injures harmonieuses, que leur reproche Mr. DE LA M O T H E. Mad. D A C I E R même, par les épithetes quelle donne à ces Héros, les dégrade. Elle dit » qu'Agamemnon
» est

» est armé & revêtu d'imprudence, &
» que dans un combat leur courage leur
» tomba à tous sous les pieds ». Voilà
des Héros bien loués. On enleve Bri-
seïs à Achille : peut-on lui pardonner de
se retirer dans sa tente, & de bouder
comme un petit garçon? SARRAZIN
dit fort : bien :

Achille beau comme le jour ,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf ans pour son amour ,
Comme un enfant pour sa poupée.

Voilà ses armes. Sa colère est la plus
déraisonnable, la plus impuissante ; une
colere oisive, qui n'entreprend rien ;
enfin tout y revolte nos sentimens, nos
usages & nos mœurs. Je fais qu'il faut
nous mettre au point de vuë, au point
du goût de ces tems-là, & que nous
ne pouvons bien juger, faute de nous
monter juste au point de leurs idées ,
comme vous le dites fort bien. Il étoit
donc fort difficile à Mr. DE LA MO-
TTE de donner un caractère aux Hé-
ros d'Homere : car s'il les habilloit à
notre façon, ils ne conviendroient plus
aux tems où ils étoient ; & ceux de ces
tems-là ne plaisent gueres au nôtre.

Vous

Vous réduisez toutes ces questions, mon R. P., dans un Pyrrhonisme bien fondé, & tout devient arbitraire. La plupart de ces Disputes tombent sur des choses sur lesquelles nous ne sommes point à portée de juger. Les deux partis soutiennent qu'il y a des beautés & des défauts dans Homere : mais il faudroit savoir le nombre & le poids de ces défauts. Il y a des beautés : il faudroit donc supputer le nombre des beautés, pour savoir qui des deux l'emporte ; & l'on tomberoit dans un calcul fort incertain. Mais où prendre des Juges du beau & du parfait ? Le Beau est réel ; il n'est pas imaginaire. Si vous attachez l'idée du beau à la Grandeur, à la Nouveauté & à la Diversité, Homere peut être beau. Mais si vous voulez que le parfait reveille en nous des sentimens agréables, qui intéressent le cœur, Homere n'est pas beau pour moi ; car il m'ennuye.

L'Auteur de la Nature a attaché à chaque idée un sentiment qui le doit accompagner : c'est un établissement qu'il a fait en créant l'homme. Il y a cependant des Auteurs qui ne éveillent en nous aucun sentiment agréable, & à
qui

qui pourtant on ne peut refuser son estime : ils plaisent à l'esprit, sans que le sentiment soit de la partie. Homere peut être dans ce rang ; je me prends à lui seul de l'ennui qu'il me cause. Quoique Mad. D A C I E R sacrifie ses propres intérêts à la passion qu'elle a pour lui, je n'en croirai pas son amour ; & je suis persuadée que sa traduction est très-fidèle. D'ailleurs j'ai trouvé dans Mad. D A C I E R beaucoup d'esprit, une raison ferme & solide : ainsi il faut toujours la séparer d'Homere, comme Mr. D E L A M O T H E a toujours séparé Homere de son Poëme. Il convient, que dans le tems que l'Art n'étoit pas né, Homere n'avoit pas d'exemple pour se guider, qu'il tire tout de lui, & qu'il marche seul, sans rival & sans modele : mais il ne trouve pas son Poëme parfait ; & la mesure du beau ne le dédommage pas des défauts qu'il y trouve. Je ne rapporte que ses jugemens ; car je ne me mêle pas de décider. J'ordonne à ma petite raison de se taire ; mais mon sentiment est mutin & indépendant. Je ne vous dirai donc pas ce que je pense ; imaginez-vous que je ne pense rien : mais je sens ; & ne sens rien d'agréable quand jé lis Homere.

On attaque vivement Mr. DE LA MORTHE sur son Poëme. J'en viens de lire les vers que je vous envoie, avec lesquels je le justifie.

Venus lui donne alors sa divine Ceinture,
 Ce chef-d'œuvre forti des mains de la Nature,
 Ce tissu, le symbole & la cause à la fois,
 Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.
 Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche ;
 D'un souris enchanteur elle anime la bouche
 Passionne la voix, en adoucit les sons ;
 Prête des tons heureux, plus forts que les raisons ;
 Inspire, pour toucher, ces tendres stratagèmes,
 Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes ;
 Et la Nature enfin y voulut renfermer
 Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.

Avec de pareils vers on ne peut avoir tort.

Mais ne songez-vous donc point, mon R. P., au raccommodement que nous avions espéré ?

Je suis avec tout le respect que vous méritez.

P. S.

Je vous prie de ne pas montrer ma Lettre à Mad. DACIER, & de n'en donner

donner copie à personne. Je me fie encore à vous : vous ne m'avez manqué qu'une fois.

L E T T R E

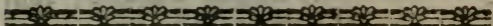
Au même.

EN disant la vérité, mon R. P. vous m'avez rendu justice, & je vous en fais de très-sinceres remercimens.

Rien n'est plus vrai que depuis dix ans, j'ai fait l'impossible pour empêcher l'impression d'un Manuscrit que j'avois prêté à un Ami, & que l'on a trouvé à sa mort. Mr. *Ganeau* Libraire, vous dira que j'ai voulu acheter l'Edition : il a eu la bonne foi de ne vouloir pas recevoir mon argent, parce qu'il en avoit beaucoup débité. J'ai résisté à tous mes Amis, qui vouloient le faire imprimer, & sur-tout à Mr. DE LA RIVIERE, à qui l'on doit beaucoup de déférence pour son mérite & ses vertus. Tout le monde sait que j'ai acheté toute l'Edition d'un autre Manuscrit.

Il y a très long-tems que j'avois écrit ces *Avis* : & je l'avois fait pour ma propre instruction ; croyant que je devois commencer par moi , avant que de les faire passer à mes enfans. J'ai de trop bonne heure senti le besoin que les femmes avoient d'être raisonnables. De plus, un Auteur de votre connoissance m'a appris , que la félicité n'étoit donnée aux hommes que par l'entremise de la vertu ; & je n'ai trouvé de bonheur véritable que dans ma propre réformation.

Voilà, mon R. P. , ma Confession de Foi. Vous voulez bien que j'y joigne les assurances de ma très-sincere reconnoissance , & du respect avec lequel je suis.



L E T T R E

A Mr. DE SACY, sur la mort de Monseigr. le DUC DE BOURGOGNE.

Quel événement , MONSIEUR ! comment ceux qui l'ont vû ont-ils pû le soutenir. Moi qui ne fais que d'entendre le récit, j'en suis accablée de douleur

douleur. Je pleure le malheur public , & le mien particulier ; & je regrette la portion de bonheur qui m'échape. Je viens d'écrire à Mr. DE CAMBRAY. Quelle perte pour lui & pour ses Amis ! Que de gloire leur est moissonnée ! Que n'attendoit-on pas d'un Prince éleyé dans des Maximes si pures , si bien instruit des justes bornes qu'on doit mettre à l'autorité ; qui ne se permettoit rien , parce que tout lui étoit permis ; qui n'auroit usé de la puissance que pour faire du bien ! Tout ce qui étoit injuste lui paroissoit impossible. Il n'auroit pas pris la Royauté pour lui , mais pour les autres ; persuadé qu'il se devoit à l'État , & que la Royauté ne lui étoit que prêtée ; digne enfin de commander aux hommes , parce qu'il savoit obéir à Dieu.

Je m'occupe de ses vertus & de nos malheurs ; je ne sai si c'est pour me consoler , ou pour m'affliger : la douleur trouye quelquefois de la douceur dans son excès. Il vivoit dans un tems où la soumission à la Religion semble être devenue la honte de l'esprit & de la raison , où l'on est confondu avec le peuple , dès que l'on croit en Dieu ; où l'honnêteté des anciens tems est deve-

nue le ridicule du nôtre. Pour lui , il croyoit que la Religion étoit le premier honneur du monde. Il mettoit la délicatesse & la bienfiance dans les bonnes mœurs. Qui se connoissoit mieux que lui en vraie gloire ? Il la faisoit consister à rendre les hommes heureux. Sa premiere passion étoit l'amour des Peuples & de l'Etat , comme celle d'Alexandre & de César étoit pour la Gloire & pour la Domination. Il avoit déplacé la gloire du monde : il ne la mettoit pas à répandre des fleuves de sang , à faire taire les Loix , & à faire gémir le Peuple. Il croyoit qu'il valoit mieux rendre les hommes heureux , que de les assujettir pour les rendre misérables. Sa raison éclairée à la lumière de la vérité , avoit éclipsé tous ces faux préjugés. C'est pourtant cette gloire qui fait la désolation publique , que la Renommée porte & célèbre , que les Poètes chantent , & que l'Histoire consacre.

Mais que ne perdez-vous pas en particulier , cher SACY ! Je vais vous apprendre un fait qui vous regarde , & que peut-être ne savez-vous pas. J'avois un Ami auprès du Prince , qui , pénétré de ses vertus , m'en parloit souvent.

Il m'a dit qu'un jour en sortant de son cabinet où il avoit lu votre *Traité de l'Amitié*, il lui dit : » Je viens de lire un » Livre qui ma fait sentir le malheur de » notre état : nous ne pouvons espérer » d'avoir d'Amis : il faut renoncer au » plus doux sentiment de la vie ». Il sentoit, cher SACY, le besoin de l'amitié. Les sentimens naturels avoient de grands droits sur son cœur : la Majesté royale disparoissoit devant eux. Il auroit eu des Amis ; & il ne les auroit pas pris parmi ses flatteurs. C'est l'amitié, qui, auprès des Princes est le guide de la vérité. *Achetez la vérité*, dit la Sageffe, *mais ne paye pas le mensonge*. Un Ancien disoit, *que les Amis étoient les vrais Sceptres des Rois*. Il me semble qu'avec vous, cher SACY, en me mêlant de citer, je franchis les bornes de la pudeur, & que je vous fais part de mes débauches secrètes.

Enfin, le Prince seul n'auroit pas monté sur le trône, mais l'homme Chrétien. Les vertus y alloient régner avec lui : mais elles & les gens de bien ont perdu leur place. Quel Règne ne nous promettoit-il pas ! Des espérances si flatteuses ont disparu : nos amours sont

R courtes

courtes & malheureuses : le Ciel n'a fait que nous le prêter & le retirer ; nous n'en étions pas dignes.

On dit qu'on doit estimer misérables , ceux qui n'ont que le nombre d'années pour preuve d'avoir vécu : pour lui il n'auroit amassé que des vertus ; & la mort le crut vieux , quand elle compta le nombre de ses bonnes actions. Nous ne lui devons que des souhaits qu'OVIDE faisoit à Germanicus : *Nous n'avons , disoit-il , à vous souhaiter que des années ; vous tirerez de votre propre fond tout le reste , pourvu qu'une plus longue vie ne manque pas à tant de vertu.*

Son esprit faisoit tous les jours de nouveaux progrès par l'amour des Lettres. Mais ce qui le perfectionnoit étoit le calme de son cœur : jamais agité ni troublé par les passions humaines , il ne savoit pas courir après ses desirs ; il les tournoit tous vers la sagesse , qui , non seulement se laisse trouver à ceux qui l'aiment , mais qui prévient ceux qui la cherchent.

Il nous a prouvé que ce sont les vertus & l'amour du Peuple qui savent donner une grande renommée ; & quand on fait se placer dans le cœur des hommes , on fait s'assurer une place dans la postérité

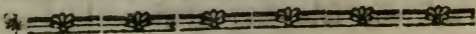
térité la plus reculée. Quel plus digne éloge, que des regrets sincères, & quelle Pompe funébre plus magnifique, que les larmes & la douleur universelle!

Enfin ces momens sont arrivés, momens qui égalent tout; qui abaissent la superbe des grands, & qui consolent la bassesse des petits: ces hommes qui ne se sont pas crus hommes, payent enfin le tribut de l'humanité, & leur orgueil s'ensevelit sous leur cendre. L'amour propre trouve ce foible dédommagement dans les autres Princes: leur grandeur s'apesantissoit sur nous; on est vengé de la différence qu'il y avoit pendant leur vie, par l'égalité qui se trouve à la mort. Mais dans celle du Prince que nous regrettons, nulle ressource; nous perdons un Maître dont le joug étoit léger; il savoit qu'il étoit homme, & qu'il commandoit à des hommes: ainsi sa mort est en pure perte pour nous.

Mais tirons, cher SACY, quelque utilité d'un si grand & si triste spectacle: apprenons à ne pas faire tant de cas de ce qui ne fait que se montrer & disparoitre. *Mon Dieu*, disoit David, *vous avez fait nos jours mesurables, & toutes les substances ne sont rien devant vous.*

A ces coups subits & imprevus, opposons la vigilance ; ayons toujours une ame préparée : la seule précaution contre les menaces de la mort, c'est l'innocence de la vie.

Que cette Lettre, je vous prie, ne soit que pour vous : vous savez avec qu'elle franchise je vous écris, & avec quel attachement je suis à vous.



L E T T R E

De Monsieur DE LA MOTHE FENELON
à Mr. DE SACY, au sujet de
Mad. la Marquise DE LAMBERT.

M Adame la Comtesse d'OISY vous expliquera mieux que moi, MONSIEUR, ce qui m'a empêché jusqu'ici, de lire le Manuscrit de Madame la Marquise DE LAMBERT que vous m'avez confié. Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaisir : tout m'y paroît exprimé noblement, & avec beaucoup de délicatesse : Ce qu'on nomme Esprit y brille par tout ; mais ce n'est pas ce qui me touche le plus : On y trouve du sentiment avec des
princi-

principes : J'y vois un cœur de Mere sans foiblesse. L'Honneur, la Probité la plus pure, la connoissance du cœur des hommes regnent dans ce Discours. Je savois déjà par les anciens Officiers l'Histoire de la querelle des deux Marechaux, arrêtée avec tant de force. En lisant cette Instruction, je me suis souvenu du Panégyrique de TRAJAN, que vous m'avez fait relire avec tant de plaisir en François. Les louanges que P L I N E donne à cet Empereur, ne permettent pas de douter, que T R A J A N ne fut beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé : de même les paroles de la Mere nous persuadent, que le Fils à qui elle parle de la sorte, doit avoir un fonds d'Esprit & de Mérite. Je ne serois peut-être pas tout-à-fait d'accord avec elle, sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous recommanderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue & modérée. Le Fils doit sans doute beaucoup aux exemples de Valeur, de Probité, de Fidelité, de Capacité militaire, qu'il trouve sans sortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins à la tendresse & au genie d'une Mere,

qui met si bien dans leur jour ces exemples ; & qui a pris tant de soins , pour poser les fondemens du mérite & de la fortune de son Fils. Jugez , MONSIEUR , par l'impression que cet Ouvrage fait sur moi , ce que je pense de cette digne Mere. Je vous ferai très-obligé si vous voulez lui dire combien je suis reconnoissant de la bonté qu'elle a eue , d'agréer que vous me confiassiez cet Ecrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

*Quid nunc te dicam facere in regione
Pedana ?*

*Scribere quod CASSI Parmensis opus-
cula vincat ?*

Personne ne peut être avec plus d'estime & de vivacité que moi , tout à vous , MONSIEUR , pour toute la vie.

A Cambray le 12 Janvier 1710.

FRANÇOIS,

Archevêque , Duc de Cambray.

LET-

L E T T R E

De Mad. la Marq. DE L A M B E R T
à Mr. l'Archevêque DE C A M B R A Y ,
en réponse à celle que ce Prélat
avoit écrite à Mr. DE S A C Y .

JE n'aurois jamais consenti, M O N -
S E I G N E U R , que Monsieur de S A -
C Y vous eût montré les occupations de
mon loisir , si ce n'étoit vous mettre sous
les yeux vos principes , & les sentimens
que j'ai pris dans vos Ouvrages : per-
sonne ne s'en est plus occupée , & n'a
pris plus de soin de se les rendre propres.
Pardonnez-moi ce larcin , M O N S E I -
G N E U R ; voilà l'usage que j'en ai su
faire. Vous m'avez appris , que mes pre-
miers devoirs étoient de travailler à for-
mer l'esprit & le cœur de mes enfans ;
j'ai trouvé dans *Télémaque* les précep-
tes que j'ai donnés à mon Fils , & dans
l'Education des Filles , les conseils que
j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mé-
rite , que d'avoir su choisir mon Maître
& mes modèles. J'ai la hardiesse de croi-

R 4 re ,

re , que je penserois comme vous sur l'ambition ; mais les mœurs des jeunes gens d'à présent , nous mettent dans la nécessité de leur conseiller , non pas ce qui est le meilleur , mais ce qui a le moins d'inconvéniens ; & ils nous forcent à croire , qu'il vaut mieux occuper leur cœur & leur courage d'Ambition & d'Honneurs , que d'hazarder que la débauche s'en empare. Quel danger, MONSEIGNEUR , pour l'Amour propre , que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes ; elles m'apprennent ce que je dois être , pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes Vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie , sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois dans nos projets de plaisirs , nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi je n'aurois pas de plus grande joie , que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore , & à quel point je suis.

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble & très-obéissante Servante

La Marquise DE LAMBERT.

R E.

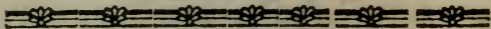
R E P O N S E

De Mr. l'Archevêque DE CAMBRAY.

JE devois déjà beaucoup, MADAME, à Mr. DE SACY, puisqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent Ecrit; mais la dette est bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, MADAME, vous devoir à vous-même la lecture du second Ouvrage *? Outre que le premier le fait desirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce Pays, dans un malheureux tems, où il est le Théâtre de toutes les horreurs de la guerre; mais dans un tems plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette Frontière. Vous trouveriez ici l'homme du monde le plus touché de cette occasion, & le plus

* Avis d'une Mere à sa Fille.

394. *Oeuvres de Madame*
plus empressé à en profiter. C'est avec
le respect le plus sincère, que je suis par-
faitement & pour toujours, MADAME.



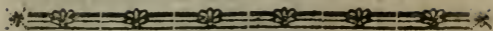
L E T T R E

De Mad. la Marq. DE LAMBERT
à Mr. l'Archev. DE CAMBRAY.

MOnsieur de SACY, MONSEI-
GNEUR, ma traité en personne
foible ; il a cru que pour me soutenir
j'avois besoin de louange ; & qu'en me
montrant celle que vous me prodiguez,
c'étoit un engagement à me les faire mé-
riter. Le reproche que PLINE faisoit
à son Siécle, & qu'on pourroit avec assez
de justice faire au nôtre, ne tombera
point sur moi. Il dit : *Que depuis qu'on
méprise la Vertu, on néglige la louange.* Je
suis très-sensible, MONSEIGNEUR,
à celle qui vient de vous. En est-il de
plus délicate, de plus flatteuse, & même
de plus dangereuse ; mais comme ce qui
part de vous ne peut être un piège, loin
de me gêner, elle m'a fait un effet tout
contraire ; elle m'a très-sincèrement hu-
miliée ;

miliée; & je sai que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devoit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes; mais s'ils ne sont soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, MONSEIGNEUR, que je le devois; c'est vous qui m'avez montré la Vertu aimable, & qui m'avez appris à l'aimer. Pénétrée de vos bontés & d'admiration pour vos vertus, combien de fois dans la calamité publique, dans de si grands malheurs, si bien sentis, & d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit avec de vos Amis: Nous avons un Sage, dont les conseils pourroient nous aider; pourquoi faut-il que tant de mérite & tant de talent soit inutile à sa Patrie? Ce ne sont point des louanges, MONSEIGNEUR, c'est un sentiment; ce sont les expressions d'un cœur qui vous est respectueusement dévoué; c'est ainsi que je suis,

MONSEIGNEUR,



R E P O N S E

A la précédente.

JE suis vivement touché, MADAME, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant si obligamment. Pour moi je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde : car une Dame de votre voisinage m'a fait depuis peu une grande impression dans le cœur, en me mandant avec quelle générosité vous l'avez soulagée dans ses embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles & les plus estimables dans la Société, ne sont point pour vous de belles idées, & que vous les mettez fort sérieusement en pratique dans les occasions. Puisque vous aimez à faire du bien, & que vous savez le faire si à propos, je souhaite de tout mon cœur, MADAME, que vous ayez le plaisir & le mérite d'en faire long-tems. On ne peut vous desirer plus de prospérité & de bénédictions que je vous en desire ; & le souhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'est

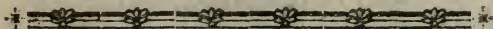
c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés ; & que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement , & pour toute ma vie , MADAME ,



L E T T R E

Du même à la même , sur la mort de
Monseigr. le DUC DE BOURGOGNE.

DIeu pense , MADAME , tout autrement que les hommes. Il détruit ce qu'il sembloit avoir formé tout exprès pour sa Gloire. Il nous punit : Nous le méritons. Je serai le reste de ma vie , avec le zèle & le respect le plus sincère ,



L E T T R E

A Monsieur* **

JAvois prié M. l'Abbé ALARY, Monsieur, de vous faire de ma part de très-sinceres remercimens ; mais cela ne suffit
pas

pas à ma reconnoissance : vous voulez bien qu'elle passe directement de vous à moi.

Vous m'avez fait grace en faveur de mon Sexe : j'ai surpris votre approbation. On n'attend rien de nous , & l'on ne nous demande que des agrémens ; on nous quitte du reste. Mais vous ignorez que depuis long-tems , j'ai fait l'impossible pour n'être pas imprimée. Je respecte & redoute le Public ; je n'ai jamais voulu d'autres spectateurs qu'un très-petit nombre d'Amis estimables : voilà mon Théâtre ; nous autres femmes nous ne sommes faites que pour être ignorées. Mais vous seriez , Monsieur , très capable de rassurer ma timidité par votre approbation. Je suis payée au de-là de mes esperances dès que vous voulez bien me donner une place aussi honorable dans votre estime. J'en fais tout le cas qu'elle mérite , & je suis, MONSIEUR , avec une très-sincère reconnoissance, &c.

L E T-

L E T T R E

A Madame * * * *.

VOUS écrivez, MADAME, le langage des Dieux ; & je vous répondrai le langage des hommes. Quand je suis chagrine je me jette dans la morale : je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler, en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre : le monde n'a-t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-vous point trouvé votre manière de penser & vos sentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on soit, quand on se présente aux objets, ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer ? Un Philosophe assuroit, » qu'il ne rentroit » jamais chez lui tel qu'il en étoit sorti ; » qu'il y avoit toujours quelques senti- » mens qu'il avoit affoiblis, qui se réveil- » loient ; que plus il avoit vû de monde, » plus

» plus les passions acquéroient d'autori-
 » té ; qu'il est difficile de résister à leurs
 » efforts quand elles viennent si bien ac-
 » compagnées ; enfin , qu'il revenoit
 » toujours plus imparfait , pour avoir
 » été parmi les hommes ». Ces dangers
 ne sont pas pour vous , MADAME.

Comme j'ai vû que le tems n'étoit pas d'accord avec mes desirs, j'ai essayé d'accommoder mes desirs au tems ; & pour me venger de sa malice, j'ai résolu, non-seulement de supporter ma situation présente, mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une Lettre de *Plin*e étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la Ville, qui lorsqu'il y est, lui paroissent si importantes ; (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin) : après avoir rendu compte à son Ami de l'emploi de son tems, il s'écrie : » O innocente vie !
 » Que cette oisiveté est aimable ; Quelle
 » est honnête, & préférable aux plus il-
 » lustres Emplois ! Mer, Rivages, dont
 » je fais mon vrai cabinet, que ne m'ins-
 » pirez-vous pas ! Et ne vaut-il pas mieux
 passer

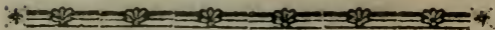
» passer ici sa vie à ne rien faire, que de
» songer sérieusement dans la ville à faire
» des riens? » Je voudrois bien pouvoir
illustrer mon loisir comme Pline : mais il
ne m'en restera que l'ennui & l'inutilité.

Avec vous, M A D A M E, je prends de
la hardiesse, & je vais vous citer une auto-
rité respectable pour vous; c'est la sagesse,
qui dit : *Je la mènerai dans la solitude, &*
là je parlerai à son cœur. C'est-là où la vé-
rité donne ses leçons; où les préjugés s'é-
vanouissent; où la prévention s'affoiblit;
où l'opinion, qui gouverne tout, com-
mence à perdre ses droits; où nous apre-
nons à rabattre du prix des choses que no-
tre imagination fait nous surfaire; enfin
Il me semble que dans la solitude nous n'a-
vons que les besoins de la nature, qui,
après tout, sont très-bornés; & que dans
la ville nous avons ceux de l'opinion, qui
sont immenses. Je voudrois bien déran-
ger des idées qui occupent une si grande
place dans mon esprit, & rendre, s'il est
possible, mon bonheur indépendant : il
ne devrait presque dépendre que de nous;
& c'est par une espèce d'usurpation que les
objets extérieurs se sont mis en possession
d'en disposer: je voudrois bien me ressaisir
d'un droit si important. Eh ! qu'il est
dangereux de se confier à ce qui est hors
de

de nous. Tout, en éloignement, me paroît diminuer de prix & de valeur; hors vous, MADAME, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé; mais ce que mon cœur n'a pas senti: il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à l'éloigner de vous. L'un & l'autre s'accordent sur votre compte, Madame: car mon Esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable; & ma retraite m'a appris que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, Madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, & je vous assure, Madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment; & que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.



L E T T R E

A Madame de * * * sur son Mariage.

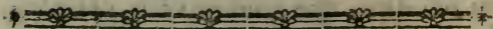
N'Ayant pu, MADAME, avoir l'honneur de vous voir, & ma mauvaise santé me retenant à la Campagne, per-

permettez-moi de vous faire ici mes complimens , sur une Alliance aussi illustre & si digne de vous. Vous portez un nom , MADAME ; qui étoit autrefois un peu brouillé avec la pudeur ; mais vous allez le raccommo-der avec la Modestie , vous qui savez si bien en soutenir les droits. Les Amours en murmurent ; mais vous leur faites bien d'autres larcins. Ce petit Dieu a cependant bien des ressources ; & j'ai oui dire , que pour ne vous pas perdre , il s'étoit raccommo-dé avec son Frere ; que cette longue querelle avoit cessé en votre faveur ; & que le jour de vos Nôces , ils signèrent un Traité pour longues années , où l'Amour promet , d'être aussi long-tems Amant que l'hymen seroit Epoux. Assurez leur union , M A D A M E ; ferrez leurs nœuds ; coupez les ailes à l'Amour. Séparément ils perdent tout leur prix ; & l'Hymen ne peut être heureux , quand l'Amour ne l'est pas : de leur intelligence dépendent vos beaux jours. Qu'ils coulent ces heureux jours dans l'Innocence & dans la Paix ! Que n'espère t-on pas , MADAME , d'une personne comme vous , élevée dans des principes si purs , & endoctrinée par la Vertu même ! Si je faisois des Vers , vous
auriez ,

auriez, M A D A M E , une belle Epitalame ; mais je n'ai que des souhaits à vous offrir, & le très-respectueux attachement avec lequel je suis, M A D A M E ,

Votre très-humble & très-obéissante Servante.

La Marquise DE LAMBERT.



L E T T R E

A Monsieur l'Abbé ***.

JE suis en Société depuis long-tems avec un homme de beaucoup d'esprit & de mérite, & qui s'est montré à moi sous deux formes bien différentes. Je l'ai vu autrefois dans une grande retraite, avec une fortune médiocre, mais soutenue de principes de sagesse, & de réflexions saines. Il avoit une sagesse de communication : je l'allois chercher dans mes troubles ; il remettoit l'ordre & le calme dans mon ame ; il ne lui manquoit rien ; il étoit sage & heureux ; mais son état ne lui a point suffi, & il est

est devenu homme de Cour. Je lui reproche là-dessus, qu'il en coûte à la sagesse : il me soutient le contraire ; & voici les armes avec lesquelles il me combat.

Il prétend que la définition qui convient à un Philosophe, c'est : *Un homme qui fait de son état, tout ce qu'on en peut faire pour son bonheur & pour celui des autres ; que plus vous avez de goût & de sensations agréables, plus vous avez de bonheur, parce que vous avez plus de ressources ; que ceux là sont moins sages, qui renferment toute leur félicité dans un seul goût ; que c'est jouer trop gros jeu ; & qu'il y a trop à perdre.*

Mettre la sagesse à être heureux, cela est raisonnable ; cependant j'aimerois encore mieux mettre mon bonheur à être sage. Mais croire que celui-là est le plus heureux, qui a le plus de sensations agréables, il me semble que c'est donner une fausse idée de la félicité. Le bonheur qui n'est fondé que sur les sensations est peu solide, variable & plein d'illusions. Le fou d'*Athenes* qui redemandoit sa folie en justice, étoit de cette espèce. Personne ne doute que les sensations ne donnent une espèce de bonheur : (ce n'est pas de quoi il s'agit ici)

il est question de comparer , pour choisir le meilleur. Je suis persuadée que Mr. l'Abbé se croit heureux à *St. Cloud* ; au moins qu'il a le sentiment du bonheur : mais s'il étoit également heureux dans la solitude , & qu'il y eût ce sentiment-là au même degré , il ne me paroît pas sage de quitter l'un pour l'autre ; & voici mes raisons.

Je ne sépare point l'idée du bonheur de l'idée de la perfection ; celui-là me paroît le plus heureux qui est le plus sage. Il me semble qu'on a jamais donné pour règle du véritable bonheur, les sensations agréables. Le bonheur que vous avez dans la vie répandue, tient à une infinité de choses ; ainsi vous avez une infinité de besoins. Plus vous avez de desirs , plus vous avez de pauvreté ; vous devenez esclave ; le sentiment de la liberté est moins vif, & s'affoiblit. Il ne sert de rien de dire : *J'ai plusieurs sentimens agréables ; & j'ai plus de ressource.* Vous avez plusieurs sortes de besoins & plus de pauvreté. L'on n'a jamais mis le bonheur du Sage dans l'enivrement des passions ; & si Monsieur l'abbé m'assure , qu'il n'a jamais poussé ses goûts jusqu'à l'illusion ; qu'il a des goûts

goûts sages, qu'il fait s'arrêter ; tant pis pour sa sensibilité. Le profit des passions n'est que dans l'enivrement ; je ne connois point des demi-goûts, ni les demi-embarquemens : & il a grand tort, s'il a la force de s'arrêter, de se mettre en chemin.

Dans la retraite, l'esprit se nourrit de Vérités pures. N'êtes-vous pas plus ferme dans vos principes ? N'êtes-vous pas plus attentif ? & l'attention ne donne-t-elle pas à l'esprit plus de force, plus d'étendue & de délicatesse ? Vos sensations, puisque vous en êtes devenu le Chevalier, ne sont-elles pas plus vives & plus déliées dans la solitude ? N'y a-t-il pas des plaisirs à part pour les gens délicats & attentifs ? Vous perdez tous ces profits : il n'y a rien à gagner dans la vie dissipée : les erreurs deviennent contagieuses : nous avons en nous une disposition propre à l'imitation ; nous nous ployons insensiblement ; & le tempérament de l'ame se gâte comme celui du corps. Peut-on croire, que l'on puisse avancer également dans le chemin de la perfection, & dans la route de la fortune ? Augmenter en sagesse & en credit ? Cela me paroît impossible : les idées du vrai

vrai échappent dans la foule ; & nous nous trouvons heurtés & ébranlés par les erreurs populaires , & par les objets sensibles. Je veux croire que vous avez moins à perdre qu'un autre , parce que vous êtes plus ferme ; mais il y a toujours à perdre.

Vous me direz encore, « j'ai fait un fonds » de vrais biens qui ne périront point. » Voyons si nous ne tirerons rien de la » Fortune » Quand nous cesserons d'être vains & ambitieux , nous n'aurons rien à lui demander. N'auriez-vous pas plutôt fait , de mettre vos desirs au niveau de votre fortune , que votre fortune au niveau de vos desirs ? Il vous est plus aisé de vous accommoder aux choses , que les choses à vous. Après quoi courez-vous ? Est-ce après les biens de l'opinion. Vous ne les aurez jamais à un degré qui vous suffise. Montrez-moi quelqu'un , qui en acquérant du bien ait perdu la soif des richesses , & je m'embarquerai. Où est le tems que vous me disiez , *Tout est trop cher au marché : La Fortune ne donne rien ; elle vend tout : L'on donne de vrais biens pour de faux : Cela n'est bon que pour des esclaves.* Vous m'avez trop bien endoctrinée ; & je vous bats avec vos principes.

Vous

Vous insistez en disant » Je me trouve en état de faire plaisir à mes Parens » & à mes Amis. » Quand vous aurez des opinions bien saines, & que vous pourrez guerir les maladies de l'ame, les plaisirs que vous ferez à vos amis seront bien d'un autre prix.

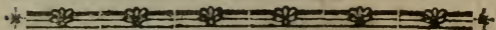
Enfin, je me retranche à dire, que si dans votre retraite vous étiez heureux, il falloit y rester. Vos plaisirs étoient sûrs, durables & indépendans. Que si vous n'êtes heureux à présent qu'au même degré où vous l'étiez dans votre solitude, vous y avez perdu; parce que votre bonheur tient aux autres; vous avez besoin d'eux, & vous êtes déchu de votre liberté. Je crois que vous ne pouvez faire un aussi bon Traité avec la Fortune, qu'avec la Sagesse; qu'il y a toujours à perdre; & que le mieux qui vous puisse arriver, si vous êtes renvoyé à vous-même, c'est de vous retrouver comme vous étiez quand vous êtes parti. Mais il faut donc que vous passiez en dépense contre vous, toutes les avances que vous auriez faites dans le chemin de la vertu: elles sont en pure perte.

Répondez à ceci, Monsieur l'Abbé,

S

si

si vous le pouvez , ou si vous l'osez ,
 mais souvenez-vous que je ne vous at-
 taque qu'avec vos principes , & que vous
 devez les respecter autant que je les res-
 pecte.



L E T T R E

A Mr. DE ST. HYACINTHE
 à Londres.

J'Aurois répondu plutôt , Monsieur ,
 à la Lettre que vous m'avez fait l'hon-
 neur de m'écrire , si ma santé avoit pu
 me le permettre

Quant aux Livres que vous avez eu la
 bonté de m'envoyer , & dont je vous
 remercie , j'eus un cruel chagrin lors-
 qu'on les imprima. Je crus les anéantir
 en achetant toute l'Edition ; cela n'a fait
 qu'augmenter la curiosité. Le Manuscrit
 sur les Femmes est si défiguré , qu'on
 ne fait ce que c'est : on a ôté le com-
 mencement † & la fin , qui aprenoient
 pourquoi il avoit été fait. Si j'avois su
 que Messieurs les Anglois eussent honoré
 un

† L'un & l'autre se trouvent dans cette Edition.

un si médiocre écrit de l'impression, je vous l'aurois envoyé tel qu'il est ; craignant moins ce qui se peut dire dans un Pays étranger, que le bruit qui se fait autour de moi. Je n'ai jamais pensé, Monsieur, qu'à être ignorée, & à demeurer dans le néant où les Hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai pensé à tirer de moi seule toute ma force, mes appuis, & mes amusemens. Les A V I S que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi, avant que de les faire passer à mes Enfants. J'ai cru qu'il falloit songer à ma propre réformation, avant que de penser à celle des autres. Je suis très-fachée que ces amusemens de mon loisir aient été connus par l'infidélité d'un ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous prie de faire mes remercimens au * Traducteur. Quoique je sois très-fâchée que cela soit connu, je ne puis m'empêcher de lui savoir bon gré du cas qu'il paroît faire d'un si médiocre Ouvrage. Il dit dans sa Préface, que ce que j'ai écrit sur les Femmes est mon apologie : je n'ai jamais eu besoin

* Mr. LOCKMAN connu dans la République des Lettres par plusieurs bonnes Traductions

d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'ame tendre & sensible ; je ne m'en défends pas : il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire.

Je n'ai vu qu'une fois † le Gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Versailles, & moi malade, ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi : il me paroît un très honnête homme. Je suis, Monsieur, avec &c.

à Paris le 29 Juillet 1729.

La Marquise LAMBERT,

† Mr. GOSSET.



LET-

L E T T R E

De Mr. DE LA RIVIERE Gentil-
homme de Bourgogne, à Madame
la Marquise DE LAMBERT.

JE suis ravi, MADAME, que vous n'avez point oublié à faire de bonnes actions; & que votre bon cœur soit toujours prêt & à découvert, dès qu'il s'agit de faire du bien. Vous venez de donner un azile à une personne qui en avoit grand besoin, & qui le mérite par elle-même, & par sa mauvaise fortune. Elle a eu tant de soin de feuë Madame sa Mere, que cet exemple domestique devoit instruire, & toucher la perionne qui l'abandonne, quelque déraisonnable qu'elle soit d'ailleurs. Quand on a lu, & appris ses devoirs, dans l'ordre de l'honneur & de la conscience, on ne peut ignorer que ce que les Enfans doivent aux Peres & aux Meres, est un double précepte de la Nature & de la Religion, auquel il n'est pas permis de manquer. Enfin, Madame, je m'intéresse tant à ce qui vous

S 3 regarde

regarde , que je sens croître ma gloire , de tout ce que vous faites pour la vôtre.

Il y a long-tems, Madame, que je prê- che à Madame DE CREANCE la paix d'une retraite. Chaque saison de la vie a des bienséances qui lui sont propres, & qui prescrivent de nouvelles règles de conduite : il est dangereux de s'y méprendre ; le Monde ouvre sur nous des yeux malins ; tout y est plein de gens qui s'offensent des mérites d'autrui à proportion qu'ils éclatent ; il suffit souvent d'être vertueux pour être haï ; les hommes rebutent ce qui passe leur règle, & ce qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Pour moi, Madame, la peur m'a pris ; & l'on ne sauroit plus m'envier que le bonheur de mon obscurité. Comme j'ai toujours mis le ridicule presque au niveau du deshonneur, je me suis dépêché de vieillir, de peur de vieillir trop tard.

Mais, Madame, voici un tems destiné aux souhaits ; & ce seroit un crime, que de ne pas respecter l'ancienneté & l'innocence de cet usage. Je souhaite donc tous les jours de ma vie, la conservation de la vôtre : Je vous souhaite une longue suite de bonheur & de paix ; car on n'est point heureux sans elle.

Je

Je vous souhaite encore, Madame, une grande attention à vous souvenir de tous les mérites qu'il a plu à Dieu de mettre en vous; & à ne point oublier, que le plus noble de tous les chemins qui mènent à lui, c'est la reconnoissance.

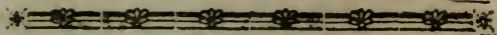
En vérité, Madame, j'aime tant à vous respecter, qu'il me semble que mes sentimens rajeunissent en vieillissant; & que les années ne se renouvellent, que pour faire honneur à la fidélité de mon très-respectueux attachement pour vous.

Du 4 Janvier 1727.

DE LA RIVIERE.

P. S.

Si Madame de SAINT AULAIRE, Madame, savoit ce que je pense d'elle, elle ne seroit pas en peine de ce que je lui souhaite.



L E T T R E.

Du même, à la même.

JE ne m'ennuye, MADAME, de l'opiniâtreté de vos maux, que par rapport à ce qu'ils vous font souffrir. Si vous voulez donner congé aux prétendus Amis, que votre état fatigue, il ne tiendra qu'à vous, que je les remplace tous, par l'assiduité de mes soins. J'ai eu le loisir de donner quelque culture au peu d'esprit que j'avois : j'ai dans le cœur une douceur naturelle & compatissante pour tout ce qui souffre ; la pitié m'occupe & ne me fatigue point. Quand on me reproche mon humanité, je prie, qu'on veuille bien souffrir que je sois homme. Cette compassion universelle a ses limites ; mais quand il s'agit d'une personne comme vous, dont la vie m'est aussi chère que la mienne, je ne donne point de bornes à mon sentiment. Ce n'est plus le tems, Madame, des vanités attachées aux respects humains ; prenez-moi au mot, j'irai vous garder. Je n'ai plus de Sexe ; je n'intéresse-

téresserai point vos bienféances; & peut-être que vous trouveriez quelque consolation, dans la manière dont je vous entretiendrois; ce n'est plus la saison de ces Dissertations qui ne portent à rien qu'à des choses qui passent.

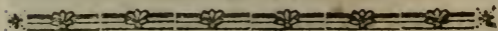
Madame de FONTAINE - MARTEL vient de mourir, sans avoir jamais su pourquoi elle avoit vécu. Je fais qu'elle vous avoit prise en aversion, & cela seul est une marque de sa réprobation; car qui peut haïr une personne comme vous, qui n'avez jamais pensé qu'à faire du bien ?

Je n'ai jamais, Madame, attendu si impatiemment le retour du Soleil, parce que j'espère qu'il vous rendra des forces, & de la santé. Mais en l'attendant, je vous supplie de vous souvenir, qu'il n'y a de paix, qu'en vivant dans l'ordre de Dieu; à vouloir être tout ce qu'il veut que nous soyons, tristes ou gais, sains ou malades; & à conserver dans ces différens états, une égale soumission à sa volonté. Ce qui redouble mon espoir de votre convalescence, c'est que votre bon esprit subsiste tout entier, au milieu des abbatemens de votre Corps.

Je vous ai, Madame, une obligation à laquelle peut-être ne pensez-vous pas ; c'est de m'avoir forcé à joindre une estime infinie, au très-humble respect que je vous dois.

Du 30 Janvier 1733.

DE LA RIVIERE.



L E T T R E

Du même, à M. l'Abbé de SAINTOT.

N'Etes-vous plus sur les bords de la Seine,
Mon cher Abbé ? Quoi pas un mot de
vous !

Vous m'aviez fait un droit sur votre aimable
veine,

D'un petit revenu si charmant & si doux,
Que je ne saurois plus sans peine,
Attendre d'une attente vaine,
Ce tribut de vos Sentimens.

En fait de biens que donne la Fortune,
Je suis la maxime commune ;
Je ne compte que tous les ans.

Pour les rentes du cœur, je compte les momens.

Du plus petit délai, mon Ame impatiente,
Prend aisément le ton grondeur :
La Vitesse même est trop lente,
Quand on desire par le cœur.

Pour moi, je vous paye d'avance ;
Avec quoi ? De ce que je pense :
Ce que je pense est tout mon bien :

Mais

Mais rien ne manque à qui n'a rien ,
Et qui croit à la Providence.
Je pense donc , que le plus grand bonheur ,
Est le bonheur d'une Ame détachée
Du vain éclat de la Grandeur ;
Qui , sage enfin , & n'étant plus touchée
De ce qui passe en un moment ,
Dans une paix humable & profonde ,
Est riche de Dieu seulement.
Je pense que le monde entête ,
Enivre , & séduit la Raison ;
Que ce n'est qu'en fuyant son dangereux poi-
son ,
Que l'on échappe à sa conquête :
Que ses charmes sont enchanteurs ;
Et qu'il se rend Maître des cœurs ,
Par une autorité si grande & si fatale ,
Qu'on ne peut résister à ses attraits vainqueurs
Si l'on ne traite , avec indifférence égale ,
Ses rudesses & ses douceurs ;
Qu'il trompe quand on croit qu'il va nous
satisfaire ;
Qu'il faut apprendre à mépriser
Les vains plaisirs qu'il offre pour nous plaire ,
Qu'il n'en est point qu'on doive tant priser ,
Que le mépris qu'on en fait faire ;
Que les graces que fait sa libéralité ,
Sont des bonheurs sans conissance ;
Et que pour être heureux avec solidité ,
Il faut l'être avec innocence.
Je pense, que content d'une sainte ignorance,
Il ne faut pas trop s'informer
Des secrets de notre grand Maître
Qu'il faut être sobre à connoître,
Mais sans mesure pour l'aimer.

Déjà les deux tiers de notre être
Sont passés dans l'Eternité ;
Nos jours n'ont point encor de destin arrêté.
Mais ils attendent de l'usage ,
Que nous ferons du tems qui nous reste en
partage ,
Ou leur malheur ou leur félicité ,
Pour arriver par une route sûre ,
Au grand pays de l'Immortalité ,
Il ne faut point d'autre voiture
Que celle de la charité.
Occupons-nous du grand voyage ,
Que par d'inévitables loix ,
Feront également les Bergers & les Rois.
Préparons donc notre équipage ,
Tenons-nous prêts pour ce départ certain ;
Nous n'avons point de droit au lendemain ,
Ne remettons pas davantage :
Et prévenons , sans nous desespérer ,
Le jour qui va bientôt s'éteindre.
Tant qu'il est tems que peut-on craindre ?
Mais quand il n'est plus tems , que peut-on
espérer ?
Ainsi , mon cher Abbé , pécheurs comme
nous sommes ,
Prions de cette voix du cœur ,
Qui , sans rompre la tête aux hommes ,
Se fait entendre du Seigneur.



A MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT,

PAR Madame VATRY.

Cette Pièce fut faite pour faire plaisir à Madame la Marquise de Lambert, qui prenoit le parti des modernes.

DAns le Vallon qu'arrose l'Hippocrène,
Je cherchois les plus simples Fleurs.
Appollon en cueilloit au bord de la Fontaine,
Qui ravissoient par leurs vives couleurs.
De grace, apprenez-moi, dis-je au Dieu du Permesse,
D'où vient vous refusez à present aux mortels
Ces talens, ce feu, cette yvresse,
Qui leur firent jadis mériter des Autels ?
Minerve la Déesse sage,
Sous humaine figure habitoit avec eux ;
Du cœur & de l'esprit leur apprenoit l'usage.
Qu'est devenu ce tems heureux ?
Ah ! répondit le Dieu ; tu me parois instruite
Par ces Gens appellés Savans.
Leur peu de goût & de mérite
Les rend envieux & mordans.
D'une langue inconnue adorant les merveilles,
Tandis que de la leur ils sentent peu le beau :
Ce sont Frélons, ennemis des Abeilles,
De chaque siècle le fleau.

Ap-

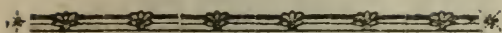
Apprends que les Dieux équitables
 Ont donné les talens, les biens,
 Aux Modernes comme aux Anciens.
 Ils sont dans tous les tems aux Mortels fa-
 vorables.

Minerve aussi comme autrefois,
 Les honore de sa presence:
 Paris est le séjour dont elle a fait le choix:
 Elle a d'une Mortelle emprunté l'apparence;
 Mais la Divinité paroît dans ses discours.
 L'aimable, * l'exquise Sageſſe,
 Près d'Elle se trouve toujours:
 Dans ses beaux yeux, dans son air de no-
 bleſſe,
 On voit que de Minerve elle a reçu le jour:
 Tu trouveras la Déesse entourée
 D'Esprits Divins, dont elle est entourée: **
 Apprends qu'en ce rare séjour,
 Sous le nom de L A M B E R T , Minerve
 tient sa Cour.

* *Madame la Marquise de Saint Anlaire, Fille de Madame de Lambert.*

** *Cette Dame assembloit chez elle, deux fois la semaine, des Académiciens, & des Gens de qualité, amateurs des Lettres.*





A MADAME LA MARQUISE
DE LAMBERT,

Par Madame VATRY.

E P I T R E.

VOtre aimable Métaphysique
Nous décrit de l'Amour les plus beaux
sentimens ;

Vous le peignez avec des traits charmans ,
Bien dignes d'exciter à le mettre en pratique.
Mais , illustre L A M B E R T , il est bien
peu de cœurs

Faits pour des sentimens si remplis de No-
blesse.

Dans presque tous on ne voit que foiblesse ,
Inconstance & folles ardeurs :

Des Hommes c'est la destinée.

Ah , pourquoi ne suis-je pas née

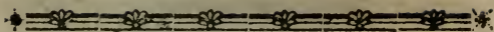
D'un Sexe au vôtre différent !

En vous préférant à tout autre ,

Je vous aurois fait le présent

D'un cœur fait pour le vôtre.





L E T T R E

A M A D A M E

DE SAINT HYACINTHE ,

En lui envoyant un Ecrit à Madame la Supérieure de la Magdeleine de Trefnel, sur l'Education d'une jeune Demoiselle.

Vous n'êtes pas faite, MADAME, pour demander une chose deux fois. C'est assez de savoir que vous la souhaitez; on est payé d'avance & avec usure par le plaisir de vous la donner. Je n'en connoitrois point de plus grand, si ce n'est celui de vous prévenir; mais ce que vous voulez de moi est si peu de chose, que je croyois que la lecture que vous avez souffert qu'on vous en fit, devoit vous suffire. Je vous envoie donc, MADAME, ce petit écrit, que je fis pour Madame de BEUVRON, lorsqu'elle étoit encore enfant dans la Madeleine de Trefnel. Vous y verrez une Grand-Mere qui use de ses droits. J'espère qu'en exerçant les vôtres sur MADEMOISELLE votre Fille, elle y répondra si bien, quelle se rendra digne de vous. Je ne puis faire un meilleur souhait pour elle, ni qui marque mieux ce que pense de vous, & ce que pense pour vous, MADAME,

PLACET

P L A C E T
A P L I N E

De Madame de LAMBERT à Mr. de SACY, au sujet des Façtums contre Madame de P.

Vous voulez bien que je presente un Placet à votre justice, & que je vous demande que le Procès entre les femmes & les maris, soit jugé par la raison & non par la force. Dites-moi je vous prie, les engagements des uns & des autres ne sont-ils pas égaux? Les Sermens qu'ils ont faits, les paroles qu'ils se sont données à la face des Autels, ont-ils quelque exception pour les hommes? Vous, le Protecteur des Sermens, dites-moi, quel droit ont-ils de les violer? Cependant, le lendemain d'une action si célèbre, le mari se pare de son infidélité & la femme en est deshonorée. Elle vit avec les mêmes hommes qui se montrent à elles sous des formes bien différentes. Dans le tête-à-tête, ils détruisent l'autorité du préjugé & ôtent à l'honneur son crédit. Je voudrois bien avoir assisté à vos audiences secretes, quand vous tenez une jeune personne & que, vous voulez la persuader selon vos goûts & vos sentimens. Mais je vais vous le dire, mon cher Pline, comme si j'avois été un tiers entre vous deux.

L'Hon-

L'Honneur des femmes leur dites-vous, est l'ouvrage de la politique : il n'y a point de vertus particulieres à un Sexe ; il n'y a que les sottés qui obéissent aux préjugés. Les larcins de l'Amour sont comme ceux de Lacédémone ; on ne punit que les mal-adroits. Ce même homme qui parle ainsi en secret, devient le Protecteur des loix, quand il est question de défendre les maris dans le tems que les mœurs & l'usage ont familiarisé les femmes avec l'amour. Ces mêmes foibleffes, qui ne vous paroissent rien quand elles tournent à votre profit, deviennent un crime quand les autres les souffrent. Mais mon cher Plin, accordez vos discours ; ne soyez point deux hommes. On ne peut être tout ensemble le Séducteur des femmes, & le Protecteur des maris : il faut que les hommes prennent parti ; ou qu'ils renoncent aux plaisirs de l'amour, s'ils veulent être les Protecteurs des préjugés ; ou qu'ils cessent de punir quand on les viole en leur faveur. Que voulez-vous que fassent les jeunes personnes ? on décredite l'honneur ; on les presse & le penchant de leur cœur est pour vous contre elles-mêmes. Il y a de l'injustice à vouloir les punir des foibleffes que vous voulez leur inspirer. Mais les hommes se sont trahis eux-mêmes, & le cocuage qui est la suite de l'injustice de leurs loix, nous venge & les punit ; & l'honneur deshonne souvent les deux Sexes, & ne paroît fait que pour la gloire de l'amour.

*En faveur des jaloux tu vexes les amans,
Le Dieu des Amours en soupire :*

Quoi !

la Marquise de Lambert. 427

Quoi! dit-il, cher Sacy, tous ces discours
charmans,

Employés si souvent à grossir mon Empire,
Vont s'employer à le détruire?

Ingrat! est-ce le prix, de tant d'heureux
momens?

Fin des Œuvres de Madame de Lambert.



October 1912

J. J. [unclear]

247

247
+
310

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume
après la dernière date timbrée
ci-dessous devra payer une amen-
de de cinq sous, plus un sou pour
chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book
or before the last date stamped
below there will be a fine of five
cents, and an extra charge of one
cent for each additional day.

PR 26 1972

MAY 11 1972

JUL 10 1972

JUL 15 1972



a 39003



009583443b

